





*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*

From the Estate  
of the late John  
B.C. Watkins

149

36

27

00  
~~36~~

37



HISTOIRE  
DE LA  
DECADENCE  
DE LA  
FRANCE  
PROUVE'E  
Par sa CONDUITE.



A COLOGNE,  
Chez PIERRE MARTEAU.

1687.

STATION

DEPT

ADVIS

NO

STATION

STATION

STATION

STATION



# HISTOIRE

DE LA

DECADENCE

DE LA

# FRANCE

*Prouvée par sa Conduite.*



L n'y a point de Politique quel qu'il puisse être, je n'en excepte pas même les Machiavelistes les plus obstinez, & les plus impitoyables de nos jours; qui venant à se reflechir tant soit peu sur ce qui s'est passé dans

l'Europe, depuis la levée du siege de Viene & la prise de Luxembourg ne soit contraint d'advoüer que la France s'est autant éloignée de la Monarchie universelle depuis deux ans, quelle s'en étoit approchée pendant l'espace de 40. années, par un menagement de politique inoüi jusques à nôtre siecle. En effet on peut dire à la louënge de Louis le Grand, qu'il avoit élevé la Monarchie Françoise à un aussi haut point de grandeur qu'on peut douter qu'elle puisse monter plus haut qu'elle l'a été. Il est vrai, on n'en peut pas disconvenir, ce grand Roy avoit rempli toute la terre du bruit de ses victoires, ces premiers accroissemens étonnans de grandeur l'avoit déjà renduë la terreur de ses ennemis, & l'aimour de ses peuples & de ses Aliez; on peut dire avec juste raison que Paris étoit ce qu'ont été  
 autre-

autrefois Athenes, & Rome, ces deux Republiques faisoient l'admiration de tout ce que l'antiquité avoit d'esprits éclairés. Tout le monde étudioit leurs mœurs, leurs loix, & leurs actions. S'il nous est permis de faire l'application de ce qu'à observé l'antiquité a l'égard de ces deux Republiques les Maitresses du monde, ne pouvons nous pas dire aujourd'hui avec l'aveu de tout ce qu'il y a de gens d'esprit, que la France a été l'objet de leur unique application ; si nous entrons dans le detail de personnes de Cour, ne verrons nous pas que tout ce que les grands Princes de l'Europe, sans qu'il soit nécessaire que je les nomme, ont tâché de faire : ç'a été de se proposer Louis le Grand pour exemple & pour le modèle d'un Prince accompli. Ils se sont tous fait, sans exception, une gloire & un point

d'honneur de dire & de faire ce qu'il a dit & ce qu'il a fait. L'on peut dire que tout son Royaume étoit comme une Academie que le bruit & la renommée de Louis le Grand avoit rendue celebre & éclatante: les plus grands Capitaines n'étoient pas persuadez d'avoir appris ce qu'il y a de plus consommé dans l'art militaire s'ils n'avoient porté les armes au service de la France, les savants n'ont jamais creu de rien approfondir dans les sciences, s'ils n'avoient étudié sous les Professeurs & avec les gens d'esprit de ce Royaume: mais principalement les gens de Cour & du monde n'ont ils pas considéré la France comme la source des beaux esprits & de la galanterie. Si nous voulions examiner les raisons qui ont obligé jusques a present les autres peuples a se proposer la nation Françoisé comme le modele de perfection

tion qu'ils devoient imiter , nous pourrions faire voir qu'elle n'a pas été fans discernement & qu'ils ont été contraints d'advoüer que la véritable politeſſe étoit celle qui regnoit en France , dans le temps que les étrangers y couroient en foule de toute pars , & qui rempliſſoient les lieux publics, il n'y a encore que peu d'années: la probité, l'honnêtê, & la ſincerité qui y regnoit pour lors ont autant contribué au concours de ces peuples , que les vertus heroïques de Louïs le grand ; mais mon deſſein n'eſtant pas d'étaler ici ce qu'ont été les ſujets de cette Monarchie , non plus que les vertus politiques & militaires qu'on a admiré dans la perſonne de ſon Prince , la principale fin que je me propoſe eſt d'expoſer aux yeux du public , & à toute l'Europe l'image de cette deſolation preſente qui fait gemir toute la France.

Je me figure que ce qui contenteroit les lecteurs seroit d'entrer dans la politique de ces pernicious Conselliers, qui du plus fameux champ d'honneur & de gloire, en ont fait à la honte & à l'infamie du nom François, l'horreur & du Christianisme & du genre humain; mais Mrs. les Theologiens ont si fort batu & rebatu cette matiere que ce seroit perdre tems, que de vouloir alleguer icy les mesmes causes du papisme qui ont porté Louïs le Grand à ternir dans un moment toute la gloire & toute la reputation qu'il avoit pris soin de semer depuis le jour qu'il monta sur le throne, & qu'il auroit sans doute receuillie si les ouvriers de ce grand oeuvre n'eussent voulu recevoir le salaire de la trame qu'ils ourdissoient pour la consommation de l'ouvrage: ou pour parler plus clairement, & afin que  
 tout

tout le monde m'entende, Louïs  
 le Grand auroit peu aspirer avec  
 une espece de droit & justice a  
 monter sur le throne de la Mo-  
 narchie universelle , je veux dire  
 être l'unique Souverain , premie-  
 rement de toute l'Europe & peut  
 être s'il eut voulu le Monar-  
 que universel de toute la terre ;  
 si marchant sur les premieres tra-  
 ses qu'il s'étoit forme, sans se vou-  
 loir écarter , s'il eut eu assez de  
 pouvoir , & de force sur son es-  
 prit , pour ne pas se laisser porter  
 sur le bord du precipice , par ceux  
 qui effectivement l'auroient peu  
 élever sur le grand throne , s'ils  
 n'eussent eu en vüe plutôt leur  
 domination que celle de ce grand ,  
 mais trop facile Monarque. Mal-  
 heureux Conselliers , que n'at-  
 tendiez vous du moins d'avoir  
 porté la gloire de la nation Fran-  
 çoise , & celle de son Monarque  
 jusques au point que vous leur

avez fait envain esperer , devant que de travailler pour vôtre propre gloire , & pour vôtre intérêt particulier ? que ne couvriez vous encore vos machinations ou que ne les employiez vous ailleurs depuis que la Politique Papistique regne : c'est-à-dire la Jesuitique qui s'est chargée de tout le fardeau , & de tout le soin de la persecution & de la propagation contre la reformation ; l'unique soin de ces reverends Peres a été , d'enivrer les esprits des Princes , pour les porter par de fausses idées de gloire & de grandeur au point qu'ils se proposent. Tous les ruisseaux de de sang que nous avons veu couler dans les quatres coins de la terre , en Orient & en Occident , au Midi , & au Septentrion , ne l'imputons qu'aux funestes inspirations de ces Conseillers terribles & inexorables ,

n'im-

n'importe que la Vefve & l'orphelin periffe , que le juſte ſoit confondu avec l'injuſte, que tout l'univers ſoit en feu pourveu que la ſeule ſocieté & le Saint Pere ſubſiſtent , il y en aura aſſez pour repeupler toute la terre ; il ſuffit que toutes choſes ſe faſſent pour la propagation de la foy & pour le bien General de l'Egliſe, Roys & Princes de la terre s'ecrie la troupe Monacale ſur leſquels nous & le Saint Pere avons un Empire abſolû , & du pouvoir de qui vous relevez , bien qu'il ſemble que nous dependions de vous, nous vous ordonnons pourtant d'avoir les yeux fermez à cette apparente probité qui doit gouverner vos peuples. Ce que nous demandons de vos ſujets de mêmes que de vous c'eſt qu'ils aient les yeux de l'entendement , & de l'eſprit fermez à toutes les lumieres Evangeliques & raisonnables.

Croyez seulement & vous ferez  
sauvez tous tāt que vous êtes; avec  
la vie éternelle nous vous promet-  
tons encore par des secrets, & des  
machinations inconnuës au genre  
humain, de vous élever par des-  
sus toutes dominations, thrones,  
& puissances. C'est-à-dire en  
bon langage & pour parler Fran-  
çois, nous voulons bien que vous  
regniez sur toutes les nations du  
monde pour ce qui regarde le tem-  
porel, mais nous nous reservons  
comme Ecclesiastiques les droits  
spirituels : ce que vous aurez  
delié sur la terre sera delié au  
Ciel, & l'on ne dit jamais ren-  
dez à Cesar ce qui est deu à Ce-  
sar. Quelle est donc, je vous prie,  
celle de nos deux puissances qui a  
le plus de pouvoir sur la terre?  
vous voulez regner à la bonheu-  
re, mais que ce soit dans l'eten-  
duë de vôtre ressort & si vous  
venez à passer le bornes de vôtre  
juris-

jurisdiction, les foudres l'anathême & l'excommunication s'en ensuivront. Convenons donc que chacun regnera également sur les droits qui lui sont legitimately deûs, les reverends Peres de la Societé le St. Pere, & généralement tout le Clergé sur l'espirituel il suffit que le Prince Regne sur le temporel : ce sont la en peu de mots la cause, & les raisons de la decadence & de la revolution que nous venons de voir arriver tout d'un coup de la Monarchie Françoisé ; ce renversement de politique n'est pas nouveau, il n'y a point de siecle qui ne nous en fournisse d'illustres exemples ; & pour ne pas les rappeler ici, nôtre dessein n'estant que de parler seulement de ce qui nous est le plus sensible le plus nouveau, & le plus recent. Qu'est ce, je vous prie, que la politique dominante,

je veux dire la Jesuitique a promis sur la fin de nôtre siècle à la Maison de France, qu'elle n'aye promis à la Maison d'Aûtriche, & dans le commencement de nôtre siècle, & dans le précédent? Philippe II. devoit être l'Empereur d'Orient & d'Occident aussi-bien qu'aujourd'huy. Loûis XIV. tous les Livres nous parlent de ce qu'est devenuë cette Monarchie universelle, promise par tant de sollicitations, & des Conferences de plus d'un siècle; cependant qu'est-ce qu'il est arrivé, & que voyons nous dans nos jours. La Maison d'Aûtriche est dans le déplorable Etat que tout le monde sçait; touûjours dominée par les Seigneurs & Maîtres qui l'ont dominée, & reduite dans la fatale impuissance où elle se trouve presentement, elle a obeï aux mêmes Gouverneurs, qui menagent

au-

aujourd'hui la France avec la même soumission & le même aveuglement : quel est donc le fruit & la recompence qu'elle tire de toutes ces soumissions ? c'est pour parler franchement les trois vœux que professent les Reverends Peres les Administrateurs & Curateurs , & qu'ils n'observent pas toujours eux-mêmes : Pauvreté, Obedience, & Chasteté. Si nous nous voulions étendre sur les evenemens & la conduite de l'autre branche de la Maison d'Aûtriche, Je veux dire l'Empereur, nous y remarquerions la même decadence que nous observons generalement dans toute cette Maison , mais nous aurions trop affaire, si nous voulions entrer dans une exacte disquisition de toutes choses : les esprits des Peuples sont assez instruits de toutes les veritez , sans que nous nous amusions encore à les éplucher icy. Parlons donc

sou-

fouverainement & difons que la decadence de l'Empire , ne procede d'autre caufe, fitant est qu'elle doit arriver comme nous l'apredit le Prophète Maimbourg, dans son Histoire de la Decadence de l'Empire; fi elle arrive, elle n'arrivera, fans doute, que de la même force, & des mêmes caufes qu'est arrivée celle d'Espagne, & qui fans difficulté caufe celle de de la France, au moment que nous écrivons, puis que nous la voyons reduite aujourd'huy en un moment & par une feule declaration encore plus bas, que ne l'ont été l'Espagne & l'Empire par tant des fecouffes qu'ils ont fouffert, pendant tant d'années & par tant d'Ennemis, fi redoutables & fi puiffans. Pour parler fans prevention, nous devons dire véritablement que la France dans fon plus haut degré de grandeur, & de puiffance n'a

jamais été ni ne sera aparemment, ce qu'ont été, & l'Empire, & l'Espagne autrefois: Cette verité n'a pas pas besoin de preuve, les seules forces qui leur restent encore aujourd'huy, je parle separement, seroient suffisantes pour se faire craindre, si elles étoient dirigées par un courage & une hardiessé à tout entreprendre, comme l'à été celle de Louïs le Grand: & je ne sçay si la France ne seroit pas bien aise de se contenir dans les bornes naturelles & legitimes de son Royaume. Et pour dire la verité de toutes choses, & entrer dans l'ame de la Politique, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les moins versez dans la connoissance des interêts des Princes ne savent t'ils pas que le Conseil a plus de part aux intrigues des Princes, que les moyens & les richesses; je crois que les richesses, sans Conseil, sont inutiles par lesquelles

peu-

peuvent bien souvent être employées sans fruit, de même que le Conseil, sans moyen, ne peut pas arriver au but qu'on se propose, mais s'il faut pancher plutôt en faveur de l'un que de l'autre: il est certain que le Conseil est aux affaires, ce qu'est l'ame à l'égard du corps, & que l'ame agira plutôt sans corps, que le corps n'agira pas sans l'ame. Nous inferons de ce raisonnement qu'on doit plus attribuer aux Conseils de la France, qu'à sa puissance apparente & que ses desseins operent plus que les moyens qu'il employe.

L'application du raisonnement que nous venons de faire se fera encore plus facilement, si nous voulons convenir que tout ce que la France a fait jusques à present, n'a été fait que par le moyen d'une persuasion injurieuse à un grand Roy, & à un grand Monar-

narque. Les Ennemis de la Monarchie Françoise, ou plutôt de toutes les puissances, pour conserver la leur, ont figuré à un grand Roy, ce que tous les moiens ont fait depuis l'établissement de leur engeance. Ce grand Roy les a écoutez, il a executé ce qui leur a promis de sa part, mais le Pere de mensonge qui fait gloire de promettre une puissance imaginaire & qu'il ne sauroit effectuer, a donné à ce grand Prince par un effet de sa toute puissance les Sceptres & les Couronnes qu'ils pourroient conquérir sur les autres Potentats, toujours pourtant sous la clause de la soumission, & de la reconnoissance. Mais ce bon Pere, aussi bien que les adherans n'étant responsables que du Droit qui leur compete, sans répondre des Evenemens, quel est celuy qui ne voit aujourd'huy, à moins qu'il

qu'il ne veuille fermer les yeux à la lumiere qui l'éclaire, que la France sous les belles & trompeuses esperances qu'on luy a fait concevoir, à laché la bride à la fureur Catholique, au lieu de prévoir que venant à se déclarer ouvertement, les Catholiques qu'il a également tourmentés avec les Reformez n'entreroient point dans les considerations d'un zele indiscert pour discerner que la Ligue Jesuitique est formellement contre toute Souveraineté de quelle Religion qu'elle puisse être.

Nous avons donc icy deux considerations fondamentales qui font agir & la France & le Clergé, chacun veut avoir le bien du pauvre, ce sont deux puissances qui se pretent main forte, & qui s'entraident mutuellement, pour obtenir ce qu'elles desirent: l'unique fin qu'ils se proposent, est, celle  
d'es-

d'esperer de toujours prendre, mais malheureusement pour eux ces grands enchainemens sont trop connus des plus simples, pour ne les pas obliger à se tenir sur leurs gardes, bien que les chaines dont se servent ces Mrs. soient si imperceptibles, que la plupart ne s'en apperçoivent que lorsqu'ils ont gemi long-temps sous la captivité.

Il seroit temps que la France qui a servi de flambeau pour éclairer tant de Peuples accablez sous un joug insupportable, voulut aujourd'huy se defiller les yeux, afin de se detromper de tous ces faux brillants de Domination qu'on luy fait esperer assez mal à propos sur les puissances voisines. Etrange sort de l'homme que jusques au dernier moment de nôtre vie, nous ne cessions d'avoir des flateurs importuns, qui nous privent par leurs illusions  
du

du fruit de cette Sentence, si utile & pour le repos de la vie, & de la mort: connois toy toy-même. Pendant que nôtre esprit est enchanté par les esperances trompeuses, nôtre ame ne fera jamais éclairée du bon côté, & nôtre tête remplie d'une ambition demesurée sera toujours incapable de concevoir d'autres pensées que celles qu'on nous a fait succer avec le lait.

C'est cet entêtement vulgaire, qui me fait desespérer que peut-être jamais sans le secours du Ciel, la France entrant un jour dans les considerations de ces veritables interêts, se puisse relever du precipice & de l'abisme dans lequel l'ont jetté ces cruëls ennemis.

Dequoy sert à Louis le Grand d'avoir travaillé dès son avenement à la Couronne, pour tacher de monter à un degré d'élevation, avec quelque espece de gloire, pour être obli-  
gé

g  & forcé a en descendre avec honte? ne valoit-il pas mieux, nous laisser jouir de la conservation de nos Droits, que nous faire tourmenter inutilement à jouir des usurpations que nous serons forcez de rendre peut-être avec les intérêts? Il est vray la France a étendu de tous c tez les bornes & les Frontieres de son Empire, elle a enlevé à l'Espagne une bonne partie des Pays-Bas, la Bourgogne & une partie de la Catalogne, mais n'est-on pas à la veille de voir faire une restitution de tout ce qui à été pris? Je fonde mon raisonnement sur la paix qui se conclurra entre l'Empire & le Turc infalliblement, à cause des intérêts réels & sensibles, qu'ont ces deux Empereurs de faire bientôt la paix pour le repos de leurs Peuples. Les Volumes entiers ne suffiroient pas, si nous voulions nous arrêter à faire voir que s'il arrive mal-

heu-

heureusement pour la France de trouver quelque espece de resistance de la part de ceux qu'elle voudra encore attaquer pour continuer sa pointe. Toutel'Europe ne manquera jamais de tourner les armes contre elle , je n'en excepte pas même ses plus intimes Alliez : mais je laisse aux Puissances interessées à se faire rendre bonne justice, lors qu'ils le trouveront à propos, & je me contenterai de faire dans la suite de mon discours, une vive peinture du deplorable Etat , dans lequel la France vient d'être reduite par la declaration que Sa Majesté a renduë, qui revoque l'Edit de Nantes, & generalement tous les Privileges qui avoient été accordez aux Reformez par des Edits sollemnelement jurez: L'evenement des effets funestes qui sont arrivez fait voir clairement la declaration & la ruine evidente, qui s'en est ensuivie, & je crois que la

suite

suite le fera voir encore mieux.

Il est constant que l'imprudence à cela de propre, qu'à chaque pas qu'elle fait faire, l'on s'enfonce toujours plus avant dans le borbier. C'est ce qui est arrivé justement aux malheureux Conseillers de cet Edit, que je dirois le plus injuste de tous ceux qui sont jamais sortis de dessous la presse, si ce n'est qu'il porte le nom d'un Prince, pour qui en quelque état que je puisse être, je conserverai toujours un respect inviolable. Je crois que nous en sommes tous de même, & quelque malheureux qu'il nous rende, je ne saurois me mettre en tête qu'on puisse jamais l'oublier, pour moi je me souviendrai toujours qu'il ni a point de douleur comparable à celle que l'on goûte sous son Regne, & je dois rendre ce témoignage à la vérité, qu'il n'y a point d'endroit au

Monde, ou il y ait plus d'ordre, que dans son Roiaume. Peut-être je me ferois bien passé de cette digression, & cela ne paroît pas avoir beaucoup de rapport avec ce que je traite ici, mais je dirai ce qui m'y à poussé. J'ai été bien aise de donner une véritable Idée de mes sentimens, afin de ne point passer pour un homme passionné.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à mon sujet, je dis donc qu'on ne sauroit faire une faute, qu'on ne s'en apperçoive bientôt. C'est ce qui est arrivé à ceux, dont j'ai parlé. A peine l'édit à-t-il été publié, qu'ils ont reconnu, que quelque violence qu'il y eût dans leur procédé, elle n'étoit pas encore capable d'abatre une Religion qui se conservoit pure & entière depuis vingt ans de souffrance. Ils ôtoient bien les Temples, mais ils laissoient la liberté de conscien-

science , ainsi s'imaginant comme c'étoit la verité que quoi que l'on fût privé d'un exercice public, on ne laisseroit pas de persister dans sa croiance, ils ont à la fin levé le masque, & obligé chacun à renoncer à sa Religion. Je tais des cruautés inouïes qu'on à exercées pour en venir à bout, je passe pareillement sous silence mille actions heroïques de ceux qui ont mieux aimé tout quitter, que de trahir leur conscience; assés d'autres que moi en parleront, & tout ce que j'ai à faire, est de montrer le peu de soin qu'ont eû de l'honneur du Roi, ceux qui lui ont conseillé une chose si extraordinaire. Puisqu'ils vouloient en venir là, que ne le faisoient ils tout d'un coup, sans donner un édit, ou il sembloit du moins qu'on vouloit laisser mourir les gens, comme ils avoient vécû. Ils declarent par cet Edit

que le Roi prend en sa protection tous ses sujets de la Religion Reformée , pourvû qu'ils ne s'assembent point pour prier Dieu au préjudice de ses défenses. Il ordonne même aux Juges de tenir la main à ce qu'il ne leur soit rien fait ; ni rien dit. Cependant dans le même temps que cet Edit se publie , les troupes marchent de tous côtés pour convertir ces pauvres malheureux ; ce sont ces Docteurs qu'on y emploie , trente soldats dans une maison , vingt dans l'autre , & ainsi partout , jusques à ce qu'ils aient réduit les gens dans la dernière nécessité. Mais on n'en demeure pas là , ces nouveaux Boureaux égorgent leurs hôtes , s'il faut ainsi dire , du moins ils les battent tant , quand ils sont faouls , que le sang ruissele de tous côtés. Mais il est bien juste que cela se passe ainsi. Ce sang est ce qui

com-

commence à rougir le Chapeau , pour qui se jouient toutes ces tragedies ; tant il est vrai , qu'il n'y a rien de si dangereux que l'ambition. L'on verra par la suite que ce que je dis ici n'est pastant un effet de mes réflexions , que de la verité. Je ne parle pas sans savoir , & du moins la même chose m'a été dite , plus de trois mois avant que l'on entendît parler de l'Edit. Aussi , comme j'ai déjà remarqué , c'est le moins que puisse faire le Pape après un si grand service , petite recompense néanmoins , pour une action qui ternit la gloire de nôtre grand Monarque. Car enfin il n'y a gueres de difference entre ce qui se passe aujourd'hui , & ce qui se passa du temps de Charles I X. Je veux parler de la St. Barthelemi journée si renommée dans l'Histoire , & quoi qu'il ne s'y répande pastant de sang , il n'y a

gueres cependant moins de cruauté. Je tombe d'accord qu'on n'y égorge personne, mais ne vaudroit il pas mieux qu'on le fît. N'y a-t-il pas plus de cruauté, dis-je, d'obliger un nombre infini de misérables d'aller mander leur vie dans un païs étranger, que de les faire mourir tout d'un coup. Encore bien heureux ceux qui y peuvent arriver, ils ont du moins la consolation de n'avoir rien sur leur conscience, qui leur fasse de la peine; mais laissant tout cela à part, je me contenterai d'examiner, si véritablement c'est un bon conseil qu'on a donné au Roi, ou non, c'est ce que je vais faire avec le même esprit, que si je n'y avois aucun intérêt.

## CHAPITRE II.

*Que le Roi s'est fait plus de tort en persécutant les Protestans, que tous les envieux ne pouvoient faire dans une guerre ouverte.*

C'EST pas la grandeur du païs qui rend un Prince puissant, mais le grand nombre d'habitans qui y demeurent. C'est une chose qui parle de soi-même, & sans qu'il soit besoin de chercher de grandes raisons pour le prouver, l'on n'a qu'à jeter les yeux sur la France, & sur l'Espagne. L'on y verra un exemple de ce que je dis, l'une abonde en toutes sortes de biens, l'autre est pauvre au milieu de toutes ses richesses. D'où vient cela, de ce que dans l'une, il n'y a pas un poulce de terre qu'on ne fasse valloir, & que dans l'autre on passe

des campagnes entieres sans remarquer que la charüe y ait été depuis long-temps. Or on ne doute point que le Prince qui possede le pais ou est l'abondance, n'en recoive de l'utilité, tout de même que celui qui possede l'autre, ne se resente de sa misere. La chose n'est pas difficile à comprendre, il n'y a gueres de denrée, qui ne paye quelque Droit; ainsi le Prince remplit ses coffres à mesure que ces denrées se consomment dans ses états, ou qu'elles en sortent, & celui qui n'en recueille point, ne peut jouir de cet avantage. D'ou vient que l'Espagne se trouve aujourd'hui dans ce facheux état? Est-ce que son pais ne vaut rien? Non, ce n'est pas cela, & s'il étoit peuplé, comme la France, il y a beaucoup d'endroits, ou l'on feroit la même recolte, mais les habitans y manquent, & cela vient d'une

d'une faute que les Espagnols firent autres fois, pareille à celle que vient de faire la France aujourd'hui. Ils chasserent les Mores, & depuis ce temps-là le pais est demeuré si desert, qu'il n'y a pas la moitié des personnes qu'il faudroit, pour l'habiter.

Au reste il nâit beaucoup d'inconveniens d'une pareille chose. J'en viens de remarquer un, mais c'est là le moindre, & il y en a beaucoup d'autres plus considerables, celui qui l'est le plus à mon avis, est que la faineantise s'engendre d'ordinaire dans les habitans, qui demeurent dans ces fortes de pais. La raison est, qu'ayant plus de terres qu'il ne leur en faut pour vivre, ils ne sont point excités à travailler. Ils ne ressentent point l'aiguillon de la necessité, qui est d'ordinaire la mere de l'invention, dorment tranquillement la graffe matinée,

& enfin ils ne croient pas être venus au monde pour prendre la moindre peine. Cela est si vrai en Espagne qu'ils ne voudroient pas faire leur recolte eux mêmes, ils y appellent les étrangers, pendant qu'ils demeurent tout un jour au coin d'un pignon, regardant pour ainsi dire, de quel côté vient le vent. Je laisse à penser si ces gens là sont propres à être soldats; autre inconveient dans un état, ou il est si nécessaire d'en trouver; puisque c'est de là qu'on peut attendre de contenir les ennemis dans des bornes legitimes.

Si tous ces malheurs ne sont venus aux Espagnols, que pour avoir dépeuplé eux mêmes leur país, n'est il pas vrai que c'étoit un bel exemple aux Ministres du Roi tres-Chrétien, pour ne pas tomber dans la même faute. J'avoüe, que quand on laisseroit  
sortir

fortir jusques au dernier des Reformés, cela ne seroit pas capable de faire un si grand desert. Mais enfin quinze cent mille ames hors d'un petit royaume comme la France, ce n'est pas toujours de quoi l'accommoder. Quelques-uns d'ailleurs s'occupent au trafic, d'autres aux armes, d'autres au labourage, & quand cela vient à manquer, tout d'un coup, il est impossible qu'il n'y paroisse. Voilà cependant à quoi se sont exposés ceux qui ont donné ce beau conseil au Roi, ils le privent de mille bons Officiers, qui l'avoient servi utilement & fidelement dans la derniere guerre. Combien y en a t-il qui s'en sont déjà allés, & combien y en aura t-il encore qui s'en iront, croient ils que la rigueur fasse plus d'effet que la douceur dont ils se sont servis auparavant pour les gagner, & qu'ils accompagnoient

de tant de belles promesses ? y a-t-il un seul Officier , pour peu qu'il en vaille la peine , a qui le Ministre de la guerre n'ait dit mille & mille fois que le Roy avoit la meilleure volonté du monde pour lui , mais qu'il falloit se mettre en état de la mériter.

Que la Religion Reformée étoit un obstacle aux récompenses , & qu'il falloit le lever , si non demeurer toujours dans le poste où l'on étoit. Or si l'on a été capable de résister a des paroles si touchantes , & venant encore d'un ministre , qui peut élever , ou détruire tout aussi facilement qu'il peut parler , n'est ce pas s'abuser grandement que de prétendre que de telles gens se laisseront ébranler par les menaces. On peut bien feindre d'être Catholique , puisque c'est le seul moyen aujourd'hui d'éviter les persécutions , mais il n'est pas croiable qu'on le  
de-

devienne effectivement, il reste toujours un levain de ce que l'on a été, & quand on vient a faire comparaison de ce que l'on quite, pour ce qu'on prend, l'échange en parôit encore plus extraordinaire. Le moien aussi de s'accoutumer a des nouveautés dont on a ouy faire toute sa vie un portrait comme d'un culte plein d'Idolatrie, & est-ce le moien d'en reconnoitre la verité, supposé qu'elle y fût, que d'être obligé de le faire le poignard sous la gorge.

Voila pourtant les Catholiques que l'on fait aujourd'hui, ils vont à la messe, parce qu'on ne veut pas qu'ils sortent du Roiaume, & on les laisse retourner a leur charges, tout de même que si l'on pouvoit y prendre confiance, & moi je dis que voila une politique tout a fait extraordinaire, & qui ne sçauroit jamais avoir que de mé-

chantes suites pour le Roi , & pour l'état, le moien de croire que de telles gens puissent servir dorénavant de bon cœur , & avec fidélité. Ne se ressouviendront ils pas toujours de la violence qu'on leur fait , & si on leur bouche aujourdhuy les passages, ne trouveront ils pas moien un jour de se les ouvrir. Mais quel inconvenient ne peut il point ariver de leur fuite ? ne peuvent ils pas prendre le temps de s'en aller , quand ils seront de garde ou peut-être même en presence de l'ennemi , & tout le salut d'une armée ne depend il pas bien souvent d'une telle action. Mais je vois bien ce que c'est ; ceux qui ont donné un si méchant conseil, n'ont eu garde de faire ces sortes de reflexions. Comme ils n'ont de la Religion qu'exterieurement , ils ne croient pas qu'elle soit capable de produire ces grands effets. Ils ne jugent  
des

des autres, que par eux memes, & se sentant disposés à tout faire pour leur fortune, ils veulent que chacun fasse la même chose.

C'est en quoi. Ils prennent de fausses mesures. Ils devroient considerer, que des gens qui ont refusé de grosses pensions, des honneurs, des Gouvernemens, & mille choses semblables, ne seront pas capables de se laisser conduire le bâton à la main. Ils sçavent la réponse que les gens ont faite à toutes leurs offres, sçavoir qu'ils ne trahiroient pas leur conscience pour quoi que ce fût. Ils ont été obligés de leur dire eux mêmes, que puisqu'ils croioient être dans le bon chemin, ils y demeurassent.

Or qu'esperer apres cela, & n'est-ce pas une grande imprudence que de prétendre que de telles gens se rendront à la necessité? Y en a-t-il de plus grande que de faire  
son

son salut, & n'est-ce pas une grande marque que ces gens croient ne le pouvoir faire que dans leur religion, puisqu'ils ont refusé de si grands avantages. Cependant je vois bien encore ce qui a abusé les ministres. C'est qu'ils croient que tout le monde ressemblera à de certaines gens, qui apres avoir paru fort zelés, ont marchandé avec eux pour faire le pas qu'ils desiroient. Tel a été Dauger. Il y avoit un an, devant qu'il se fît Catholique, qu'il vouloit avoir un Gouvernement pour changer de religion. On ne vouloit luy donner que des pensions, mais cela ne le contentoit pas; il sçavoit que ces sortes de choses sont sujettes a s'ôter facilement, ainsi il s'obstinoit à ne rien faire sans cela. Son entêtement embarrassoit le Ministre de la guerre, car il vouloit d'ailleurs que ce fût le premier qui viendroit à vaquer, afin qu'on

qu'on ne le fit pas attendre trop longtems, Il n'i avoit gueres de moien de résoudre cette difficulté, & de fait on n'étoit pas bien aise a la cour de le mettre dans toutes fortes de places, je n'en sçais pas la raison, car il est assés vieil officier, pour scavoir son métier, & d'ailleurs je ne crois pas qu'on soit en doute de sa fidelité. Quoiqu'il en soit, commel'affaire traينوit, & que le ministre ne vouloit pas le laisser échaper, d'autant plus qu'il avoit toujours paru fort attaché à sa religion, & que par consequent son exemple pouvoit faire grande impression sur les autres, il arriva que Lancon Gouverneur de Mezières devint comme paralitique de la plus grande partie de ses membres, ce qui fit juger qu'il n'iroit pas bien loin. Le Ministre ravi de cette occasion offrit ce gouvernement a Dauger, ce n'étoit pas grand chose,

se , mais comme ce Gouvernement étoit pres de son bien , il tomba d'accord de le prendre. Cela fit mourir le pauvre Lancon encore plustost qu'il n'auroit fait, car aiant demandé a la Cour pour recompense de ses longs services, & d'un bras qu'il avoit perdu dans la derniere guerre, qu'on lui permît de se demettre de sa charge en faveur d'un homme du métier qui lui donnoit quelque argent pour aider à pousser ses enfans, il en fut refusé nettement. Je laisse à penser si cela plut à un homme qui étoit déjà assés chagrin de sa maladie. Et je crois, comme je viens de dire, que cela aida en quelque façon à abreger ses jours.

Si tout le monde ressembloit à celui dont je viens de parler, il est sans difficulté que le Roi n'auroit pas beaucoup à apprehender, puis qu'il a assés de graces entre ses  
 mains

mains pour gagner ceux qu'il voudroit avoir. Mais enfin il se trouve des gens au deffus de toutes les promesses, comme il paroist par ce que j'ay dit ci devant. Je sçai bien qu'on se sert de mille autres artifices pour les gagner, on commence à leur dire qu'ils étoient peut-être retenus en ce tems là par la crainte, qu'ils pouvoient avoir, qu'on ne se mît en tête, que ce qu'ils en auroient fait n'étoit que par ambition. Que tout étant changé maintenant par l'Edit ils ne doivent plus apprehender de reproche de personne. Mais ces raisons ne sont bonnes qu'a des gens qui n'ont point de religion. Un homme de bien a toujours les syndereses de sa conscience & quand on ne fait les choses que dans la veüe du monde, on ne doit gueres être content de soi-même.

On peut voir par ce que je viens de dire le peu de confiance  
que

que le Roi doit prendre dans les nouveaux Catholiques. J'ajouterai à cela, qu'il s'est fait un si notable prejudice en croiant ainsi ses Ministres, qu'il s'est interdit dorénavant toutes sortes de conquêtes. C'est a present que le reste de la Flandres peut respirer. Elle ne doit plus craindre d'être attaquée, & il est trop sage pour se faire des affaires au dehors, tandis qu'il a tant de sujet de defiance au dedans. Car enfin, quoi qu'il ny ait point de nation si affectionnée à son Roi, que la nation Françoisise, il est toujourns à craindre, que des gens dont on force la conscience, ne se portent aux dernieres extremités. Tant qu'on ne les éloignoit que des charges, qu'on ne faisoit que leur ôter le moien de faire subsister leurs familles, & tant qu'enfin on ne les réduisoit point au desespoir, il n'y avoit rien à craindre de leur fidelité; mais aujourd'hui qu'on les veut mettre dans

dans un état de perdition, que doivent ils avoir de plus cher que leur salut. On ne meurt qu'une fois, & mourir dix ans plutôt, ou dix ans plutôt, est toujours la même chose. C'est même une grande consolation de sçavoir qu'on meurt pour la vérité, ce qui rend ce passage bien moins effroiable. Pour moi je suis bien heureux d'être a present dans un endroit, ou je puis professer la religion que je crois la meilleure, car en vérité c'est une étrange extrémité, que d'être partagé entre ce qu'on doit à Dieu, & ce qu'on doit à son Prince, je sçai bien qu'un Prince est l'image de Dieu en terre, je sçai encore que rien ne peut dispenser de l'obéissance qu'on lui doit, mais encore un coup, que c'est une affaire délicate que celle qui se passe aujourd'hui. Il semble même que la cause de Dieu soit préférable à toute autre, &

quand

quand je le dirai, je ne suivrai en cela que la route que m'ont fraié les Catholiques, & le Pape même. Du temps de Henri quatre, la Cour de Rome ne dispensa telle pas les sujets de ce Prince de l'obéissance qu'ils lui devoient sous pretexte qu'il étoit heretique. Cependant la chose étoit bien différente de celle qui se passe aujourd'hui, il ne violentoit personne, chacun pouvoit demeurer dans sa Religion, mais aujourd'hui il faut que nous quittions la nôtre, pour en prendre une, ou nous croions de nous pouvoir sauver. Etrange réduction, & qui peut jeter les hommes dans le dernier desespoir.

Il est à croire qu'on n'en seroit jamais venu à cette extremité, si ce n'est que les Ministres ne veulent plus de guerre, & qu'ils croient d'ailleurs que les affaires du Roi sont en si bon état, qu'ils s'imaginent que les étrangers n'o-  
se-

feroient jamais la commencer. A l'égard du premier, je vois quelle est leur raison, & beaucoup de gens la voient aussi bien que moi : à l'égard du second, ils pourroient bien se tromper, & quand même les ennemis auroient été éloignés ci-devant de cette pensée, on vient de leur fournir des armes dont ils seroient bien mal-avisés, s'ils ne vouloient se servir. Quelle plus belle occasion peuvent ils souhaiter, que celle qui se presente, ils n'ont qu'à paroître pour croire vraisemblablement qu'ils allumeront la guerre civile. Le Roi est puissant, je l'avouë, & c'est presque courir à une mort assurée, que de donner des marques de sa rebellion, mais est on capable de raisonner, quand on est au desespoir, & de plus, puisque c'est une loi commune à tous les hommes de falloir mourir, n'est-il pas à presumer qu'il s'en trouvera un grand nom-

nombre qui croiront mériter en mourant pour la Religion.

Voilà à quôï on expose le plus puissant Roïaume de la Chrétienté par une politique, mal digérée. Au reste, quelque intérêt que j'aie à la chose, j'avoüerai franchement qu'on ne s'y pouvoit mieux prendre, qu'on avoit fait au commencement, pour nous rüiner. En nous bannissant des charges, on obligeoit les Grands, qui ne sont jamais dans leur centre, s'ils ne sont à la Cour, de nous quitter, nous n'en avions tantôt plus, & pour ceux qui nous restoient, c'étoit si peu de chose, si on en excepte un ou deux, qu'on n'en pouvoit prendre de jalousie. Encore leur Religion n'étoit pas trop assurée, & je ne craindrai point de dire, que si ce n'est qu'ils ont eü de la complaisance pour leurs femmes, il y à longtems qu'ils nous auroient fait

fait

fait benqueroute ; Dieu veuille que je ne dise pas vrai , mais je me trompe fort s'ils sont fachés dece qui vient d'arriver. Leur conduite le fera voir , sur tout parce que fera l'un des deux , car étant étranger , & le Roi ne pouvant le violenter comme l'autre , il ne tiendra qu'a lui de se retirer dans le lieu de sa naissance , ou auprès de quelque grand Prince , qui ne manquera pas de le recevoir favorablement. Ce sera alors que je serai ravi d'avoüer que j'ai fait un jugement temeraire , & je n'attendrai pas qu'on me donne la question pour l'avoüer. Mais je crains bien que je ne sois un trop bon Prophete , du moins je ne suis pas seul de cette pensée.

A l'égard de l'autre , il a un pretexte plus plausible pour obcir. Il est né sujet du Roi , & qui plus est , il a bien cent mille livres de rente dans le Roiaume ,

lien affés fort dans le temps ou nous sommes pour combattre le plus grand zele. Mais je crains bien qu'un penchant secret ne lui fasse faire tout ce qu'on voudra, peut-être me puis-je tromper, cependant je ne le crois pas, & j'ai crû entrevoir bien des fois qu'il soupiroit après le bâton de Marêchal de France, c'est pour-quoi je présume qu'il ne sera pas fâché qu'on ait levé le seul obstacle qui s'y opposoit. Car enfin il le merite pas ses services, & dés qu'il aura fait ce pas là je ne doute point qu'il ni ait bonne part.

Chacun ne va pas manquer de prendre pour une digression, ce que je viens de dire, mais je n'en tombe pas d'accord. J'ai voulu faire connoître par là quels gens nous avions à nôtre tête, & comment la Cour n'avoit que faire d'en venir à cette derniere extremité pour nous réunir. Je ne parlerai

lerai pas d'un autre personne qui pouroit entrer en concurence avec ces deux-ci pour la qualité, mais non pas pour les services, puis que tout ce qu'il a de Grand, est le nom. Ainsi quelque démarche qu'il fasse aujourd'hui, cela ne peut pas tirer à consequence, puis qu'il s'est toujours mis plus en peine de ses procès, que de ce qui arriveroit de la Religion. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continuera toujours dans la même indolence, & que pourvû qu'on ne lui défende pas de plaider, il fera toujours tout ce qu'on voudra.

Ceux qui étoient obligés de nous protéger étant dans ses sentimens, qu'est-ce que la Cour avoit à faire de porter les choses à la dernière extrémité. Aiant percé le gros de l'arbre, ne falloit-il pas que les branches s'échassent insensiblement. On voioit

déjà tous les jours un nombre infini de conversions, tant bonnes, que mauvaises, personne n'osoit faire de remontrance au Roi sur les persecutions qu'on inventoit tous les jours, voiant que les Grands ne s'en vouloient pas mêler; par ce moien les Edits se multiplioient, & la Religion s'aneantissoit, en partie par la misere qu'apportoient ces édits, en partie par la destruction des Temples, qui ne pouvoient plus servir de nourriture aux ames affligées.

Voila ce que j'appelle une fine Politique, voila parvenir à ses fins sans rien risquer, & voila enfin ce qu'il falloit continuer pour ne pas mettre le Roiaume au hazard. Ce n'est pas que chacun ne levât les yeux au Ciel, pour réclamer son secours contre tant de violence. Elle étoit recon-  
nue generalement de tout le monde:

de : tout le monde croit même qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil, mais comme on n'attaquoit directement les Eglises que les unes après les autres, celles qui n'étoient pas encore dans les mêmes termes, se contentoient de former des vœux secrets, soit qu'elles crûssent que l'orage ne dut pas venir jusques à eux, ou qu'ils se vissent dans l'impuissance d'y remédier. Cependant la Religion s'abolissoit insensiblement, comme j'ai dit ci-dessus, & même l'on voioit déjà des particuliers prendre le parti de se retirer dans les pais étrangers. Qu'étoit-il besoin encore une fois que de suivre les mêmes maximes ? en vingt ans de temps, on n'auroit presque plus trouvé de Reformés, pouvoient ils maintenir leur Religion sans Eglises, & ne les pouvoit-on pas abbatre l'une après l'autre. D'ailleurs ces

Edits par lesquels on ne pouvoit plus ni posséder de charges, ni exercer de métiers, ne mettoient-ils pas la plus grande partie dans l'impuissance de subsister, & par conséquent dans l'obligation de faire ce que vouloit le Souverain. Mais avec cette différence de ce qui se pratique aujourd'hui, que les choses se faisoient insensiblement, & comme de bon gré, au lieu qu'aujourd'hui. On met le poignard sous la gorge, tout prêt à nous massacrer, si nous ne disons que nous voulons changer de Religion.

Du temps du dernier Chancelier tout le Monde le croioit Auteur de nos malheurs; l'on présumoit, que comme il étoit zélé pour sa Religion, c'étoit lui qui inspiroit au Roi toutes les persecutions qui s'élevoient contre nous. Mais en fin il faut lui rendre justice, & il vaut mieux le  
faire

faire tard, que jamais. C'étoit lui au contraire qui rabattoit les coups, & il n'a pas plutôt eû les yeux fermés, que des esprits plus bouillans, & moins remplis de prudence, ont tout sacrifié à leur ambition. Ils ont voulu obliger le Pape à quelque prix que ce fût, & nonobstant les conseils de ce grand Ministre, qui n'alloient qu'à faire les choses pied à pied, ils ont mis la fortune du Roiaume en si grand danger, que c'est merveilles s'il n'en arrive du mal. Quelle joie pour les envieux de la Couronne, & quand ils auroient semé plusieurs millions, pour jetter les fondemens d'une guerre civile, auroient ils pû esperer rien de plus avantageux. Ils auroient peut-être pû gagner quelques particuliers, mais voici vraisemblablement quinze cent mille ames à leur service. Mais des gens résolus à perir plutôt que

de n'avoir pas l'exercice libre de leur Religion, mais que dis-je, ce n'est pas encore nôtre plus grand mal on veut que nous allions à la Messe, & cela sans nous donner le temps de nous instruire, comme si dans une chose comme celle là c'étoit assés de dire, je le veux, pour être obeï. Cependant il est aisé de voir ce qui en arrivera, quelque puissance qu'ait le Roi, elle ne s'étendra point apparemment jusques sur les consciences. Voici ce qui arriva il y a deux ans dans le Vivarets, De pauvres malheureux aimèrent mieux perir que de ne pas aller prier Dieu sur les ruïnes de leur Temple, ils y furent malgré toutes les défenses qu'on leur put faire, & voiant qu'on s'apprêtoit à les venir attaquer, ils se cantonnèrent dans les montagnes, ou ils auroient beaucoup donné d'affaires au Roi, si le Roi eût eû quelque guerre étrangere. Si

Si une petite poignée de Monde a été capable de prendre une telle résolution, & encore pour un Temple abbatu, que ne fera point un grand nombre d'ames, lors qu'on n'abat pas seulement leurs temples, mais lors qu'on détruit encore leur religion. Lors qu'on les oblige à reconnoître une Eglise, dont ils croient ne s'être séparés que pour y avoir reconnu des erreurs qui les empechoient d'y faire leur salut, & enfin lors qu'on les contraint d'avoir part à des actions qu'ils estiment pleines d'Idolatrie. Certes si leur desespoir n'a pas encore éclaté, il n'en est pas moins à craindre. Il est de la prudence d'attendre un temps favorable & ce temps ne manquera pas de venir, lors qu'il plaira à quelque puissance étrangère. Si jamais donc quelqu'une vient à attaquer le Roi, ce sera alors qu'il

verras s'il a bien fait de croire ses Ministres. Les guerres qui se font pour la religion sont toujours les plus dangereuses. Chacun y met le tout pour le tout, & quoi que la France soit aujourd'hui plus florissante qu'aucune autre puissance de l'Europe, comme c'est plutôt à l'égard du chef, qu'à l'égard des membres, il ne faut rien pour la mettre aussi bas, qu'elle est élevée. Une guerre civile lui fera plus de tort, qu'aucune guerre étrangère. Elle a de bonnes frontieres à opposer à ses voisins, mais si ses sujets arment une fois, il est à craindre qu'on ne revoie l'image des malheurs qui tourmenterent l'Etat sous le regne de Charles IX. c'étoit une chose qu'il falloit éviter à quelque prix que ce fût ; mais bien loin de l'avoir fait, on peut dire qu'on ne s'y pouvoit prendre mieux, pour faire arriver le contraire. Car enfin, quelque pré-

précaution que l'on puisse prendre, comment fera t-on pour empêcher un juste ressentiment? tiendra t-on des armées dans le cœur des Provinces, pour retenir les personnes suspectes. Le Roi est tres puissant, & personne ne doute de son pouvoir, cependant ce que je dis surpasse ses forces, & s'il a des ennemis sur ses frontieres, n'aura-t-il pas besoin de toutes ses troupes: d'ailleurs ne consumerait t-il pas son pais lui même, ce qui est éloigné de la politique.

Voilà pourtant les mesures à quoi il sera obligé dorénavant par les fausses démarches qu'on lui fait faire, il avoit l'amour, & l'admiration de ses sujets, ils lui ont fait perdre l'un & l'autre dans un moment. Les Reformés ne le peuvent plus aimer, par ce qu'il les persecute, si je l'ose dire, contre tout droit & raison. Les

Catholiques ne le sçauroient plus admirer par ce qu'il est tombé insensiblement dans une béveüe , dont ils le croioient incapable. L'estime qu'on avoit pour lui faisoit plus de la moitié de ses forces, il s'est affoibli de lui même sans y penser , & il ne le reconnoitra que trop tôt. Je vois bien ce qu'il a cru , il s'est mis en tête , comme j'ai déjà dit , que craint , & estimé , comme il étoit de tout le monde , personne n'oseroit prendre les armes contre lui. J'en conviendrois , si les choses étoient encore au même état qu'elles étoient il y a trois mois , mais aujourd'hui que l'on croit qu'il y a tant de gens dans son Roiaume , qui ne demandent pas mieux que de remüer , je ne pretens pas parler seulement des Protestans , mais même des Catholiques qui ne demandent qu'une occasion de lever le masque. Cependant le Roi ne s'en

s'en pourra prendre qu'à soi même, c'est lui qui fournit des armes à ses ennemis, & sans lui sa gloire étoit à un si haut point, qu'ils n'auroient pas osé, s'il faut ainsi dire, le regarder en face.

Si c'est là une grande faute à son égard, je dirai qu'elle n'est pas moindre à l'égard du Pape, avec qui apparemment cette action a été concertée. Car au lieu d'en cueillir le fruit qu'il pretend, il va tout au contraire retirer par là le Turc du danger, dont il étoit menacé. l'Empereur qui sçait qu'il n'a pas un voisin moins dangereux en la personne du Roi, qu'en la personne du Grand Seigneur, quittera celui-ci, pour faire la guerre à celui-là. Il voudra se servir d'une occasion si favorable, pour se guerir de l'apprehension qu'il a depuis que le Roi s'est emparé de Strasbourg.

Les Princes de l'Empire, qui n'auroient jamais osé donner se-

cours à l'Empereur, ne crain-  
dront plus aussi de le faire dans  
l'esperance que le Roi aura assés  
d'affaires chez luy pour mieux  
reussir qu'ils n'ont fait dans la  
guerre precedente. Je vois donc  
déja toute l'Europe en armes par  
une action, qui n'est assurement  
que la bévüe d'un particulier,  
qu'elle obligation lui aura le Roi  
quand il verra les quatre coins &  
le milieu de son Roiaume, tout  
en feu. Ne vaudroit il pas mieux  
que ce particulier n'eut jamais  
songé, non seulement, à un Cha-  
peau de Cardinal, mais encore  
qu'il n'y eut jamais eû de Cardi-  
naux au monde. Dieu veuille  
encore une fois que je me trompe,  
mais il me semble du moins que ce  
que je dis est fondé sur la raison.  
Ce sera alors que tous ceux qui  
sont en exil dans les pais étrangers,  
accourront au secours des leurs,  
étant d'autant plus animés, qu'ils  
n'auront pas trouvé ailleurs, à la  
reli-

religion pres, les douceurs dont ils jouissoient dans leur chere patrie. C'est un amour qui ne finit qu'avec nous, & c'est une espece de prodige quand cela ne se trouve pas dans un homme.

Voilà donc deux grandes amorces pour la rebellion, sçavoir la deffense de sa religion, & le retour dans sa patrie. Quelle politique étrange pour de grands Ministres, & quoi que par les services qu'ils ont rendus en d'autres occasions, on soit prévenu en leur faveur, ne va t-on pas inferer de celle là que c'est le hazard qui les a fait reüssir plutôt que leur habileté. Des gens qui seroient consommés, comme ils le pretendent dans la politique, n'auroient jamais fait un pas de cleric comme celui-là.

Quand on est habile en une chose, on l'est en tout, & tout ce qu'ils peuvent dire pour leur justification, c'est qu'il leur falloit faire  
cette

cette démarche pour meriter la bienveillance du S. Pere. Si celui-ci eût été de l'humeur de beaucoup de ses predecesseurs, c'est-à-dire s'il eût permis à ses neveux de disposer de la pourpre moiennant de l'argent, peut-être ne se seroiēt ils jamais portés à cette extremité, ils se seroient plutôt résolus à en donner, quoi qu'ils aiment autant à accumuler que s'ils en avoiēt besoin, mais par malheur ce n'est pas par là qu'on gagne le Pape, ainsi il leur eût fallu recourir aux seuls moiens qui leur étoient ouverts pour cela. Il leur falloit d'ailleurs guerir son esprit, qui étoit ulceré par les affaires de la Regale, ou il croioit qu'ils avoient trempé des plus avant. Le moiens donc de vaincre non seulement l'averfion qu'il avoit pour eux, mais encore de meriter ce chapeau tant désiré. Certes ils y étoient bien embarrassés, & voila enfin le denoüement de toute la piece. Si le succès

cés leur est favorable , je m'en rapporte à l'avenir , mais tout ce que je puis dire , c'est que d'un Etat tranquile , & florissant , ils en ont fait le lieu du monde le plus miserable , & le plus exposé à la sedition. Aussi l'ont ils bien reconnu eux mêmes puisqu'ils n'ont osé entreprendre un coup si hardi , sans avoir des gens de guerre tout prêts pour appuier leurs violences. On ne sçavoit à qu'elle fin on faisoit marcher tant de troupes de Province en Province , dans un temps ou tout sembloit tranquile. Mais c'est qu'ils avoient peur que le desespoir ne fît faire des choses , qui leur donnassent à connoître qu'ils avoient fait une entreprise dont ils pouroient se repentir.

J'avoüe jusques ici que tout leur a succédé , mais qu'ils aient donc toujours cent mille hommes pour prendre garde à ce qui arrivera ,

vera, autrement je ne vois pas, moralement parlant, qu'ils soient en grande feureté.

Si le Roi étoit un Prince d'une mediocre suffisance, d'une moindre reputation, & qui eût fait moins de jaloux, je crois qu'il auroit pu entreprendre un coup comme celui-là avec moins de danger. Comme tous les Etats sont maintenant environnés de Princes Catholiques, peut-être qu'ils ne se feroient pas ingerés de le troubler par le zele qu'ils auroient pu avoir pour l'avancement de leur religion. Cependant je dis peut-être, car je sçais bien que la politique ne l'auroit pas voulu, qui a coutume d'être la regle de toutes leurs actions, mais si je mets en doute qu'ils l'eussent fait, même supposant ce que je viens de dire: que ne doivent ils point faire aiant affaire à un Roi conquérant. Il est à  
croi-

croire qu'ils augmentent, directement, ou indirectement un mécontentement qui est capable de produire d'étranges effets. Ils sçavent que les nouveaux convertis ne se sont faits Catholiques que par force, que même l'aversion qu'ils avoient pour la Cour de Rome est devenue encore plus grande par la frequentation de ceux de cette religion, & par la participation de leurs misteres, la politique ne veut elle donc pas qu'ils se servent de cette occasion, pour Abbatre la puissance du Roi, laquelle ne pouvoit recevoir de diminution, que par ce qu'il vient de faire, & de fait qui est le Souverain qui eût osé branler sans cela, les Catholiques, & les reformés du Roiaume n'étoit-ils pas unis ensemble, dès qu'il s'agissoit de deffendre les Frontieres, ou de porter la guerre dans les pais étrangers. Etoit ce un parti si peu

peu considerable que le nôtre , pour que les ennemis osassent le mépriser ? il étoit petit, je l'avoüe, en comparaison des Catholiques , cependant il ne laissoit pas d'y avoir des Marechaux de France , des Lieutenans Generaux, des Marechaux de Camp, des Brigadiers, des Colonels , & un nombre infini de Capitaines. Si cela est comme il n'en faut point douter, n'est-il pas vraisemblable de dire , que le parti du Roi étant privé de tant de braves gens, ce seroit une grande imprudence à ses voisins, que de ne pas vouloir voir jusques a quel point il sera affoibli , quand ils viendront à se declarer. Car enfin c'est une chose qu'on peut mettre au nombre de celles qu'on croit les plus certaines , & si cela n'arrivoit pas , il faudroit dire qu'il ni a plus de raisonnement à faire sur quoi que

ce soit. Au reste ce ne sera pas une petite perte que le Roi aura faite en nous perdant, & l'on sçait que ce n'a été qu'a force de merite que nous sommes montés à nos charges. Ce que j'ai dit ci-devant le justifie assés, sçavoir que le Ministre de la guerre nous remettoit touûjours devant les yeux, que nous avions un péché originel qui nous empêchoit de nous avancer, & que ce péché étoit nôtre Religion. Tout autant que nous sommes, je veux dire ceux qui ont été dans l'emploi, nous sommes gens si je l'ose dire, d'une experience consommée, autrement ce Ministre n'auroit pas fait tant de cas de nous, il faut demander aux Generaux ce qu'ils en pensent, & je me souviens que quand le Prince d'Orange assiegea Maëstricht, Mr. de Calvo fut ravi de prendre souvent conseil du Major du

du Regiment de Bourbonnois, qui tout simple Officier qu'il étoit, en ſçavoit peut-être plus que tous ceux qui étoient dans la garniſon. Quand il avoit ſon avis, il falloit le voir dans le Conſeil de guerre, il ſçavoit tout ſur le bout de ſon doigt, & les Officiers ne pouvoient comprendre d'ou lui venoit tant de lumiere, lui qui ne s'étoit jamais trouvé dans une tranchée, & dont le fait étoit plutôt de mener un parti en campagne, que de défendre une place. Auſſi ne l'avoit on fait venir là, que pour les contributions, & quand il vint à être aſſiégré, il ſeroit trouvé bien en peine, ſi tout le Monde eût été auſſi peu entendu que lui, dans l'occafion qui ſe preſentoit.

Je ne parle que de celui-ci, parce que c'eſt le premier qui m'eſt venu à la penſée, même je devois plutôt m'en abſtenir que  
d'un

d'un autre , puisque j'apprends qu'il a déjà fait le pas, qu'on nous veut faire faire à tous. Mais combien y en a-t-il d'autres, qui en sçavent autant que lui ? Combien de Lieutenans Colonels, qui ont toujourns eu soin de leurs Regimens, & dont le merite est tellement reconnu de tout le Monde, qu'on leur a toujourns donné la gloire de toutes les entreprises ou ils se sont trouvés, quoi qu'ils fussent bien éloignés d'y commander en effet. Cependant si le Roi perd ces genslà, comme il y a beaucoup d'apparence, quelle perte ne sera-ce point pour lui. Ils ne porteront pas seulement aux étrangers leurs bras, mais encore leur capacité. C'est-à-dire qu'ils feront capables d'introduire dans leurs Troupes la même discipline qui régné aujourd'hui dans les Troupes de France. Et cela est plus de consequence au Roi qu'on

qu'on ne s'imagine, car c'est par là qu'il est devenu puissant, & que même dans un temps de paix, il a trouvé moyen d'aguerrir ses soldats : & de fait, tout de même que le portrait d'une Maîtresse sert beaucoup à entretenir les feux qu'on a pour elle, ainsi l'image de la guerre, dont on a soin de les faire jouir en tout temps, entretient cette humeur guerrière, qui est d'ordinaire le soutien des Etats. Ainsi l'on peut dire que quand les hommes se trouvent dans quelque occasion, bien loin d'en avoir perdu l'habitude, ils y sont tout accoutumés.

Si je passe à d'autres considérations, quel inconvenient ne trouverois je point encore pour le Roi? Croit-il que ses Officiers puissent quitter son parti, sans être suivis d'un nombre infini de soldats, à qui ils commandent, les uns depuis vingt ans, les autres depuis vingt-

vingt-cinq, & quelques-uns depuis un plus grand nombre d'années. Au reste cela est encore de plus grande conséquence qu'on ne s'imagine, trente soldats ôtés d'un Regiment, en ôtent quelquefois toute la force, & tous ceux qui sont du métier, sçavent qu'il n'y a que certaines têtes dans les Compagnies, sans lesquelles tout le reste n'est rien. Ce sont elles qui apprennent aux autres à faire le service, qui leur donnent l'air, & la mine guerrière, qui les instruisent à ne jamais tourner le dos, & qui enfin leur montrent par leur exemple quand ils sont dans le combat, de quelle manière ils s'y faut comporter. Or je ne dirai pas positivement que les Officiers débaucheront ces soldats, & qu'ils prendront le temps les uns & les autres de deserter, quand ils seront en présence de l'ennemi. Je crois cet-

te action indigne d'un honête homme, ainsi je n'ai garde de l'avancer, comme un fait véritable; mais je dirai que les Officiers aiant pris un autre temps pour faire leur retraite, & les soldats, qui ne demandent qu'à deserter, les sçachant parmi les ennemis, ils en seront bien plus excités à y aller. Et de fait ils sçauront y trouver des gens qui connoîtront leur courage, & quand même leur but ne seroit que de deserter, ils auront pour excuse qu'ils viennent retrouver leurs anciens Officiers, comme en effet cela peut être véritable.

Quoi qu'il en soit voila un pretexte pour faire deserter une partie de l'Armée, & ce qui me le fait présumer, c'est que ce qui retient les soldats, est la connoissance qu'ils ont de la misere qui les accompagne dans les païs étrangers. Ainsi n'aiant plus cet-

te

te crainte, & même étant feurs d'y trouver du fupport, l'on verra diminüer peu à peu les Armées de France, pendant que celles des étrangers augmenteront de jour en jour. Voila ce que les Autheurs de l'Edit, dont j'ai parlé ci-deffus, n'ont peut-être pas prévu, & voila pourtant ce qui vraisemblablement arrivera; car enfin chacun ne cherche que son foulagement, & son repos, les Officiers s'en iront, parce qu'il ne leur est plus permis d'avoir des Temples, ni d'exercer leur Religion. Les foldats deserteront, parce qu'ils aiment leurs Officiers, & qu'ils croiront trouver plus d'avantage en les fuivant, que de demeurer avec d'autres, qu'ils ne connoîtront pas, pour ainfi dire. Or fi après cela ces gens là se trouvent dans quelque bataille, n'est il pas à prefumer qu'ils combattront jufques

à la dernière goutte de leur sang. ils aimeront mieux se faire tuer, que d'aller servir d'exemple à ceux qu'on fera bien aise de retenir par la crainte des supplices. Cependant c'est avec de tels combattans, qu'on obtient ordinairement la victoire, & c'est une chose constante qu'un homme comme cela, est plus à craindre que deux autres.

Je ne sçais si je raisonne bien, ou mal, mais il me semble que voilà d'étranges affaires que les Ministres du Roi lui ont attirées par leur faute. Les peuples n'étoient déjà pas trop contents de leur destinée, la misère leur faisoit trouver à redire à bien des choses qu'ils auroient regardées indifferemment s'ils avoient été plus heureux. Croit-on de bonne foi qu'ils approuvent ce qui vient d'arriver? La plupart sont Catholiques, je l'avoüe, & je

je crois même qu'ils feroient bien aifes qu'il n'y eût plus qu'une Religion, mais qu'infere t-on de la? Croit-on qu'ils soient d'humeur comme autrefois de prendre les armes? La chose est bien différente aujourd'hui, on nous accufoit en ce temps là d'avoir des chefs qui avoient de l'ambition, mais aujourd'hui on fçait bien que nous ne demandons qu'à vivre en paix. Nous étions obligés en ce temps là de prendre les armes pour avoir des Temples, & l'exercice de nôtre Religion, nous étions même contraints de chercher nôtre Salut dans nôtre défense, étant tous les jours exposés à des supplices inouïs, & qui faisoient même horreur à nos Boureaux. Mais aujourd'hui que nous avons acquis l'un & l'autre au prix de nôtre sang, voit-on que nous aions songé à remüer, & au contraire ne sommes nous

pas persecutés sans avoir opposé que nôtre constance à des souffrances toutes extraordinaires. Les peuples qui voient cela nous plaignent donc au lieu de nous hair, ils ne peuvent voir d'un œil sec toutes les persecutions que nous souffrons depuis tant de temps, nôtre patience en un mot les édifie, & ils sont obligés d'avouër, que s'ils étoient à nôtre place, peut-être n'en auroient ils pas tant eû.

Avec ces sentimens qu'avons nous à craindre de personne. Des Juges à la verité nous font maintenant tout le pis qu'ils peuvent, mais considerons que ce n'est pas de leur mouvement comme autrefois. Ils ne le font que parce qu'il y va de leur charge, & de leur fortune, ils se voient obligés de suivre les ordres de la Cour, mais si la guerre commençoit, il y a bien de l'apparence que loin d'être

tre nos persecuteurs, ils feroient ravis que le dedans du Roiaume changeât de face. Je n'en dis pas davantage, il y a de certaines choses ou l'on fait mieux de se taire, que de parler, & celle là en est du nombre. Je veux même croire qu'on ne sçait ce que l'on veut, & une marque que c'est mon sentiment, c'est que je suis tombé d'accord ci-dessus, que je ne me consolerois jamais d'être éloigné d'un pais, ou il y a tant d'ordre. Quoi qu'il en soit, il faut tomber d'accord, que s'il venoit jamais une guerre civile, le Roi auroit autant à craindre des Catholiques que de nous. C'a donc été une grande imprudence à ses Ministres que d'en jeter les fondemens, car enfin je ne craindrai point encore de dire quelle est inevitable tôt ou tard. Je ne suis pas grand Politique, mais si la paix de l'Empire avec le Grand

Seigneur vient à se faire, je tiens qu'on ne seroit pas long-temps à se repentir de ce qu'on a fait. L'on en parle déjà, & quoi qu'il y ait bien de gens du sentiment que cela n'est pas au pouvoir de l'Empereur, parce qu'il est trop engagé avec ses Alliés, si est ce que je ne vois pas que la chose soit impossible. Premièrement à l'égard de l'Empire en general, la jalousie qu'il doit avoir de la puissance du Roi le fera relâcher facilement de ses interêts, d'autant plus que ce n'est pas son avantage que l'Empereur devienne si puissant. Il n'y a donc plus que le Roi de Pologne, & les Venitiens qui s'y puissent opposer. A l'égard de ceux-ci, l'envie qu'ils ont pareillement, qu'on diminüe le pouvoir du Roi, leur fera passer par-dessus bien des choses, si bien qu'il n'y a que le Roi de Pologne à contenter; peut-être est-ce une chose difficile, & l'étroite intel-  
lign-

ligence qu'il a avec le Roi y met un grand obstacle, mais enfin il n'est pas le Maître tout seul dans son Roiaume, & pourvû, que le Turc offre quelque avantage à la Republique, l'affaire ne sera pas si difficile à conclurre.

Il y en a qui ne manqueront pas de me faire un crime de tout ce que je dis ici. Peut-être même qu'ils s'en voudront prendre à tous tant que nous sommes, de ce qu'il y en a un de leur communion, qui ose écrire toutes ces choses; mais je reponds à cela, que tout ce que je dis, ne peut passer pour un crime à moins que d'interpréter mes pensées tout autrement qu'elles ne sont. Si je parle de la sorte, ce n'est point que je souhaite que les choses arrivent de même, ni que j'en veuille donner le conseil, mais je rapporte seulement ce qui selon toutes les apparences doit arriver; Si je me trompe tant

mieux pour ceux qui y ont intérêt ; mais si cela n'arrive point, il faut que j'aie des lumieres bien bornées. On peut donc dire que voila l'action la plus hardie que le Roi ait pu faire dans tout son régné. Cependant je ne conseille pas à ceux qui écrivent son Histoire de mettre si tôt la main à la plume pour en dire leur avis, qu'ils se donnent patience quelque temps, pour voir ce qui en arrivera, car enfin je ne doute pas, que mercenaires comme ils sont, ils n'élevent cette action jusques au Ciel, s'ils suivent leur premier mouvement. Ils sçavent qu'elle vient des Ministres, & comme c'est par leur Canal qu'ils sont comblés de bienfaits, il y a apparence qu'ils vont s'épuiser en flatteries. Ils nous feront passer pour des seditieux, afin de faire voir que la prudence vouloit qu'on se défît d'un ennemi intestine, mais patience encore une fois,

fois, comme je viens de dire, car si cela plongeoit le Roiaume dans une guerre civile, ce feroit alors qu'ils seroient obligés de reformer leur stile.

Ceux qui veulent que les ministres du Roi soient infailibles, à l'exemple du Pape, disent une plaisante chose la dessus. Ils veulent, que bien loin que le Roi soit en état de rien craindre, il n'ait entrepris un coup si hardi que par une fine politique. Ils disent donc, que ce Prince aiant les mains liées par le moien de la trêve, & cependant les mains lui demangeant, il a voulu chercher quelque pretexte pour couvrir une ambition qui doit l'accompagner jusques au tombeau. Que ne doutant point que les puissances voisines ne donnassent retraite aux Reformés, c'est le moien de les quereller sans que beaucoup de gens y puissent trouver à redire. Qu'en effet il.

aura le Pape de son coté, & que si la Mailon d'Autriche prend parti contre lui, c'est le moien de la décrier, elle, qui a toujourns voulu passer pour le fleau de tous ceux qui s'opposent à l'authorité du Pape. Si cela est ainsi, j'avoüe que voila de grandes veües, mais ce n'est pas le tout que de les avoir, & il faut voir si l'on est en état d'en sortir à son honneur. C'est ce que j'ay de la peine à croire, & quoi que j'entende dire que les Suiffes doivent prendre garde à eux, difficilement m'e mettrois je en tête que le Roi veuille rien entreprendre, aiant tant de sujet de craindre chez lui. Cependant s'il y a quelque chose qui lui soit facile, c'est sans doute de subjurer cette nation, les divisions qui regnent dans les Cantons Protestans, peuvent faire naître des pensées qu'on n'auroit pas sans cela. D'ailleurs il y a toujours su-  
jet

jet de querelle entre ces Cantons, & les Cantons Catholiques, ainsi la nation étant animée l'une contre l'autre, qui sera capable d'empêcher que le Roi ne s'empare de ce pays. Rien assurément que ce que je viens de dire, savoir la crainte qu'il aura que des désespérés, comme nous, ne risquent le tout pour le tout. D'un autre côté à quoi lui serviroit de vouloir subjuguier cette nation, & n'en est il pas le maître, tout de même que de ses sujets. Le fort de Huninguen a été le terme fatal de leur liberté, & dès qu'il a été bâti, il a fallu qu'ils se soient défaits du proverbe \* qui les faisoit passer pour intéressés, chez toutes les autres Nations. Il a diminué leurs pensions, & leur solde, & quoi que cela fût sensible à chacun, personne n'a osé rien dire, parce qu'il étoit alors trop tard.

D 7

Après

\* *Point d'argent point de Suisse.*

Après cela n'ai-je pas sujet de dire, que ce qu'on prétend de la Politique des Ministres, n'est pas véritable. Ce seroit encore une faute presque aussi lourde à cet égard, que celle qu'ils ont faite au nôtre. Que peuvent ils gagner à vouloir se rendre maître de la Suisse, est-ce un país de rapport pour y pouvoir mettre des impôts, & croît-il de l'argent sur ses rochers. Il n'y vient que des soldats, & ne sont ils pas fiers de les avoir à cause de la misere du país. Il vaut donc bien mieux qu'ils les laissent jouir de leur liberté mourante, elle n'est plus capable de leur donner de l'ombrage, si ce n'est qu'on veuille dire, que ceux qui viennent de s'y refugier, soient capables de leur inspirer des sentimens de briser leurs fers. Etrange chose qu'il faille avoir pour suspect, ceux qui ont toujourns été l'appui

le plus ferme de la Courone. Car sans vanité je puis dire que sans nous, les affaires du Roi Henri le Grand d'heureuse memoire auroient été bien découffies. Il n'y a qu'a lire l'Histoire, pour voir les services que nous lui rendîmes jusques à la fin. Fideles, quand il étoit parmi nous, fideles quand il nous voulut quitter, & fideles enfin quand ils nous eut abandonnés.

Quand nous n'aurions jamais rendu que ce service, ne meritoit-il pas bien, ce mē semble, que le Roi eût un peu de bonté pour nous. Quel crime avons nous fait pour nous traiter si cruellement, avons nous été rebelles, & au contraire n'avons nous pas marché tous les premiers à ses conquêtes. Depuis que j'ai quinze ans passés, moi qui parle, je n'ai pas discontinué de servir dans ses armées, j'en ay dix ou douze  
bles-

bleffures fur le corps, & quoi que je fois dans la souffrance, je sens bien que je donnerois encore tout mon sang pour lui. Voila comme nous sommes tous, depuis le premier jusques au dernier, sans que pas un s'en soit jamais démenti. Depuis que je me connois j'ai vû trois ou quatre Rebellions dans les Provinces, mais jamais pas un Reformé n'y a trempé. Car enfin nous n'avons point de gens qui nous instruisent qu'il faille prendre les armes contre nôtre Prince, comme on veut qu'il y en ait entre les Catholiques Romains. Mais que dis-je, en doute t'on, & qui ne sçait pas que du temps du même Henri, dont je viens de parler; la Sorbonne donna un Decret par lequel il étoit permis à chacun de secoüer son obeïssance.

Si pareille chose nous étoit jamais arrivée dans nos Consistoires,

res,

res , je pardonnerois après cela qu'on nous fît le plus cruel traitement qui seroit possible. On auroit lieu de craindre, que des gens qui auroient été de ce sentiment, ne fussent encore capables de reprendre les mêmes erremens. Mais qu'on fouille, non pas seulement dans nos Registres, mais jusques dans les replis de nôtre conscience, on n'y verra qu'une profonde soumission pour tous les ordres du Roi, & une estime tendre pour sa personne. C'est par là que nous avons vû abbatre nos Temples, & violer nos Privileges sans manquer au respect que nous avions pour lui, & nous aurions encore tendu la gorge, si nous eussions crû que nôtre sang eût été de quelque utilité pour son service.

Quelqu'un ne manquera pas de dire que voila une belle preuve de nôtre obeïssance, que ce qui se passa

passa il y a deux ans dans le Vivarrets. Mais quoi que je n'en aje dit qu'un mot tantôt, je crois néanmoins que cela suffit pour montrer que ces gens n'avoient pas l'esprit de Rebellion. Ils croioient qu'il leur étoit permis d'aller chanter sur les ruines de leurs Temples les loüanges de Dieu, & il étoit inouï jusques là de faire un crime d'une action à quoi l'on ne pouvoit trouver à redire, quelque tour que l'on y pût donner. Aussi n'entreprit on pas de la condamner dans les formes, & comme on se défioit de son bon Droit, on eût recours à la force. Des gens de guerre furent commandés pour aller troubler la devotion de ces pauvres malheureux, & les soldats aiant ordre de tuer, & de massacrer, il n'est pas étonnant s'ils se mirent en défense. Voila cette grande revolte, dont nos ennemis ont fait tant de bruit,

mais

mais en verité ils avoient besoin de tâcher à nous noircir, comme ils faisoient, puis qu'après toutes les cruautés qu'ils exerçoient en nôtre endroit, on auroit eû bien méchante opinion d'eux, si l'on avoit sceu de quelle maniere les choses s'étoient faites.

Mais à quoi sert de se ressouvenir des maux passés, quand on en a de presens, ce n'étoit, pour ainsi dire, en ce temps là que des fleurs, au lieu qu'à present ce sont des épines, qui nous piquent jusques au cœur. De quelque côté que nous nous tournions nôtre fortune est si déplorable, que jamais personne n'a été dans un plus pitoiable état. Si nous obeïssons au Roi, nous devenons traîtres à Dieu, si nous sommes fideles à Dieu, nous desobeïssons au Roi. Nous sçavons que Dieu a dit qu'il falloit obeïr à son Prince,

ce,

ce, mais aussi n'a-t-il pas dit, que si on le renioit, Dieu renieroit devant son Pere, celui qui l'auroit renié devant les hommes. Etrange perplexité où nous réduit un Chapeau de Cardinal, sans lequel nous serions bien dans la persecution, mais non pas dans le détroit où nous nous trouvons aujourd'hui. On veut que nous nous fassions Catholiques contre notre propre connoissance, que nous renonçons à notre éducation, à nos lumieres, & enfin que nous allons aveuglement à la Messe. Si l'on nous envoie une bande de soldats, qui nous pillent, qui nous mangent, & qui en un mot, pour commencer à nous mettre dans le bon chemin; nous reduisent à une telle necessité, que ceux qui n'ont d'attache que pour les richesses, n'ont plus rien qui les retienne au Monde.

Certes je ne puis dire, en même temps

temps que je blâme les Ministres d'un côté, qu'ils ne sachent prendre leurs mesures d'une autre, pour assurer leurs affaires. Les travaux que le Roi fait faire pour l'embellissement de Versailles sont venus tout à propos pour faire approcher des soldats de Paris, ou ils craignoient quelque revolte. Ce n'est pas que le parti des Reformés approche à beaucoup près de celui des Catholiques, mais enfin, comme j'ai déjà dit, tous les ordres du Roiaume ne sont pas trop contens. Et qui pouvoit répondre que ceux qui ne sont pas satisfaits du Gouvernement present, ne prissent ce temps là pour une revolte generale, excepté deux ou trois familles qui sont florissantes, tout le reste est dans l'abbatement, chacun fait plus qu'il ne peut, & comme on sçait bien que cela ne peut pas toujourns durer, n'est il pas à pre-  
 fumer

fumer qu'on voudroit trouver  
 l'occasion de rendre sa fortune  
 meilleure. Les Ministres, qui  
 sçavent cela encore mieux que  
 moi, ayant donc en veuë de nous  
 donner le dernier coup, ont eü  
 raison de se bien précautionner ;  
 mais qu'est-ce que tout cela con-  
 clut, si non ce que j'ai dit tantôt  
 sçavoir qu'ils ont entrepris une  
 chose dont ils pouroient bien se  
 repentir. s'il leur faut cent mille  
 hommes pour l'executer dans le  
 temps que l'Etat est en paix, &  
 tout-à-fait florissant, combien  
 leur en faudra-t-il, lors que le Roi  
 aura la guerre, & qu'il lui arri-  
 vera peut-être quelque révolu-  
 tion. Les choses ne sont pas tou-  
 jours en même état, & si je ne  
 craignois de me servir d'une pen-  
 sée qui est fort commune, mais  
 qui néanmoins n'est pas à rejet-  
 ter, je dirois que la fortune étant  
 comme une rouë, elle ne peut  
 pas

pas toujours demeurer sans qu'elle se trouve tantôt au haut, & tantôt au bas. Il n'y a pas encore long-temps que la maison d'Autriche étoit dans sa splendeur. Cependant qui eût dit, qu'un descendant de ce grand Empereur Charles V. dût être en aussi petite considération, qu'est aujourd'hui le Roi d'Espagne : & de plus, ne voions nous pas encore des effets de la révolution de la fortune, il n'y a eû que deux ans l'été dernier, que tout le Monde estimoit l'Empereur perdu, cependant Dieu n'a-t-il pas permis que les choses tournassent autrement qu'on ne pensoit, peut-être dans deux ans, en dira-t-on autant de la France : elle est au comble de sa gloire aujourd'hui, mais qui sçait si dans peu de temps il ne lui arrivera point de changement ? Quelque bonne conduite qu'aient des Ministres, bien sou-

vent

vent ils ne sont pas à l'épreuve des coups du malheur, à plus forte raison quand ils y contribuent par un faux raisonnement, ou poussés de quelque passion.

Mais posons le cas que toutes leurs mesures soient justes dans le temps présent : que le Roi soit craint à un point que personne n'ose branler contre lui ; qu'il tienne toutes les autres puissances dans une espece de sujétion, ou par ses intrigues, ou par la force de ses armes ; & qu'en un mot, il soit le maître de tous les autres. Ont ils lettres qu'il vivra toujours ? il n'est pas vieux à la verité, mais ne meurt on pas à son âge, comme dans un âge plus avancé. Mr. le Dauphin succedera-t-il à sa reputation, comme à son Roiaume ? n'est-ce pas un Prince trop foible pour porter un si lourd fardeau, & enfin comme les Etats se soutiennent par l'estime qu'on a pour

pour leurs Princes, ne se perdent ils pas aussi par le peu d'estime qu'on peut avoir pour eux. Ce n'est pas que je pretende dire par là que Mr. le Dauphin ne soit pas un grand Prince. A Dieu ne plaise, & ce n'est pas mon intention; mais enfin il n'a pas la reputation du Roi, & peut-être aussi il sera bien éloigné d'avoir sa fortune. Ainsi c'est une grande imprudence aux Ministres, que de lui laisser une affaire comme celle là à demêler, Je dis plus, quand même nous serions capables de demeurer toujours sans rien dire, n'est il pas vrai que le soupçon qu'on aura de nous retiendra toujours le Roi dans la crainte. Il n'osera jamais rien entreprendre, comme j'ai dit tantôt, de peur qu'étant occupé au dehors, il ne lui survienne des affaires au dedans. Quand pourra-t-il être en seureté, & quoi qu'on

nous fasse aller à la Messe, peut-on croire que nous y allions jamais de bon cœur. Ce sera la même chose dans dix ans qu'aujourd'hui, & l'on se trompe grandement, si l'on attend le contraire. Croit on de même que nous élevions nos enfans dans une Religion, que nous condamnerons toujours, quelque mine que nous fassions? Si nous sommes obligés de les mener à l'Eglise, ne les instruirons nous pas en secret de nos véritables sentimens, de sorte que ce sera toujours un levain pour la guerre civile. Le Roi a beau entasser declarations, sur declarations, croit-il de bonne foi, que ceux qui font mine de lui obeir, soient meilleurs Catholiques que ceux qui en font refus? Qu'il envoie tant qu'il lui plaira les enfans auprès des parens, qui se sont convertis, ces parens sont les mêmes que les autres,

tres, & pour aller à la Messe en apparence, ils n'en-ont pas moins de zele pour leur ancienne Religion. Au contraire plus ils sont obligés de se faire violence, plus ils soupirent en secret, il ne sçau-roient oublier de quelle maniere ils ont été élevés, & à moins que ces coups ne viennent de Dieu, c'est en vain que les hommes pretendent operer.

L'on ne sçauroit parler plus modestement à mon avis de la Religion. Je ne decide point ni quelle est la bonne, ni quelle est la mauvaise, non pas que je n'en sois plainement instruit, mais parce que ce n'est pas ce qui m'a mis la plume à la main: & de fait mon unique dessein n'est que de faire voir la faute que les Ministres du Roi ont faite, dont ils commencent peut-être à s'appercevoir, mais ils n'ont garde d'en convenir & c'est pour cela qu'ils conti-

nüent de nous persecuter avec plus de violence, que jamais. Je ne diray pas avec plus de politique, car enfin je suis persuadé que toutes les mesures qu'ils ont prises dans le commencement étant fausses, toutes celles qu'il pourront prendre dans la suite ne le seront pas moins.

Je rapporterois beaucoup de choses pour le prouver, s'il en étoit besoin, mais cela parle de soi-même. Ne voit-on pas, que de quelque côté qu'ils se tournent, leur embarras est égal? C'est en vain que le Roi assemble à toute heure son Conseil de conscience sur ce qui nous regarde, c'est en vain qu'il y fait entrer de nouveaux Ministres, \* pas un ne peut réparer le mal qui a été fait. On voit bien que si l'on nous permet de sortir du Roiaume on tombe dans l'inconvenient, dont

\* *Mr. le Chancelier.*

dont j'ai parlé ci-dessus, si d'un  
 autre côté on nous ferme les pas-  
 sages, ce sont des mécontents  
 qu'on nourit dans son sein. Com-  
 ment démêler cette fusée, & n'est  
 il pas vrai, que si l'on n'a pas re-  
 connu d'abord le peril ou l'on se  
 jettoit, il est aisé maintenant de  
 le reconnoître, mais difficile d'y  
 remedier. La constance avec la-  
 quelle la plupart souffrent la per-  
 secution, n'est elle pas une mar-  
 que de ce que l'on feroit, si l'on  
 se trouvoit jamais en état, Que  
 peut-on voir entr'autres choses de  
 plus genereux, que ce que fait  
 Madame de Montgomeri après  
 avoir vû ses Maisons rasées, & ses  
 Bois abbatus, n'a-t-elle pas pris  
 le parti de tirer le coup de pistolet  
 contre des gens qui la vouloient  
 arrêter, comme elle se sauvoit en  
 Angleterre? Et si une femme est  
 capable de cela, que ne feront  
 point tant de braves gens, dont

le defefpoir n'est pas moindre, que celui de cette Dame.

Mais il n'y a rien qui nous doive mieux perfuader de la faute qu'on vient de faire, que ce qui fe paffe aujourd'hui dans l'Europe. Il n'y a que trois mois que tous les Princes trembloient au feul nom du Roi, maintenant ils fe croient un peu plus en feureté. Ils fe figurent qu'il a mis la divifion chez lui, & fur ce fondement, ils fe croient plus Souverains, qu'ils n'étoient. Le Roi de Portugal ne craint plus de prendre alliance dans une maifon qui eft fufpecte à la Couronne, & lui avec qui la Cour avoit toujours entretenu une correfpondance étroite, commence à lui tourner le dos. Peut-être dira-t-on qu'il eft fi éloigné de la France, qu'il n'avoit pas lieu de garder tant de mefures, ou que s'il l'a bien voulu faire, c'est qu'il

qu'il y étoit obligé par des raisons d'Etat qui cessent, sans que ce qui se passe aujourd'hui sur nôtre sujet y ait aucune part. Mais pourquoi ces raisons cesseroient elles ainsi dans un instant, ne sçait-on pas bien qu'il étoit irrésolu avant nôtre disgrâce, & que ce n'est qu'elle qui l'a déterminé? N'est-ce pas encore la même chose qui vient de donner la hardiesse à l'Electeur Palatin d'agir en Prince avec l'Abbé Morel Envoié du Roi, & cet Abbé, qui croioit que tout dût fléchir comme autresfois sous le nom de son Maître, ne s'en est il pas allé sans prendre congé de lui? Cependant si l'on veut dire que l'éloignement du Roi de Portugal le rend moins circonspect à l'égard du Roi, on ne sçauroit dire la même chose du Prince Palatin, dont les petits Etats sont enclavés aujourd'hui dans les terres de France. Autres-

fois l'on disoit, & c'étoit un grand Politique; qu'un Duc de Lorraine, qui avoit un peu de bon sens, devoit acheter une charge de premier Gentil-homme de la chambre du Roi, c'est-à-dire être aussi attaché à lui, que le pouvoit être un de ses principaux Officiers. Or si cela se disoit de ce Prince, c'est ce que l'on pouvoit dire aussi, il y a trois mois de l'Electeur Palatin, qui est tellement sous sa couleverine, qu'il la voit toujours braquée contre lui, mais il ne la craint plus à l'heure qu'il est, & il s'imagine, comme il est vrai, que le Roi n'est plus en état de lui pouvoir faire de mal.

S'il m'est permis de faire quelques autres reflexions, je verrai que les Venitiens, ces sages Politiques croient si bien aujourd'hui de l'interêt de l'Empereur de faire la paix avec le Turc, pour

tomber en-suite sur le Roi, qu'ils commencent à prendre tout ce qu'il y a de bon dans les conquêtes qu'ils ont faites ces dernières Campagnes, pour le transporter ailleurs. D'où vient cela? De ce qu'ils voient aujourd'hui, comme je viens de dire, le moyen de diminuer une puissance qui faisoit trembler toute l'Europe, & ils craignent que cette tentation ne l'emporte sur l'avantage que l'Empereur se pouroit promettre de la continuation de la guerre contre les infideles.

Voilà à quoi sert déjà nôtre persécution, ou pour parler plus juste, voilà le dommage que les Ministres du Roi sont prêts de lui faire recevoir par leur fausse politique; je ne dirai point combien cela leur rompt de mesures d'ailleurs. Quel avantage ne se pouvoient-ils point promettre des prétentions de la Duchesse d'Or-

Jean sur le Palatinat, & quoi-  
 que l'Electeur soutînt ses Droits  
 avec beaucoup de fermeté, n'au-  
 roit il pas été obligé de ceder  
 quelque chose à la force? Je ne  
 parle point encore des autres bri-  
 gues qui étoient en état de reûssir  
 d'un autre côté à l'avantage de la  
 Couronne. Le traité avec le  
 Duc de Mantouë touchant la ven-  
 te de la place de ce nom étoit tout  
 prêt à se remettre sur le tapis.  
 Qui s'y seroit opposé, mainte-  
 nant que les Venitiens, qui ont  
 tant d'interêt à le rompre, sont  
 en guerre? L'Empereur n'avoit  
 il pas aussi assez d'affaires, pour  
 ne pouvoir prendre garde à tout  
 ce qui se passoit; mais aujourd-  
 hui ces deux puissances ont le  
 temps de respirer, & tout ce que  
 l'on peut dire, c'est que s'il y a  
 quelqu'un qui profite de nôtre  
 persécution, ce sera le grand Sei-  
 gneur. On le va laisser en repos  
 pour

pour porter la guerre sur nos Frontières, & l'on dit même qu'il file déjà des Troupes du côté du Palatinat. L'on dit plus, l'on veut qu'on soit déjà convenu d'un lieu entre les deux Empires pour traiter de la paix, après quoi je laisse à penser si les Allemans demeureront en repos.

C'est à ceux qui jugent des choses sans préoccupation, à décider après ce que je viens de dire, ce qui étoit le plus avantageux au Roi, ou de laisser les choses en l'état qu'elles étoient, ou de faire ce qu'il a fait. Son Royaume étoit florissant. Que pouvoit-il souhaiter davantage? Si l'on nous designoit auprès de lui, comme des gens capables de faire quelque entreprise au préjudice de nôtre devoir, ne sçavoit-il pas bien le contraire? Si nous avions été tels, pouvions nous souhaiter un tems plus favorable qu'il étoit,

il y a huit ou dix ans. La guerre qu'il avoit à soutenir contre toutes les puissances de l'Europe, n'étoit elle pas capable de flatter des seditieux ? Mais si nous avons pris les armes, ça été pour le secours. Nous n'avons jamais pensé qu'à ce que de véritables sujets devoient faire pour le service de leur Prince : & si l'on ne nous avoit pas réduit dans la cruelle nécessité d'être infideles à Dieu, l'on auroit vû perir jusques au dernier, devant que pas un eût donné aucun sujet de reproche. L'on a vû des seditions à Nantes, & à Bordeaux, mais pas un Reformé n'y a trempé. Cependant l'on nous traite ni plus, ni moins que si nous avions conspiré contre l'Etat, & même contre la personne du Roi. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne voions que des choses affreuses. L'on ne se contente pas de  
nous

nous ruiner par des Garnisons, on nous traîne encore en prison, on nous fourre dans des cachots, d'ou si l'on nous retire quelques-fois, pour nous faire voir le jour, ce n'est que pour nous menacer, que si nous ne faisons ce que l'on veut, on nous envoiera aux Galeres pour toute nôtre vie. Etrange traitement, pour des gens à qui l'on ne peut imputer d'autre crime, comme j'ai déjà dit, que celui de n'être pas de la Religion de leur Souverain. Mais bel exemple en même temps pour tous ceux qui peuvent être un jour comme nous exposés aux persecutions que nous souffrons.

Il me souvient d'avoir lû dans quelques Historiens, combien on exagere la cruauté des Espagnols, lors qu'ils chasserent les Mores de leur país, pour ne pas vouloir se convertir à la Foi Catholique. On marque qu'après

en avoir fait perir une grande quantité dans les tourmens, on chassa le reste, sans souffrir qu'ils emportassent la moindre chose de tant de biens qu'ils avoient. On rapporte la-dessus qu'il y en eût plusieurs qui perirent en chemin de nécessité, & que les Espagnols prenant plaisir à un spectacle si pitoiable, leur insultoient encore dans leurs miseres. Mais de quelque couleur que ces Historiens aient peint ces cruautés, je doute fort qu'elles approchent de celles qu'on exerce à nôtre égard. Si nous avons cela de commun entre les Mores & nous, que nous soions persecutés pour changer de Religion, ne faut il pas tomber d'accord que les choses sont bien différentes dans les circonstances ? C'étoient des payens, & nous sommes Chrétiens. D'ailleurs ils avoient du moins la consolation de sçavoir  
que

que leur persécution ne venoit que des ennemis de leur loi. Si nous étions sujets aujourd'hui du Grand Seigneur, & qu'il voulût que nous devinssions Mahométans, cela nous seroit rude à la vérité, & je crois bien que la plus grande partie aimeroit mieux mourir, que de lui obeïr ; mais du moins on se représenteroit, comme je viens de dire, qu'on auroit affaire à des gens qui sont ennemis de la Loi de Jesus-Christ, & qui ne sçavent ce que c'est que le commandement de traiter son frere, comme soi-même. Mais des Chrétiens, faire à des Chrétiens ce qu'on nous fait, c'est ce que je ne crois gueres conforme à l'Evangile. L'Evangile ne se plante point par la force, mais par les predications. Cependant tout ce qu'on nous prêche, c'est que le Roi veut que nous soions de sa Religion, autrement que toutes les per-

persecutions que nous effuïons, ne sont rien en comparaison de celles dont on à enuie de nous accabler.

Mais je m'éloigne insensiblement de la comparaison que je voulois faire du traitement, que l'on fit aux Mores, avec celui qu'on nous fait: je dis donc que la qualité d'enfans de J. Christ que nous portons, aussi bien que les Catholiques Romains, les devroit obliger à ne pas prendre des moiens si rudes pour nous amener à leur opinion. Je veux bien qu'ils s'imaginent que nous soions dans l'erreur, car enfin, quoi que j'aie lieu de croire qu'il entre plus de politique que de Religion dans leur procedé, toutefois n'en veus-je rien dire, de peur qu'on ne m'impute de me défendre en recriminant. Je suppose donc que leur intention soit bonne, mais enfin sommes nous  
des

des Mores pour être traités comme nous sommes. Mais, que dis-je, il nous seroit avantageux de l'être, quant au traitement, nous en serions quittes pour abandonner nos biens à nos persecuteurs, & nous aurions du moins la consolation de nous en pouvoir aller, sans autre déplaisir que celui de quitter nos Maisons, nos Rentes, nos Héritages, & enfin nôtre Patrie. Mais on nous fait oublier par une cruauté inouïe des choses si précieuses, par l'obligation ou l'on nous veut jeter de changer de Religion, la passion que nous avons de conserver une liberté, que les Espagnols laisserent aux Mores, & que les Turcs laisserent pareillement à ceux qu'ils soumettent par les armes, fait que nous n'osons retourner la tête, pour voir tant de choses à quoi les hommes sont si attachés d'ordinaire, & qu'ils n'oublient pas

mê-

même, lors qu'ils sont sur le point de mourir. Mais que dis-je bien loin de penser à tout cela, la plus grande crainte que nous aions, est qu'on nous obliged'y retourner. Nous sçavons que tous les chemins sont couverts de soldats pour nous faire piece, que tous les passages sont gardés, c'est pourquoi nous sommes obligés de nous deguiser, & enfin nôtre condition est si deplorable, qu'il nous faut prendre plus de peine mille fois pour tout quitter, qu'on n'a coutume d'en prendre, pour amasser ce que nous quittons.

Voilà en quoi nous sommes bien plus à plaindre que ces Mores, dont neanmoins les Historiens depeignent les miseres avec des expressions si touchantes. Ils s'en alloient du moins en liberté, sans être obligés de regarder derriere eux, au lieu qu'a chaque pas que nous

nous faisons , nous croions aller tomber entre les mains de gens pires mille fois pour nous , que les Espagnols n'étoient pour les Mores. Ils avoient outre cela la consolation d'emmener dans leur exil leurs femmes , & leurs enfans , au lieu qu'on nous à pris les nôtres , & qu'on nous les prend encore tous les jours. Certes la posterité aura peine à croire toutes ces choses , & que sous le règne du plus grand Roi , que la France ait jamais eû , il se soit passé des choses si cruelles ; car enfin qu'on me die tout ce qu'on voudra de celle de Charles IX , je dirai du moins que c'étoit un Prince violent , & de qui l'on devoit attendre toutes choses. Mais de Louïs XIV. , qui a toujours passé pour un Prince sage , judicieux , & modéré , c'est ce que je ne comprends pas , ni que personne ne pourra jamais com-  
pren-

prendre non plus que moi. Car enfin quand on voudroit supposer qu'il a ses raisons , pour faire ce qu'il fait , de quoi je ne tomberai pas d'accord néanmoins, ne seroit-ce pas assés de chasser ceux qui ne veulent pas changer de Religion, sans en venir à des extremités qui font même pitié ; comme j'ai déjà dit, à nos plus cruels ennemis. Cependant par quelle politique je vous prie veut il que des gens restent malgré eux dans ses Etats. C'est ce que je ne comprends pas bien encore & ce qui aussi est plus difficile à comprendre que tout le reste. Et de fait, ne sçait on pas, que tous ceux qui se convertissent ainsi par force , sont ceux qui demeureront toujours le plus attachés à leur Religion. De tous ceux qui sont morts depuis que cette grande persecution est ouverte, il n'y en a point qui ne se soit retracté a-

vant

avant que de mourir, ils ont tous protesté qu'ils mouroient dans la creance, dans laquelle ils avoient été élevés, & quoi qu'on les ait menacés de confisquer tous leurs biens, de ruïner tous leur enfans, & même de faire le procès à leur cadavre, comme en effet cela est arrivé, les à-t-on peu refoudre à changer de resolution, tant il est vrai, que quelque violence qu'on exerce, on peut bien asservir le corps, mais non pas l'ame, qui à été crée pour être libre.

Après tout ce que je viens de dire, ne puis-je pas conclure que les Ministres viennent de faire le coup le plus imprudent, & le plus capable de ruïner l'Etat, qu'on puisse jamais s'imaginer. Quand tous les ennemis ensemble auroient conspiré sa ruïne, que pouvoient ils faire davantage, je vous prie que ce qu'ils ont fait? y pouvoient ils mettre plus de division

sion, qu'il y en a aujourd'hui, & le Roi avec toute sa puissance, est il capable d'y apporter remede. Tout ce qu'il y avoit de politiques convenoient que toute la ressource des étrangers étoit de tâcher de nous gagner, en nous faisant voir, que les Edits qui se donnoient tous les jours contre nous, ne visoient qu'à détruire entierement nôtre Religion; mais c'étoit plutôt des visions, que des choses à pouvoir s'exécuter. Il est vrai que nous étions déjà dans la persecution, cependant la confiance que nous avions en la justice du Roi, nous éloignoit si fort de croire qu'on en vînt à cette extremité, que nous n'aurions jamais eû garde de nous jeter dans la desobeissance. Nous voions bien que nous n'étions pas aimés, mais nous ne pouvions croire que nous fussions si fort haïs, que le Roi entreprît de

nous

nous perfecuter au peril de son Etat. Mais aujourd'hui qu'on nous réduit à la derniere extremité, que pouvons nous perdre davantage que ce que nous avons déjà perdu, les uns n'ont plus de bien, les autres n'ont plus de liberté de conscience, on a ôté la femme aux uns, aux autres les enfans, les uns se sont bannis eux-mêmes de leur païs, plutôt que de renoncer à leur Religion, les autres ont renoncé à leur Religion en apparence, mais ça été pour conserver leur bien, leurs femmes, & leurs enfans; qu'est-ce que tous ces gens là, je vous prie sont capables de faire aujourd'hui? & si le desespoir les fait tomber dans quelque faute, qui est-ce qui en est plus responsable, ou d'eux, ou de ceux qui les ont réduits dans cette fatale necessité. Ce sont ces gens-là à qui l'on se doit prendre de tous les malheurs qui

qui peuvent survenir à l'état, ce sont eux qui font qu'on peut écouter les promesses des étrangers, & même feront peut-être qu'on les ira solliciter jusques chez eux pour avoir leur protection. On n'a plus d'esperance qu'en eux, il faut bien y avoir recours de toute nécessité. Peut-être seront ils bien aises d'accorder leur secours, & quand même ils ne feroient pas tout ce qu'on souhaite, toujours est il certain, que le Roi fait une perte irreparable. Tant de gens de toutes sortes de conditions, qui viennent de sortir de ses Etats, en vont enrichir d'autres, soit par le commerce, qu'ils porteront dans les lieux ou ils se sont retirés, soit par les manufactures qu'ils établiront dans ces mêmes lieux, soit par les arts qu'ils y feront fleurir, & enfin par mille autres choses semblables, qui seroient trop longues à rapporter. Mais

ce

ce qu'il y a de plus à craindre, c'est qu'y en aiant beaucoup plus parmi ces pauvres exilés, qui n'ont pas de métier, que de ceux qui en ont, ils vont être dans la nécessité de porter les armes, & s'il arrive jamais que le Prince qui leur aura donné retraite ait quelque chose à démeler avec le Roi, il est constant qu'ils se feront plutôt hacher en pièces, que de reculer. Ils se resouviendront toujours avec quelle inhumanité ils ont été traités, & il est à présumer que ce souvenir effacera de leur esprit les sentimens que la naissance leur peut avoir imprimés. On a beau dire que l'amour du pais ne meurt jamais, & principalement dans le cœur des François, cela n'est bon, qu'en tant qu'ils sont bien traités, mais dès qu'ils ont quelque sujet de mécontentement, & sur tout comme celui qui vient d'arriver, ils

ne gardent pas plus de mesures que les autres. Ils sont même plus impatiens, ce qui fait dire que si on ne leur donne de l'occupation chez les étrangers, il est à craindre qu'ils n'excitent quelques remuemens chez eux. Ils vont donc exciter tous les jours les puissances à prendre les armes, & il est vraisemblable de croire qu'ils n'auront pas beaucoup de peine à y reüssir, j'en ai rapporté les raisons ci-dessus, c'est pourquoi il seroit superflu de recommencer, tout ce que je puis dire, c'est que ce ne fera pas un petit secours à ces Princes, & si les Ministres y eussent bien songé, ils se seroient bien donnés de garde de se priver de tant de gens qui sont si propres à être bons soldats. L'on sçait que la Nation n'a jamais reçu d'échec considérable, que quand elle a eü affaire à la Nation même. Qui peut dire si ce

n'est

n'est point par là qu'elle doit tomber de ce haut faite de grandeur ou on la voit aujourd'hui. Helas nous nous sommes réjouis bien souvent des victoires que le Roi avoit remportées sur les ennemis, mais je vois bien que nous ne savions pas ce que nous faisons. C'étoit le commencement de la perte de nôtre liberté, & si le Roi eût toujours eût affaire de nous, il nous auroit plus ménagés. Mais des avantages continuels lui ont fait croire qu'il étoit au-dessus de toutes choses, il a cru qu'il pouvoit dorenavant gouverner tout le Monde de son Cabinet, il a fait mouvoir de là toutes les autres puissances à son gré, rien n'étoit plus beau, je l'avoüe, & sa reputation étoit si grande, qu'il n'avoit plus besoin de troupes, pour ainsi dire, pour se faire craindre, mais s'il vouloit que cela continuât, il ne falloit pas

tant croire ses Ministres, comme il vient de faire, il falloit penser que sa principale force consistoit dans l'union de son Etat, pour être d'une Religion contraire à la sienne, nous n'en étions pas moins affectionnés pour sa gloire. Nous l'avions assés témoigné dans les guerres précédentes aux dépens de nôtre bien, & de nôtre sang, nous étions prêts de faire encore la même chose en toutes sortes d'occasions, pourquoi donc donner soi-même des armes à ses ennemis, & qui eût crû qu'un Roi si éclairé, & si politique, ajoutât tant de foi à de certaines gens, que cela lui fît faire une si grande faute. Certainement je ne sçau-rois rien dire à cela, sinon que les Etats ont de certaines bornes, qu'il ne leur est pas permis de passer, quand ils en sont venus à un certain point, il est de toute nécessité qu'ils rétrogradent, voilà

ce qui se peut dire du nôtre aujourd'hui, le quel étoit monté à un tel point de grandeur, que pour me servir des termes, que je crois avoir veû quelque part, il étoit devenu la terreur de toutes les puissances, quelques éloignées qu'elles puissent être. Qu'on considère toutes les Ambassades que le Roi à reçues des Nations les plus barbares, c'est un effet de cette grande reputation à laquelle il s'étoit élevé, pourquoi risquer une chose si precieuse, & me puis-je laisser de dire qu'il y a en cela une imprudence sans pareille.

Tout le monde avoit reconnu depuis quelque temps, qu'on ne vouloit plus de guerre à la Cour, j'en ai remarqué la raison, & en même temps le prejudice notable que l'Etat en a reçu. Il est à croire, que le Roy est trop éclairé pour avoir ainsi oublié ses intérêts sans de puissantes raisons,

& personne ne doute que ce n'ait été de peur de mettre sa gloire en compromis. Il a considéré qu'il étoit le Prince le plus glorieux qu'il y eût dans toute la Chrétienté, & que la fortune se pouvant lasser de suivre son parti, il luy pouvoit arriver la même chose, qu'à l'Empereur Charles Quint, qui après une suite continuelle de prospérités, éprouva un revers de fortune, qui lui fut si sensible, que l'on croit que ce fut ce qui contribua davantage à sa retraite. Voilà, dis-je, ce qui a retenu le Roy dans un temps, où il pouvoit se promettre tant de choses de la force de ses armes. Je ne sçais si sa Politique est bonne, & beaucoup de gens en doutent aussi bien que moy. Il n'étoit rien tel que de mettre son Royaume en repos, & l'on sçait qu'il n'y fera jamais, tant que les Espagnols auront un pouce de terre en

Flan-

Flandres, quoi qu'il en soit, ce qui fait encore plus douter qu'il ait pris des mesures justes, c'est ce qui vient d'arriver, il devoit du moins s'affurer de ce côté là, s'il vouloit nous pousser à bout, comme il vient de faire, quelques forces qu'il ait, c'est avoir trop d'affaires en un même temps sur les bras, que d'avoir les ennemis à ses portes, & tant de sujets mécontents dans le cœur de son Etat. Croit-il que les Espagnols, qui ont tant de sujet de ne le pas aimer, s'oublie dans une occasion si favorable? Les Hollandois, quelque mine qu'ils fassent, ne voudroient-ils pas de même pouvoir donner des bornes à sa puissance. Toute l'Allemagne n'est-elle pas d'ailleurs dans les mêmes sentimens, & enfin quoi que nous n'aions rien à démêler avec l'Angleterre, n'est-il pas à presumer que ce sera elle qui donnera encore le plus de chaleur à toutes ces

brigues, pourra t-elle voir ruïner  
 une religion, dont la conformité  
 avec la sienne, l'oblige de donner  
 secours à tant de pauvres malheu-  
 reux. Mais pourquoi en douter,  
 puisque déjà tous les peuples  
 commencent à s'expliquer forte-  
 ment là-dessus. Aussi voient ils  
 bien, que le même malheur les  
 peut menacer quelque jour. En-  
 fin ils n'attendent plus que l'as-  
 semblée du Parlement, pour en  
 dire leur avis: mais hélas! il est  
 bien à craindre qu'il ne s'assem-  
 ble pas si-tost, ceux qui ont con-  
 spiré nôtre malheur, n'auroient  
 jamais osé l'entreprendre, s'ils  
 n'avoient été seurs de ce côté là.  
 Et c'est en cela que je suis obligé  
 malgré moy d'admirer leur Poli-  
 tique. Ils ont eu peur que le Roi  
 d'Angleterre, après avoir triom-  
 phé du Duc de Montmouth, ne  
 se rendît trop puissant dans ses  
 Etats. Il en prenoit déjà le che-  
 min par des voies imperceptibles,

il falloit l'arrêter par un moien, dont il n'eût pas lieu de se plaindre. En voicy un le plus adroit, dont on ait jamais ouï parler. On nous maltraite, nous, dont il n'a garde de prendre le parti, puisqu'il a renoncé à nôtre religion. Que dira t-il à cela? rien, puisque s'il le faisoit, il perdrait l'amitié des Catholiques Romains. Cependant on arrête par là ses desseins, il n'ose plus assembler de Parlement, de peur qu'on ne l'oblige à prendre les armes en faveur d'une religion contre laquelle il s'est déclaré. Il a sujet de tout craindre, de quelque côté qu'il se tourne. S'il proroge son Parlement, il se prive du secours qu'il pouvoit esperer par son moien; s'il l'assemble, il s'expose à des inconueniens que les moindres Politiques peuvent se représenter. Etrange perplexité pour un Prince qui aime la gloire, &

qui s'est privé lui-même par son changement de Religion, de devenir le plus puissant Roi, qui ait jamais régné en Angleterre. Car enfin n'est il pas vrai, que si cela n'étoit pas, il seroit en état aujourd'hui de faire trembler la France? Ne seroit-ce pas à lui que nous aurions recours, & son Roiaume, qui est déjà si florissant, ne le seroit il pas devenu encore davantage, si nous avions augmenté le nombre de ses sujets. Mais que dis-je, nôtre malheur ne seroit jamais arrivé s'il s'étoit conservé en cet état. Le Roi n'auroit eû garde d'entreprendre comme il a fait de nous détruire. Il y auroit songé plus d'une fois, cette porte nous étant ouverte, mais comme c'étoit lui-même qui nous l'avoit fermée, il n'avoit plus rien à craindre de ce côté là. Ce que je dis ici n'est point par passion, l'on sçait bien que c'est  
lui

lui qui à contribué plus que personne à faire changer de Religion à ce Prince : politique raffinée, & que je suis obligé d'admirer tout le premier ; quoi que je reconnoisse que c'est de là d'ou dérivent tous nos maux. Ce n'est donc point de ce côté là que nous devons attendre quelque secours, il ne nous faut plus regarder cette Monarchie, que comme un theatre ou il se jouera dorenavant diverses Scènes, mais peut-être des scènes sanglantes, principalement si le Roi d'Angleterre entreprendoit jamais de faire le même traitement à ses sujets, que celui qu'on vient de nous faire. Cependant il est à présumer qu'il n'osera l'entreprendre si tôt, nôtre exemple instruit trop ses peuples, pour ne se pas faire sages à nos dépens. Ils n'ont qu'à avoir devant les yeux, comment on nous a opprimés pied à pied, & c'est en

un mot une belle leçon pour ceux à qui il reste encore quelque image de liberté.

Mais pourquoi me mêler ici des affaires d'autrui, & ne diroit-on point que je n'en ay pas encore tant que j'en puis porter, puis que nonobstant tous les maux qui m'environt, j'ai encore assez de presence d'esprit pour pénétrer dans la politique, Mais ce que je puis dire à cela, c'est que si l'un n'avoit pas du rapport avec l'autre, je ne m'en serois pas mêlé. Les Ministres aiant en veüe nôtre destruction, en ont jetté les fondemens en rendant le Roi d'Angleterre suspect à ses peuples. Dieu veuille qu'il reconnoisse le Bourbier, ou ils l'ont jetté: les presens des ennemis, dit-on, sont toujours dangereux, à plus forte raison leurs Conseils. Avec quelle précaution le Roi d'Angleterre devoit-il écouter leurs avis,

avis, c'est bien de quoi ils se soucient que le Prince soit Catholique, ou Protestant, tout leur but est de le rendre incapable de s'opposer à leurs entreprises, & c'est en quoi ils ont fort bien réüssi.

Mais je m'écarte insensiblement de mon sujet, il semble même que je dise tout le contraire de ce que je veux dire, puis-que m'étant proposé de faire voir la faute que les Ministres du Roi ont faite, je devois m'appliquer uniquement à cela. Cependant je viens de louer leur politique, au lieu de la reprendre. Mais je réponds à cette objection, que si j'en use ainsi, c'est que je sçais louer ce qui en vaut la peine, tout de même que blâmer, ce qui mérite de l'être. Je dirai pourtant que s'ils se sont mis en repos du côté de l'Angleterre, comme je viens de faire voir, il n'en est pas de même à l'égard des autres

puissances. Chacun voit clair sur ce qui vient de se passer, & quoi que le Pape soit obligé par politique de remercier le Roi de nous avoir chassés, toutes fois il n'est pas maintenant à reconnoître que cela lui nuit beaucoup plus, que cela ne lui peut servir. Il voit si cette action réüffit, que le Roi entre par là dans le chemin qu'il cherche depuis si longtemps de la Monarchie universelle. Il voit, dis-je, qu'il leve une difficulté qui arrêtoit beaucoup de peuples de se soumettre à sa domination. Les Flamans sur tout, qui n'aiment pas les Protestans, lui ont objecté plusieurs fois, que s'il avoit jamais leur país, ils seroient obligés de nous souffrir. L'on sçait qu'à l'égard des villes conquises, elles ont toujours inferé un article, par lequel nous avons été exclus de nous y pouvoir habitüer. C'est donc un leur-

leurre pour toutes celles qui restent à conquérir, & elles n'auront plus désormais ces fortes d'objections à faire. Le Pape, qui sçait cela, sçait encore que la Religion Catholique n'étant pas tant détruite en Hollande, qu'il n'y reste plusieurs milliers d'ames qui la professent, ce sont autant de creatures que le Roi s'est faites, en declarant si hautement qu'il ne veut point souffrir d'autre Religion que la leur. Or je demanderois volontiers si c'est l'interêt du Pape, que le Roi ait tant de creatures de tous côtés. j'avouë que ce seroit son avantage que sa Religion fleurît dans toutes les parties du Monde, mais sous differens Princes, & non pas sous un seul, autrement nous verrions bientôt revenir le temps ou il faudroit que lui & ses successeurs eussent recours au Roi, comme ils faisoient autresfois à l'Empe-

pe-

pereur, pour être confirmés dans leur dignité. Or cela ne leur plairoit pas, & il est à croire qu'ils s'accommodent bien mieux de voir fléchir ces Princes sous leur autorité.

Mais ce qui touche encore de plus près le siege de Rome, c'est qu'il court un certain bruit, comme j'ay déjà dit, que le Roy se servira de cette occasion pour envahir la Suisse. Je doute fort cependant qu'il en ait la moindre pensée, car comme c'est un Prince qui ne fait gueres de fausses démarches, en matiere de ses intérêts, il est à croire qu'il n'entreprendra jamais la conquête d'un país, dont la possession lui seroit plus onereuse, que profitable. J'en ay dit les raisons cy-devant, il seroit donc superflu de recommencer tant de fois. Cependant cela n'empêche pas que ces bruits ne donnent de la jalousie au Pape.

Quoi.

Quoi que ces peuples soient dans une espece de dependance de la Couronne , qui tient beaucoup de la perte de la liberté , neanmoins comme on se flatte toujours , il espere peut-estre que si le Roy entreprenoit de passer en Italie , ils ouvreroient les yeux sur leurs interêts , ils ont sauvé autrefois la Duché de Milan , & il se peut faire qu'il se flatte encore qu'ils feroient la même chose , s'il prenoit fantaisie au Roy de faire cette nouvelle conquête. Il n'a donc pas l'esprit assez libre , pour faire reflexion sur toutes les raisons que le Roy peut avoir pour ne point attenter à la liberté de cette nation. Il ne considere rien autre chose , sinon qu'y ayant toujours eu de la division dans les Cantons au sujet de la religion. Ceux qui font profession de la Catholique en vont être bien plus étroitement unis

au Roy , maintenant qu'il s'est déclaré l'ennemi juré , de ceux qui professent une autre religion.

Voilà de puissantes raisons pour mettre le Pape en cervelle , mais il y en a une secrete , qui ne fait pas moins d'effet , quoi qu'il n'ose s'en vanter. Autresfois quand le procedé du Roy, n'estoit pas tout-à-fait conforme à ses desirs , il trouvoit toujourns quelque pretexte pour faire quelque Ligue contre luy. Ces pretextes étoient fondés bien souvent sur sa conduite en matiere de religion , mais aujourdhuy voilà tous ces pretextes à bas. Bien loin que le Pape eût donné lieu d'entrer dans aucune Ligue contre le Roy, cela tourneroit à sa confusion, d'autant plus qu'il faudroit que ce fût avec des Princes Protestans. Je sçais bien qu'il y en a eu quelques-uns qui ont tenu le sie-

ge

ge avant lui, qui n'y ont pas pris garde de si près, & même l'Histoire nous apprend qu'ils ont même envoyé jusques à Constantinople, pour prier le Grand Seigneur de faire diversion en leur faveur. Mais enfin cela sonne toujours mal dans le monde, & pour peu de soin qu'on ait de sa réputation, on n'en vient gueres à cette extrémité. Quoi qu'il en soit on voit par tout ce que je viens de dire, que le Pape ne doit pas être trop content de ce qui vient de se passer. Les affaires d'Angleterre commençoient d'aller bien pour lui, cela n'en-intérompt pas seulement le cours, mais il y apporte encore un tel obstacle, qu'il est impossible d'y remédier. D'un autre côté il voit les peuples plus disposés à subir un joug, qui leur avoit toujours fait peur. Que peut il dire à cela? & n'est-ce pas proprement en avoir fait un ennemi

se-

secret, & au lieu de l'avoir gagné, comme on prétend.

Si le Pape doit ainsi avoir de la jalousie de nôtre malheur, que ne doit point faire l'Espagne, elle qui aiant toujours été opposée au Roi, voit qu'il prétend lui donner par là le dernier coup; je dis, prétend, car bien loin que je croie que cela se puisse faire, j'ai fait voir au contraire ci-devant combien cette politique étoit fausse. Cependant cela n'empêche pas que cette Couronne ne doive prendre part à nôtre disgrâce. Je ne dirai pas que c'est par l'esperance qu'elle pouvoit avoir de nous faire soulever contre nôtre Souverain; nous en étions incapables, mais elle peut voir que si nous sommes abandonnés, le Roi se rend incontestablement plus considerable qu'il n'étoit à quelques Princes qui ne nous aimoient pas. Elle a toujours été re-  
pu-

putée pour le soutien des Princes Catholiques , c'est une qualité qui lui reste encore malgré qu'elle soit décheuë de son ancienne splendeur , mais elle ne lui restera plus gueres , s'il est dit que nous soions obligés de subir la loi rigoureuse qu'on nous impose.

Voilà les raisons qui obligent le Roi d'Espagne à nous assister dans nôtre malheur, sans conter beaucoup d'autres, qui sont bien plus naturelles, mais que je passe sous silence, étant faciles à deviner : quoi qu'il en soit nous nous pouvons vanter, que voilà déjà deux des plus puissans ennemis que nous aions jamais eûs qui entrent malgré eux dans nôtre parti. Et je me trompe fort, si l'un ne nous assiste ouvertement, & l'autre en secret. Tout du moins nous aurons les vœux de celui-ci, si nous n'avons pas son secours, & c'est toujours une  
espe-

pece de consolation à des misérables.

Cependant si quelqu'un est obligé principalement à nous protéger, c'est sans doute l'Empereur. S'il souffre que nous soions tous obligés à sortir de France, c'est-à-dire s'il ne fait pas quelque diversion pour nous donner du relâche, n'allons nous pas peupler une partie de l'Allemagne, & les Princes sous la domination de qui nous nous rangerons, étant d'une Religion contraire à la sienne, n'auront-ils pas mille choses à démêler ensemble dans la suite des temps. Cela présupposé, comme il est indubitable, ne doit-il pas s'opposer à voir croître leur puissance? Ne nous repandrons nous pas même jusques dans les lieux de sa domination, où nôtre Religion est soufferte, & lui qui a presque la même politique que le Roi, c'est-à-dire qui a donné

en

en mille rencontres des marques qu'il ne nous aimoit pas, pourroit-il venir à bout si facilement de ses desseins. Nous sommes prévenus la plupart qu'il n'y a que nôtre Prince d'invincible, c'est peut-être la raison qui nous empêche d'éclater dans nôtre desespoir, car enfin on est capable de bien des choses en l'état où nous nous trouvons. Mais si nous sommes une fois chez lui, nous serons bien éloignés de cette pensée à son égard. Je tombe d'accord, si l'on veut, que j'ai tort, & que c'est un grand Prince; je veux aussi, qu'ayant acquis beaucoup de gloire dans ces dernières campagnes, il n'est pas à mépriser. Mais soit que nous ne fassions point de cas des choses qui se passent si loin, ou que le défaut de nôtre Nation soit de mépriser tout le monde, je le dis encore, par tout où nous nous retirerons,

il fera dangereux de nous chagriner sur nôtre Religion. Nous serons même capables d'encourager les autres à prevenir de bonne heure les suites d'un mauvais traitement, ce qui nous est arrivé nous servira d'excuse, si nous nous montrons un peu défiants, & pour tout dire en un mot, les Catholiques n'auront point dorénavant de plus grands ennemis, que nous. Je ne crois pas pecher contre l'Evangile, en parlant de la sorte, je sçais bien que tant s'en faut que Dieu nous commande la vengeance, il nous ordonne d'aimer nos ennemis. Aussi n'est-ce pas à leurs personnes que nous en voudrons, mais à leur doctrine, dont nous avons la même opinion qu'ils peuvent avoir de la nôtre.

L'on voit parce que je viens de rapporter, que l'Empereur à intérêt d'empêcher que nous ne nous retirions, ni dans ses Etats, ni dans

dans ceux de ses voisins. Cependant comment fera-t-il pour en venir à bout, & n'est ce pas déjà une chose qui lui est impossible. Combien y en a-t-il qui ont déjà passé dans les Etats du Marquis de Brandebourg, & combien y en passera t-il encore? N'y en a-t-il pas même, comme j'ai dit ci-devant, qui se sont déjà établis dans les terres de sa domination. Mais Dieu quel établissement, & ces gens qui n'ont pas eû le temps de se précautionner en aucune façon, ne sont ils pas misérables par tout où ils vont. Quelque compassion qu'on ait de leurs malheurs, peut on apporter du soulagement à leurs miseres. La nécessité les accable, avant qu'ils osent seulement la faire connoître. D'ailleurs comment subvenir à un si grand nombre, & n'est ce pas proprement demander l'impossible. Mais je ne prends

pas garde que je me laisse aller in-  
 sensiblement au souvenir de nos  
 malheurs, & que j'en pourois  
 bien oublier mon sujet. Je disois  
 donc, que l'Empereur avoit lieu  
 de ne nous pas souhaiter, ni pour  
 ses sujets, ni pour ses voisins.  
 J'ajouâterai à cela, que cette  
 crainte lui doit faire faire la paix  
 promptement avec le Turc. Et  
 voici quelle est ma raison. Il est  
 indubitable qu'il est sorti de Fran-  
 ce plus de quinze cent Officiers  
 de nôtre Religion, tous gens de  
 service, & de cœur, & qui n'ayant  
 point d'autre métier que celui de  
 la guerre, l'iront plutôt chercher  
 jusques au bout du monde, que  
 de mener une vie languissante,  
 & qui d'ailleurs comme ils n'ont  
 plus que la cape & l'épée les jet-  
 teroit bientôt dans une honteuse  
 nécessité. Or de tous ceux là, la  
 plupart ont pris le chemin de la  
 Hongrie, & je m'imagine que  
 leur

leur premier deſſein à été de prendre parti dans les Troupes de l'Empereur, ou dans celles des Princes, qui luy donnent ſecours aujourdhuy. Mais enfin quand même ils auroient tous trouvé de l'employ, ce qui eſt bien difficile à croire, néanmoins, par pluſieurs raiſons, l'Empereur y peut-il prendre confiance, lui qui a fait tant de choſes dans ſes États contre les gens de nôtre communion, & qui par conſequent peut ſ'imaginer que nous ne l'aimons pas plus, qu'il nous aime. Je ne diray pas pour cela que nous fuſſions capables d'avoir intelligence avec les Turcs, nous faiſons une grande difference des Chrétiens, d'avec les infidèles, mais ce que je puis dire, c'eſt que ſi nous pouvions percer juſques dans la haute Hongrie, nous croirions avoir trouvé la terre promiſe. Quoi que les

mécontens y entretiennent intelligence avec le Grand Seigneur, nous croirions pour cela ne pas combattre pour ses intérêts, mais pour ceux de nôtre religion, qui a donné commencement aux premiers troubles. Enfin nous serions peut-être les ennemis les plus dangereux qu'il pourroit avoir, & j'ose dire, sans nous donner pourtant trop de vanité, que nous avons appris nôtre métier dans une école, où si le Grand Visir qui assiegea Vienne, eût fait son apprentissage, il auroit peut-être mieux reüssi, qu'il ne fit devant cette place. Je n'en diray pas d'avantage, la chose parle d'elle même, & si nous ne sommes pas beaucoup à craindre par le nombre, j'entends à l'égard de ceux qui sont capables d'être Capitaines, peut-être le sommes nous par d'autres endroits. Nous apportons avec nous

nous un esprit incapable de prendre confiance dans les Catholiques, & cela étant : comme il n'en faut point douter, c'est à eux à croire que nous rechercherons touûjours avec beaucoup de soin, toutes les occasions de nous affranchir de leur puissance.

Voilà des raisons, qui si je ne me trompe point, obligent l'Empereur à faire promptement la Paix avec les infideles, pour tourner ses armes ensuite contre la France. Je ne diray point les avantages qu'il trouvera dans ce changement, j'en ay dit un mot cy-devant, mais je ne sçaurois m'empêcher de répeter, que jamais occasion n'en fera si belle pour lui. Cependant mille autres raisons de Politiques l'obligent encore d'en venir là, quand même ce ne seroit pas son inclination. Les principales sont qu'il ne doit pas souffrir que les Cou-

ronnes du Nort deviennent puissantes, ce qu'il ne sçauroit empêcher, à moins que de faire la guerre à la France. La raison sur quoy je me fonde, c'est que ce sera de ce côté là particulièrement que nous nous retirerons. Or quoi que nous n'ayons pour tout bien, les uns que nôtre epée, les autres que quelques arts, ou quelques métiers, neanmoins c'est toujourns donner des sujets à un Etat, & plus ces sujets seront pauvres, plus ils seront obligés à s'évertüer, pour se tirer de la necessité. Le Prince de son côté ayant un si grand superflu d'hommes, se verra contraint d'entreprendre la guerre pour leur donner de l'occupation. Cependant cela ne se pouvant faire qu'au préjudice du repos de l'Allemagne, c'est à l'Empereur à y donner ordre; & celui qu'il y peut donner, est d'entreprendre la

guer-

guerre que je viens de dire, il n'aura plus à craindre alors que nous nous habituions nulle part, quand nous serions au bout du monde, nous reviendrions incontinent pour voir s'il n'y auroit point de moyen de rentrer dans notre chere patrie. Peut-être même que le Roy commençant à connoître le préjudice qu'il s'est fait de se priver de nous, nous rappelleroit comme ses bons, & fideles sujets. Il ne faudroit que le moindre événement pour lui ouvrir les yeux, & enfin s'il ne nous rappelloit pas par amitié, peut-être le feroit-il par Politique. Qu'importe pourveu que nous y trouvaissions notre seureté, & le repos de notre conscience. Quoy qu'il en soit, nous serions encore tout prêts, comme nous avons toujourns été, de nous sacrifier pour lui. Quelque traitement que nous en recevions,

c'est un Prince que nous ne sçaurions effacer de nôtre memoire, nous nous souvenons toujourns que nous avons vaincu avec luy, & quelques charmes qu'ait la victoire, elle n'en auroit pas la moitié tant pour nous, s'il nous la falloit partager avec un autre; un grand Prince me le fut bien dire, il n'y a pas long-temps, lorsque j'eus l'honneur de le saluer. Vous voilà malheureux, & fugitif maintenant, me dit il, & cela est cause que vous venez nous offrir vos services. Mais je parirois bien que si le Roy vous rappelloit, vous retourneriez le servir, quelque emploi que nous vous eussions donné. Un autre lui auroit peut-être dit, que non, & lui auroit fait sans doute la dessus des compliments à perte de veüe. Mais pour moy je fus plus sincere, & lui avoué ingenuement qu'il avoit raison, & defait s'il n'y

n'y fût point allé de m'a conscience, rien n'étoit capable de me faire faire ce que j'ay fait, mais enfin Dieu est plus que le Roy, & il n'y a que ceux qui ne croient pas d'autre regne que le sien, qui en usent d'une autre maniere.

Si je fais ainsi de temps en temps quelque digression, cela m'est bien pardonnable en l'état ou je suis, & quelque critique que l'on soit, on auroit tort de m'en reprendre. Il est permis dans un pareil état, que celui ou je me trouve, de donner quelque chose à la nature, d'autant plus que je ne m'éloignerai pas tant de mon sujet, que je n'y revienne bien. Je disois donc qu'il n'étoit pas de l'interêt de l'Empereur de laisser croître les puissances du Nort, qui pouroient bien lui donner de la peine; mais comme cette these me paroît un peu trop generale, dans l'Etat ou sont les

choses aujourd'hui , je parlerai plus positivement , en designant la Couronne qui lui doit être le plus suspecte. Il est constant qu'a ne regarder les choses que superficielement, c'est celle de Suede , laquelle par les conquêtes qu'elle a faites en Allemagne , se voit en état toutes les fois, qu'elle en aura le pouvoir , de donner beaucoup d'affaires à l'Empire. Cependant ce n'est pas d'elle, dont je veux parler. L'alliance qu'elle a maintenant avec la maison d'Aûtriche , l'attache à ses interêts, bien loin de songer à la détruire. Mais je prétens que c'est la Couronne de Danemark , laquelle par les liaisons étroites qu'elle a prises avec le Roi, tâchera toujours de mettre obstacle aux desseins que cette Maison pourra avoir : l'Empereur en devant être persuadé, c'est à lui à ne pas souffrir que sa puissance

augmente à un point , qu'elle puisse balancer les Alliances qu'il a avec les Princes voisins de cette Couronne. Elle est déjà devenuë affés puissante par l'invasion du pais d'Holstein , sans souffrir qu'elle le devienne d'avantage par de nouvelles entreprises. Cependant elle en prend le grand chemin par nôtre malheur , c'est là ou nous abordons de toutes parts , & c'est encore en cela que j'admire la politique du Roi , qui repare , pour ainsi dire , la faute que ses Ministres font de nous persecuter , par un coup d'adresse. Il envoie devant le Comte de Roie dans ce pais là pour nous y attirer non seulement , mais encore pour nous y faire trouver nôtre exil plus suportable. Car enfin qu'est-ce que ce Comte y avoit affaire sans cela, il y fut à la verité , il y a deux ou trois ans , mais c'étoit lors qu'on croioit que

la guerre devoit s'allumer, & même qu'elle commenceroit par le Nort, il étoit donc nécessaire d'y envoyer un General pour commander les Armées d'un Roi; qui est dans nôtre Alliance, & qui témoignoit le desirer. Mais aujourd'hui que nous sommes dans une paix tranquile, & qui doit durer vingt ans, quelle apparence y a-t-il qu'un des plus grands Seigneurs de France, passât de la Cour du monde la plus polie, & la plus galante, dans une qui n'en approche en aucune façon. Il faut qu'il y ait du mistere, dans tout cela, & c'est sans doute celui, dont je viens de parler: mais ce qui nous doit confirmer dans ce soupçon, C'est qu'il n'y a que pour lui que le Roi se relâche aujourd'hui de la rigueur de ses Edits. Le Roi fait commandement au Maréchal de Schomberg, & à sa femme de ne pas def-

em-

emparer de la Cour, car enfin je viens d'apprendre cette circonstance, ainsi je me dédis de ce que j'ai dit ci-devant. Cependant ce Maréchal n'est pas né son sujet, & la Justice veut qu'il le laisse partir s'il en a envie, & à l'égard du Comte de Roze, on ne le fait pas expliquer seulement, on fait plus on permet à Madame sa Femme de l'aller trouver avec deux de ses filles, tant il est vrai qu'il est bien juste de garder des mesures avec un homme dont on a affaire. C'est pour cela encore, qu'au lieu de confisquer son bien, selon la rigueur des derniers Edits, on lui laisse son liberal Arbitre, disposant les choses de maniere, que s'il demeure dans la Religion Reformée, il paroîtra que ses terres passeront à ses enfans, pendant néanmoins que les revenus en seront portés jusques en Danemark.

Voilà cette belle politique que je suis obligé, comme j'ai déjà dit, tant de fois, d'admirer le premier. Voilà encore ce qui m'oblige de me retracter de ce que j'ai dit ci-devant, car enfin avec tant de conditions avantageuses, il n'y a plus de liens qui obligent le Comte Roie à changer de Religion. Il a à la verité cent mille livres de rente en France, mais ils ne font pas perdus pour lui, comme il est aisé de juger, parce que je viens de dire; d'ailleurs la qualité de Maréchal General qu'il a en Danemark, le doit consoler de celle de Maréchal de France qu'il pouroit esperer, s'il changeoit de Religion. Qu'auroit il donc à desirer après cela, rien sans doute, & au contraire il va être mieux auprès du Roi, qu'il n'a jamais été. On a affaire de lui, cela suffit pour le distinguer de tous les autres.

On

On se soucie bien qu'il soit Reformé, ou Catholique, pourvu qu'on en tire le service qu'on en attend. Aussi n'est-ce pas nôtre Religion, qui fait nôtre crime, mais de certaines Chimeres, dont on se sert pour nous rendre suspects au Roi. J'ai dit que les Ministres ne vouloient plus de guerre, ils se sont avisés de l'en détourner par un endroit dont ce Prince ne penetre pas la malice. Ils lui ont fait accroire sans doute qu'il ne pouroit jamais arriver à la Monarchie universelle, tant qu'il y auroit deux Religions dans son Roiaume. La raison qu'ils lui ont donnée, est que le parti Protestant venant à connoître ses desseins, étoit seul capable de s'y opposer. Que cela arrivant, il étoit à craindre que nous n'entraissions dans des liaisons contraires à nôtre devoir, qu'il nous avoit déjà assés maltraités

traités pour en avoir du resenti-  
ment, qu'il étoit bon de nous  
prévenir, pendant que l'occasion  
étoit favorable, que nous étions  
dêja tout consternés par la perse-  
cution, & qu'il n'y avoit plus  
qu'un mot à dire pour achever de  
nous abatre.

J'en'entreprendrai point de re-  
futer ces raisons, c'est si peu de  
chose que je ne m'en donnerai pas  
la peine. J'ai dit ci-devant, que  
si nous avions eû l'esprit de des-  
obeïffance, nous n'en pouvions  
pas trouver de plus belle occasion  
que quand toute l'Europe avoit  
les Armes à la main contre le Roi.  
Cette seule objection doit con-  
fondre la malice de nos ennemis,  
& c'est tout, aussi ce que je pre-  
tens employer pour montrer la  
fausseté de leur politique. Ce-  
pendant je ferai cette distinction,  
que si nos ennemis nous ont rendu  
suspects, en faisant accroire que  
nous

nous pouvions avoir des complaisances criminelles pour les puissances qui font de nôtre communion, ils ne l'ont pû faire à l'égard des autres. Et c'est en cela si je l'ose dire, que le Roi s'est démenti de cette grande pénétration, qui le fait admirer par dessus tous les autres Princes. Car n'est-il pas vrai, que les accusations de nos ennemis peuvent être fausses, au lieu qu'il s'est privé en les croiant, d'un secours qui lui étoit tout assuré contre les ennemis de sa Couronne. Quoi que toute la Nation ait une haine mortelle contre les Espagnols, est elle comparable à celle que nous leur avons toujours portée. Les autres les haïssent seulement par une certaine antipathie qui est naturelle à tous les François. mais pour nous, nous les haïssons & par cette antipathie qui nous est naturelle, aussi bien qu'à eux,

& par

par mille autres raisons. Nous les haïssons parce qu'ils nous ont toujours persecutés, qu'ils sont les auteurs de cette tyrannique Inquisition, qui a fait perir tant d'innocens, qu'ils ont conspiré nôtre ruïne mille & mille fois, qu'ils ont inventé mille supplices, & en un mot qu'ils ont été les auteurs de tous les maux qui nous sont arrivés. Si ce que je dis est vrai, comme ils n'en faut point douter, n'est-ce pas une grande imprudence aux Ministres d'avoir obligé le Roi de chasser tant de sujets, qui sont ennemis capitaux de ses ennemis. C'est avec eux qu'il a continuellement la guerre, pouvoit-il trouver un secours plus assuré que le nôtre? Ne volions nous pas à son secours dès qu'il avoit affaire à cette Nation, avec le plaisir de servir nôtre Prince, nous avions celui de venger nos interêts particuliers.

liers. Heureuse conjoncture pour un Prince, & combien y en auroit-il qui acheteroient de tels sujets, au prix de tout ce qu'ils auroient de plus pretieux. Et pour dire la verité, le Roi se peut-il promettre la même chose des Catholiques Romains. Qu'il lise l'Histoire de son Grand Pere, il verra qu'ils avoient la plûpart intelligence avec Philipès II. sans nous la Monarchie s'en alloit c'en dessus dessous, un Prince Espagnol rempliroit aujourd'hui son trône, & il a fallu que nous aions aidé à ce grand Roi, non seulement à se défendre des surprises des étrangers, mais encore de ses propres sujets. Qui eût cru, que pour un si grand service, Louïs le Grand son petit fils entreprît de ruïner les rejettons de tant de braves gens? N'étions nous pas capables encore, de faire ce que nos Peres avoient fait? Nous a-t-il

trou•

trouvés de méchante volonté, quand il a eû besoin de nous, & ne lui avons nous pas aidé aussi bien que les autres à cueillir tant de Lauriers. Ce n'est pas pour nous vanter, mais je ne sçache gueres de Catholique, qui fît plus que fit un simple Capitaine de la Religion Reformée à une de ces dernieres batailles, que nous donnâmes en Allemagne, étant blessé de deux coups de Pistolet, l'un dans le corps, l'autre dans le visage, & son cheval d'ailleurs aiant été tûé sous lui. Enfans dit-il, à sa troupe, vive le Roi, & passés moi sur le ventre pour aller aux ennemis. Ce sont là des sentimens dignes d'un honête homme, & quand on l'est véritablement, il n'y a point de Religion qui tienne, & l'on ne s'en dément jamais. L'on me dira peut-être que cet Officier ne faisoit cela que par un pur desir de gloi-

gloire , & que le service du Roi n'i avoit aucune part, mais je laisse à penser ce qui en est, cet homme avoit satisfait à ce qu'il devoit à son courage, en se faisant bleffer à la tête de sa troupe, & il falloit bien qu'il eût d'autres veuës, en se faisant passer sur le corps dans un temps ou un autre auroit demandé du secours.

Comme cet exemple montre mieux que nous avons du courage que de la fidelité, quand il s'agit de nôtre Religion, j'en ferai voir un autre, ou l'on ne pourra pas nier, que nous n'aions été mis à l'épreuve, j'entens quelques particuliers. Car comme nous n'avons jamais fait de corps à part, l'on n'a peu éprouver la fidelité de tous en général. Il y a dix huit ans que le Roi commença à se rendre redoutable aux ennemis, & sans qu'il soit besoin que je parle de ce qui arriva en

1667, & au commencement de 1668, chacun se refouviendra affés que ce fût en ce temps là, qu'il fit des conquêtes merveil-  
 leuses. Cependant un méchant François, & je ne nierai pas qu'il ne fût de nôtre Religion, car je ne crois pas qu'il y aille de nôtre honneur pour cela. Et de fait un méchant homme n'est pas capable de deshonnorer une Religion toute entiere. Cependant, dis-je, cet homme entreprit de faire soulever toute l'Europe contre le Roi, & cela dans la pensée qu'il eut que commençant déjà à nous perfecuter, il acheveroit nôtre ruïne, s'il devenoit jamais plus puissant. Il y avoit de la difficulté à son entreprise, mais il crut que la jalousie qu'on avoit de ses conquêtes, disposeroit les puissances à lui donner une audience favorable. Voila une étrange hardiesse pour un particulier, & en-  
 core

core pour un, comme celui là, qui étoit de la lie du peuple, ou peu s'en faut. quoi qu'il en soit se confiant en son esprit, il passa de France en Angleterre, d'Angleterre en Hollande, & d'Hollande en Suede, & il réüffit si bien dans cestrois Cours, qu'il fit faire une Alliance contre le Roi. Il eût le bonheur de n'être point découvert pendant toutes ces intrigues; mais étant passé après cela, en Suisse, pour obliger les Cantons Protestans à entrer dans cette Alliance, les Pensionnaires qu'y avoit le Roi, l'advertirent de ses desseins. Ce fut un grand chagrin à ce Prince, d'avoir un sujet si dénaturé, & voulant l'avoir à quelque prix que ce fût pour le faire punir, comme il le meritoit, il dit sa pensée à Mr. de Turenne, qui étoit encore alors de nôtre Religion. Mr. de Turenne entra dans ses sentimens, quoi qu'il

qu'il s'agît de punir un homme, dont les veuës étoient de borner la puissance du Roi. Et de fait cet homme prévoioit comme je viens de dire, que le Roi devenant plus puissant, il entreprendroit de faire ce qu'il fait, c'est-à-dire de nous ruïner. Cependant Mr. de Turenne aiant deliberé avec le Roi des moiens de l'avoir, & le Roi ne pouvant s'affurer que les Suiffes le lui voulussent remettre entre les mains, il fut resolu qu'on l'iroit enlever jusques dans les Cantons. On choisit pour cela trois braves gens, & ils étoient tous trois de nôtre Religion, mais le Roi ne craignit point pour cela qu'ils ne s'y comportassent comme il faut; la raison est qu'il n'étoit pas obsédé, comme il l'est aujourd'hui par nos ennemis. On ne lui faisoit pas entendre les choses autrement qu'elles ne sont, ou du moins si on le faisoit, il y avoit

des gens auprès de lui, qui lui apprenoient la vérité. Je n'ai que faire de rapporter plus au long ce qui arriva de cette aventure, il suffit que je dise que ceux qui avoient été choisis, conduisirent leur entreprise si adroitement, qu'ils enleverent leur homme. Il voulut les corrompre par le peril ou il prétendoit qu'étoit la Religion, & par le besoin qu'elle avoit d'un homme, qui penetrât comme il faisoit, dans l'avenir. Je crois bien encore qu'il n'oublia pas de les tenter par un autre endroit, & on lui avoit fait assés de bien dans les Cours ou il avoit passé, pour leur pouvoir offrir beaucoup d'argent, mais par malheur pour lui, il avoit à faire à des gens incorruptibles, & il fut amené à Paris, ou il expia son crime par un des plus cruels supplices qui ait été inventé contre les criminels.

Ce que je viens de dire à de-  
 quoi prouver que nous sommes  
 auffi capables que personne, d'ê-  
 tre fideles à nôtre Prince, & mê-  
 me lors que cela est contre nos in-  
 terêts. Ce seroit encore la même  
 chose, si l'on ne nous avoit pas  
 mis dans la fatale extremité de fai-  
 re banqueroute à Dieu, ou au  
 Roi, & je m'étonne qu'un si  
 grand Prince, que le nôtre, n'ait  
 pas veu la fausse démarche qu'on  
 lui faisoit faire. Car enfin, ce que  
 j'ai dit de nous, il n'y a qu'un  
 moment à l'égard des Espagnols  
 je le puis dire encore à l'égard du  
 Siege de Rome. Combien d'at-  
 tentats à-t-il voulu faire à l'au-  
 thorité Roiale, & quel secours  
 plus prompt que le nôtre, le Roi  
 à-t-il reçu dans cette conjonctu-  
 re. Je le renvoiois tantôt à l'hi-  
 stoire de Henri le Grand de glo-  
 rieuse Memoire, pour voir com-  
 bien Philipès II. avoit alors de

François Catholiques à sa devotion ; ce sera bien autre chose, s'il veut regarder combien le Pape en avoit. Il avoit & ceux qui aimoient les Espagnols, & ceux qui ne les aimoient pas, le parti des Guifards étoit à lui, encore plus que l'autre, tellement que celui que les Catholiques ont coutume d'appeller le Pere commun des Chrêtiens, étoit un Pere de discorde. Je ne prétens pas passer pour médifant de dire ce que je dis ici, qu'on lise cette Histoire, l'on verra plus de brigues de ceux qui étoient alors assis sur la chaire Papale que de tous les autres combien d'intelligences dans les Cabinets, combien de legats en chemin pour tourner les esprits, combien d'argent répandu pour gagner des creatures, & enfin combien de foudres lancés à tort & à travers, quand la puissance humaine manquoit ? C'est

sans doute un miracle comment  
 parmi tant de brigues, Henri IV.  
 eut le bonheur de se pouvoir con-  
 server. Mais si Dieu doit être  
 reconnu pour le premier & l'Au-  
 rheur de tous ses bons succès,  
 Certes je ne craindrai point de di-  
 re qu'après lui, toute la gloire  
 nous en est due. Pendant que ce  
 grand Roi, qui n'avoit jamais  
 tremblé dans le plus fort du com-  
 bat, trembloit néanmoins de peur  
 d'être abandonné des Catholi-  
 ques, nous lui jurions de perir  
 tous jusques au dernier pour lui  
 aider à conserver le trône qu'on  
 lui vouloit ravir avec tant d'inju-  
 stice. Nous ne lui avons jamais  
 fait de propositions de partager la  
 France avec lui, comme tant d'au-  
 tres, dont l'Histoire fait mention  
 nous connoissions nôtre devoir,  
 & c'étoit assés pour nous y ran-  
 ger. Que dirois-je d'avantage? la  
 méchante opinion que nous  
 avons

avons d'ordinaire pour ceux qui tiennent le siege de Rome, étoit encore augmentée par les cabales que nous lui voyions faire contre toute sorte de justice.

Au reste quoi que le Regne de Loüis le Grand soit si heureux, qu'il semble bien éloigné de pareils événemens, neanmoins n'est-il pas vrai, que nous l'avons vû à la veille d'éprouver les foudres Ecclesiastiques. L'affaire de la Regale a fait trop de bruit pour être ignorée de personne, & n'avons nous pas vû dans une infinité de brefs des menaces sourdes de ce que je viens de dire? Si cela fut arrivé, nous eussions vû d'étranges choses en France, & quoi que la puissance du Roi soit reverée à un point, qu'elle ne le puisse être d'avantage, toutesfois la superstition est si grande parmi le menu peuple, que cela étoit capable d'ébranler la Monarchie.

Je sçais bien que les grands se seroient bien donnés de garde de l'imiter. Le Clergé même s'étoit déjà déclaré là-dessus, & il me souviendra toujours de cette Lettre qu'il écrivit au Roi, par laquelle il lui declaroit qu'il ne pretendoit s'attacher qu'à sa fortune. Cette Lettre, dis-je, est encore dans ma memoire, & comme elle est aussi dans la memoire de plusieurs autres, quelqu'un ne manquera pas d'en faire part à la posterité. Ce sera un temoignage authentique du zele du Clergé envers sa Religion, & en même temps une preuve toute claire que s'il a contribué à nôtre disgrâce, c'est qu'il sçavoit bien que hors l'Eglise Romaine, il n'y a point de salut. Quoi qu'il en soit, pour revenir à mon sujet, je dis donc que quelque glorieux que soit un régime, le Roi aiant mille choses à craindre de la part  
du

du Siege de Rome, ç'a été une grande imprudence aux Ministres de ne pas considerer que dans un pareil accident, sa Majesté trouveroit en nous des personnes qui ne se soucieroit pas des foudres Ecclesiastiques, qu'on en die tout ce qu'on voudra, c'est une grande faute que celle là, & s'il arrivoit que le Roi perdît de sa reputation, & qu'il prît fantaisie à un Pape de faire de ces sortes d'entreprises, il s'y trouveroit bien embarrassé: tous ceux qui adorent maintenant sa fortune, pouroient peut-être lui tourner le dos. Ce seroit même un pretexte aux mécontents, pour esperer un règne plus heureux. L'on sçait qu'il y en a plusieurs qui soupirent après cela depuis long-temps, & je me trompe fort s'ils manquoient une occasion comme celle-là, du moins ils ne pouroient jamais l'avoir plus belle, puisque la Reli-

gion est un Manteau qui couvre tout autant d'injustices, que la politique. L'on nous le fait bien voir aujourd'hui, car quel autre nom donner aux persecutions que nous souffrons ? Est il rien en comparaison de prendre une femme à un mari, & un mari à sa femme, d'ôter des enfans à un Pere, & à un mere, & mille choses semblables, que tout le monde sçait, & que tout le monde déteste en même temps. Ceux même qui nous haïssoient le plus, n'en font pas la petite bouche. Ils disent hautement, qu'ils n'auroient jamais cru qu'on auroit poussé la cruauté jusques à cet excés, & de fait ne nous traitent-on pas comme on peut faire les plus cruels ennemis. On arme les païsans contre nous, & pour leur donner la hardiesse de nous arrêter sur les Frontieres, on leur promet non seulement nos de-  
 pouil-

poüilles, mais encore une certaine recompense. Après cela que ne font il pas capables de faire, & à quoi ne sommes nous pas exposés. Mais je dirai pourtant que les Ministres aiant en vüe de longue main de nous persecuter, ils ont eü la politique de s'assurer d'un secours infailible. Ils prévoioient que les paisans, dont je viens de parler, seroient touchés comme les autres de compassion à la vüe de nos miseres. Pour empêcher que cela ne fût, ils les ont reduits cux mêmes dans une extremité, que je dirois comparable à la nôtre, si ce n'est qu'on ne tyrannise pas leurs consciences. Ils ont souffert presque la même chose que nous, des logemens de gens de guerre, ils paient d'ailleurs des impôts effroiables, ce qui les réduit, eux & leurs familles dans une necessité effroiable. Que faut il conclurre de la,

rien autre chose ? Sinon, que la Cour sçait bien ce qu'elle fait ; comme elle a preveu que nos malheurs étoient capables de toucher jusques à des Barbares, elle a suscité un peuple contre nous, qui est obligé d'être pire que tout ce que je pourois dire. La faim chasse ces Loups hors du bois, ils sçavent que nous emportons avec nous tout ce que chacun à pû d'un si grand débris, cela les rend hardis malgré leur naturel. Ils viennent après nous, comme après des bêtes sauvages, ils hurlent, ils menacent, si nous nous arrêtons crainte de la mort, qu'il nous presentent au bout de leurs armes, ils commencent à jouir des promesses qu'on leur à faites en nous depouillant nus comme la main ; si nous passons outre, ils tirent sur nous, & enfin de quelque côté que nous nous tournions, nôtre sort est si déplorable

ble qu'il n'y a point de malheureux, qui soient plus à plaindre que nous.

Cependant s'il m'est permis de faire quelque reflexion sur cette politique, je demanderois volontiers à ceux qui conseillent ces violences au Roi, ce qu'ils en esperent. Car enfin s'ils nous obligent à aller à la Messe malgré que nous en aions, peuvent ils croire de bonne foi que nous oublions jamais ce procedé. N'en ai-je pas dit ci-devant les inconveniens, & s'il faut y ajoûter encore quelque chose, qu'ils fassent reflexion sur le Portugal. Ce Roiaume étant rempli de Juifs, on conseilla au Roi de Pottugal de les obliger à changer de Religion, se fondant peut-être sur la même maxime qu'on se fonde aujourd'hui en France; sçavoir que s'ils ne le faisoient pas de bonne foi, toujours arriveroit-il que leurs en-

fans étant éevés dans la Religion  
 Romaine , le Judaïsme seroit  
 bientôt banni du Roiaume. Le  
 Roi de Portugal aiant goûté cette  
 proposition, fit une Ordonnan-  
 ce, par laquelle tous ceux qui  
 faisoient profession de cette Reli-  
 gion, seroient obligés de l'abju-  
 rer dans un certain temps, à fau-  
 te dequoi ils vuideroient du Ro-  
 jaume, sans pouvoir disposer de  
 leurs effets. Le temps venu, la  
 plûpart se presenterent sur les  
 ports, qu'on leur avoit indiqués en  
 cas de refus. Mais il ne s'y trouva  
 point de vaisseau, & comme le  
 dessein du Roi de Portugal n'étoit  
 pas qu'ils s'en allaissent, il fit un  
 autre Edit par lequel il leur étoit  
 enjoint de changer absolument,  
 à faute dequoi ils seroient brûlés  
 tout vifs. Cét Edit s'executa au  
 pied de la lettre, à l'égard de  
 plusieurs, ce qui fit tant de peur  
 aux autres, qu'ils firent ce que le  
 Roi

Roi de Portugal vouloit. Mais il en arriva justement ce que j'ai remarqué tantôt qui arrivera en France, ces Juifs ne changerent de Religion qu'en apparence, si bien qu'il n'y a point de lieu au monde, ou il y en ait davantage, nonobstant toutes les precautions qu'on a pû prendre. Ceux qui changerent ainsi éleverent leurs enfans dans leur véritable creance, ceux-ci en ont fait de même, & ainsi de generation en generation, tellement que le Roiaume en est plus rempli que jamais. Une marque de ce que je viens de dire, c'est que nous voions que la plupart des Portugais, qui sortent de leur pais, embrassent aussi tôt le Judaïsme; combien il y en a-t-il à Amsterdam aussi bien qu'ailleurs? Mais je cite plutôt cette Ville-là qu'une autre, parce que nous y sommes tout portés, pour en reconnoître la verité.

Que peuvent esperer autre chose, comme j'ai déjà dit, ceux qui ont donné un si méchant conseil au Roi. La Religion ne se plante pas par force dans le cœur de l'homme, & il n'appartient qu'à Dieu de faire ce miracle. S'ils avoient si bonne opinion de la leur, ne pouvoient ils pas s'y prendre d'une autre maniere; mais de faire que sous le règne d'un Roi si glorieux, on ne voie, pour ainsi dire, que boureaux, & que potences, C'est en vouloir ternir tout le lustre. Croit on de bonne foi, qu'après toutes les violences qu'on exerce, on puisse jamais aimer le Roi? Si on lui avoit fait dire simplement qu'il vouloit qu'on sortît de son Roiaume, ou qu'on changeât de Religion; on auroit du moins emporté avec soi l'amour qu'on avoit pour lui: tant de grandes qualités seroient revenuës à tous

momens dans la memoire : on auroit même pris soin de le justifier dans son esprit, soit en rejetant les choses sur les Ministres, ou entrant en quelque façon dans sa politique. Cela ne pouvoit produire que de bons effets, & je suis seur que les honêtes gens auroient du moins pensé deux fois avant que de s'engager dans un parti contraire. Mais de lui faire faire, à l'exemple du Roi de Portugal, un premier Edit qui est renversé aussi-tôt par un autre qui nous foudroie, c'est à quoi ceux qui l'aiment le plus, ne sçauroient jamais trouver d'excuse. Cependant il ne se contente pas de cela: les derniers Edits s'exécutent à la dernière rigueur; on enleve les femmes aux maris, les maris aux femmes, les enfans aux peres, & aux meres, les maisons sont rasées, les bois abatus, garnison par  
 tout

tout, enfin desolation épouvantable de quelque côté qu'on se tourne. Que reste-t-il, je vous prie, après cela, sinon de condamner au feu, comme on fit autrefois en Portugal ?

Mais en vérité croit-on comme j'ai déjà dit que ces traitemens s'oublent. Quand un homme auroit si peu de sentiment de sa Religion, que par succession de temps il ne se souciât pas de laquelle il fût, oublieroit-il toujours quel'on à rempli sa Maison de gens de guerre, qu'on a mangé la meilleure partie de son bien, qu'on lui a fait divers autres traitemens tout aussi épouvantables, & qu'en un mot on ne s'y feroit gueres pris d'une autre maniere, quand il auroit été criminel de leze Majesté. Or si de pareilles choses ne s'oublent point, qu'est-ce que cela est capable de produire en temps & lieu ? Voilà les  
maux.

maux qui sont pour l'avenir, mais il y en a de presens, car enfin, quelque précaution que l'on ait prise, il est sorti déjà du Royaume une infinité de monde. On tâche de faire accroire au Roi que ce ne sont que des misérables, & que les honêtes gens sont restés, mais ce Prince sçait bien ce qu'il en doit croire. Il connoit par nom, & par surnom, quantité d'Officiers de ses troupes qui ne se trouvent plus, & il apprend tous les jours, qu'ils ont passé dans les pais étrangers. Quel crevetœur pour lui, lui qui connoît les services qu'ils lui ont rendus, & ceux qu'ils étoient encore capables de lui rendre? Encore si c'étoit un Roi qui n'eût jamais été lui même à la tête de ses troupes, on lui feroit accroire tout ce qu'on voudroit; mais ne sçait il pas bien le merite de chacun, & c'est ce qui lui doit donner plus de peine. Ce-

Cependant ce qui lui en doit faire d'avantage à mon gré, c'est qu'il ne peut s'empêcher de faire reflexion à une chose qui lui fait connoître que le conseil qu'on lui a donné est tout-à-fait mauvais. Et de fait tout le pretexte qu'on peut avoir pris ne sçauroit être que la crainte, qu'on a lui inspirée, que nous étions capables de conspirer un jour contre lui. Or ce qui le doit détromper d'avantage, c'est ce que nous faisons aujourd'hui. Nous ne sommes attachés à nôtre Religion, que parce que nous craignons Dieu, & ceux qui sont affés heureux de le craindre, sont incapables de conspirer contre leur Prince. Cela est bon à des gens qui n'ont point de Religion, & qui sont tels qu'on en voit beaucoup dans le siecle ou nous sommes. Par exemple, s'il m'est permis de nommer quelqu'un, je vais nommer un grand corps,

corps,

corps, mais sans crainte de passer pour médifant, puis qu'il s'est déclaré hautement là-dessus. Je veux parler du Clergé & je renvoie chacun à la Lettre, dont j'ai fait mention ci-dessus. On y trouvera des traits qu'on devoit attendre plutôt de Carabins, que d'Evêques, d'Evêques, disje, qui sont obligés de reconnoître la puissance du Pape en toutes choses, bien loin de le menacer de s'en soutraire, comme ils font, par cette Lettre. Mais c'est qu'il n'a pas tant de bonnes Abbaies à leur donner, que peut avoir le Roi, & voilà la cause pour laquelle ils l'abandonnent.

Cependant si l'on doit faire quelque sorte de reflexion là-dessus, n'est-ce pas de ces gens là, qu'on peut dire que la perte ne seroit pas grande, quand ils sortiroient du Roiaume. Car s'ils sont capables d'abandonner le Pape,

pe, comme ils font, ne le feroient ils pas d'abandonner le Roi. Si l'occasion s'en presentoit. Ils n'auroient garde de quitter leurs revenus, comme nous faisons les nôtres, si on venoit à les persecuter: ils en font un usage la plupart qui leur touche trop au cœur pour faire un pas comme celui là, je n'ai garde de specifier les choses par le détail, quoi que j'en sois instruit à fonds pour le pouvoir faire, mon dessein n'est pas de donner du scandale à personne, mais bien de faire voir la difference qu'il y a entre des gens qui nous persecutent, & nous. Je dirai seulement, en passant, que l'Histoire remarque, qu'une des choses qui donna le plus de scandale dans le temps de la reformation, & c'est un Historien de la Religion Romaine qui le dit, fut de voir dans un même temps quarante Evêques à la Cour, au lieu

lieu d'être dans leurs Evêchés. Mais qu'on me die aujourd'hui, si ce n'est pas la même chose? qu'il y en a peu qui ressemblent à Mr. le Camus Evêque de Grenoble (car enfin je sçais rendre justice à la vertu, dans quelque Religion qu'elle se trouve.) Or celui-ci aiant été nommé à l'Evêché qu'il a presentement, la premiere chose qu'il fit, en remerciant le Roi, fut de prendre congé de lui pour toute sa vie. Le Roi tout surpris lui en demanda la raison, à quoi il fit réponse qu'il croioit, qu'un Evêque étoit obligé sous peine de péché mortel, de résider dans son Evêché. Si tous les autres Evêques étoient de ce sentiment, on n'auroit pas veu tant de brigues depuis quelques années contre nous; mais tout de même que le Roi par une politique adroite, & raffinée, nous a le plus persecutés dans le temps qu'il

qu'il avoit des demêlés avec le Pape, ainsi les Evêques ont pris à tâche de nous ruiner, lors qu'il y avoit le plus de choses à dire à leur conduite. Si je faisois bien, je laisserois à deviner ce que cela signifie, mais comme j'apprehende que tout le monde n'en tire pas les consequences necessaires, je veux dire que la plûpart de ces Evêques ont voulu couvrir quantité de choses, qu'ils avoient peur qui éclataffent aux yeux du Roi, du voile de la Religion. Je crois qu'ils n'en ont pas été mieux cachés pour cela, mais enfin ils l'ont crû, & voila ce qui a fait une partie de nos malheurs. Je sçais bien cependant, que tout tant qu'ils sont, ils n'étoient pas capables de porter le dernier coup à nôtre ruine, si une plus grande puissance ne s'en fut mêlée. J'en ay expliqué la raison, c'est pourquoi je ne suis pas résolu de  
la

la recommencer. Il vaut mieux en continuant de parler de la fausse politique qu'on a eüe en cela, dire que tout de même qu'au bout d'un grand nombre d'années, l'on voit les Portugais sortir de leurs païs, pour aller professer le Judaïsme chez les Nations étrangères, ainsi l'on verra les François passer un jour d'un Roiaume, dans un autre, pour sortir de l'esclavage, ou on les veut affujeter. Si ce n'est pas eux, ce seront leurs enfans, quoi qu'ils les élevent en apparence dans la Religion Romaine, ne leur diront ils pas à l'oreille, comme j'ay déjà dit, que ce n'est pas celle-là qu'ils croient la meilleure ? Ne leur apprendront ils pas en même temps qu'on les a obligés à faire ce qu'ils ont fait, le poignard à la main. De quelle force est un tel discours, venant de la bouche d'un Pere, & quand il passeroit qua-

quatre generations ( ce qui neanmoins vraisemblablement est impossible ) cela n'aura-t-il pas son effet. Mais ce qui est le plus capable de produire de grandes révolutions, c'est quand ces enfans sçauront les violences qui ont été faites à leurs Peres, pour les obliger à cette feinte profession de foi. Les garnisons qu'ils ont été obligés d'endurer, la ruine de leurs bois, la demolition de leurs Chateaux, & enfin tout ce qui se passe aujourd'hui. Le moins qui en puisse arriver au Roi, après tout cela, est que chacun deserte tôt au tard de son Roiaume, cependant cela peut-il arriver sans que le reste s'en resente. Les Reformés n'avoient ils pas commerce avec chacun, & eux s'en allant, ou font les comptes qui leur faut faire. S'ils doivent quelque chose, comme cela est impossible autrement à des gens

gens qui sont dans les affaires, ou dans la marchandise, ou est la feureté de leurs creanciers. Des gens qui sont obligés de s'en aller de la maniere que nous nous en allons, ne songent gueres à leurs debtes, quelque delicateffe qu'ils puissent avoir. Outre cela la plûpart croient leur conscience en feureté, laissant des fonds suffisans pour satisfaire à ce qu'ils peuvent devoir. Cependant comme le Roi s'empare de tout, n'est-ce pas ruïner une infinité de gens, qui en ruïnent de leur côté une infinité d'autres, étant obligés après cela de faire banqueroute eux mêmes.

Si je passe des gens d'affaires, & des marchands, aux Gentilshommes, l'on verra le même desordre. Tous ceux de qui ils ont emprunté de l'argent, sont accusés de n'avoir fait que prêter leur nom, pour mettre leur

I

bien

bien à couvert. On dispute leurs  
 contractés & leurs obligations,  
 quoi qu'en bonne forme, comme  
 si c'étoient autant de fauffetés.  
 Enfin comme les creanciers ont  
 pour partie la puissance souve-  
 raine, non seulement ils gemif-  
 sent sous l'oppression, mais enco-  
 re une bonne partie du Roiaume  
 avec eux, laquelle s'y trouue in-  
 teressée par l'enchaînement que  
 tous les particuliers ont les uns  
 avec les autres. On prevoioit  
 bien tout cela, ou du moins il  
 n'étoit pas bien difficile de le pre-  
 voir; mais enfin l'ambition &  
 l'interêt l'ont emporté par-dessus  
 toute sorte de consideration. On  
 vouloit obliger le Pape à quelque  
 prix que ce fût. S'y pouvoit on  
 prendre mieux? On vouloit de  
 même que la paix durât, afin d'a-  
 voir plus de moien de faire ses af-  
 faires, on craignoit que le Roi  
 n'ouvrît enfin les yeux sur ses in-  
 te-

terêts, & que puisque l'Empire n'a plus rien à craindre du Turc, il ne fût plus retenu par les considerations qui l'ont arrêté jusques ici. Or n'est-ce pas là encore le moien de l'arrêter. Et defait, comme j'ai déjà remarqué, le Roi ne s'est il pas lié les mains lui même? Osera-t-il rien entreprendre au dehors, pendant qu'au dedans les uns sont si maltraités, & les autres si mécontents? ouy je ne feindrai point de le dire encore une fois, que le reste de la Flandres soit desormais en repos, le Roi ne passera pas outre. Toutes ses conquêtes sont bornées maintenant, par la faute que ses Ministres ont faite. Quelle conduite dans le temps que toutes choses rioient plus que jamais. Le changement de Religion du Roi d'Angleterre ne promettoit il pas la Monarchie universelle au Roi. Il n'étoit plus nécessaire

d'un Duc de Montmouth pour lui disputer la Couronne, au contraire l'on pouvoit craindre que ce Duc vivant la fortune ne se déclarât pour lui, & qu'étant monté sur le trône, il ne reünît si bien tout le Roiaume, qui avoit de l'estime, & de l'amitié pour sa personne, qu'il ne se rendît formidable aux autres puissances. Graces à la destinée, le Roi étoit hors de cette crainte, ce Duc avoit succombé sous la puissance du Roi d'Angleterre, & le Roiaume étoit tellement partagé, à cause du changement de Religion de ce Monarque, que presque tous ses sujets étoient, pour ainsi dire, des Ducs de Montmouth, pour lui. Personne, à la vérité n'a de prétention au trône, mais ce Prince est devenu tellement suspect à tout le monde, qu'il n'y a personne qui n'éclaire ses actions. Je ne dirai point par qui  
l'on

l'on croit que tous ces ressorts se joüent, quand tout ce que l'on suppose seroit vrai, ceux que l'on en accuse, n'en feroient que mieux. Il est d'un grand Roi de sçavoir régner, & c'est donner des marques qu'on le sçait faire, quand on sçait diviser ses ennemis ou ceux qui peuvent être suspects. Ce n'est donc point à cela, que je trouve à redire, c'étoit au Roi d'Angleterre à connoître ses interêts, mais je suis surpris que les choses étant sur un si bon pied, on se soit privé par une seule action de recueillir le fruit d'une politique si belle, & si raffinée. Cependant cela arrive dans un temps où il étoit besoin plus que jamais de se faire craindre. Les conquêtes continüelles de l'Empereur sur les infideles presagent une révolution dans les affaires du Roi qu'il falloit prévenir. Il falloit faire une diversion en fa-

veur du Turc qui empêchât la Hongrie de revenir sous l'obeissance de sa Majesté Imperiale. J'avouë que cela ne s'accorde peut-être pas bien avec les desseins du Roi, & qu'après la moderation qu'il à eüe sur ce sujet, c'eût été perdre une partie de la gloire que cette action lui a aquis : mais enfin la politique le vouloit, & de plus il s'en presentoit un pretexte specieux, sçavoir les prétensions de la Duchesse d'Orleans sur une partie du Palatinat. Car après tout qu'auroit on eü à dire ? Qui est l'homme assés injuste, qui eût voulu que le Roi eût abandonné sa Belle-sœur, & parce que l'Empire a guerre contre le Turc, est-ce-à-dire qu'il faille ceder son bien à un autre. Quand je parle ainsi je ne prétens pas dire que la question soit si claire, que ce soit le bien de la Duchesse d'Orleans. Ce que j'en

fais,

fais , n'est qu'une maniere de parler , & à Dieu ne plaise que je veuille decider d'une affaire de si grande importance. Je prétens seulement représenter par là l'avantage qu'on pouvoit tirer de cette querelle , mais on s'est mis , comme je viens de dire , dans l'impuissance d'en recueillir le fruit. Les Ministres poussés de leur ambition particuliere, ont remis l'affaire au Pape, & ils se sont flattés que le Roi auroit d'autant plus de sujet de se louer de son arrêt , que le Pape est content de ce qui vient de se passer. Mais en même temps que nous remarquons par quel esprit se font toutes ces démarches , remarquons aussi le procédé de l'Empereur. Ce Prince , quoi qu'au dire de tout le monde , il ne soit pas si penetrant que beaucoup d'autres, ne voit pas plutôt le nombre d'ennemis que le Roi s'est fait dans

son Roiaume, que nonobstant toutes les affaires qu'il a sur les bras, il empêche l'Electeur Palatin de prendre le Pape pour son Arbitre. Au lieu d'être bien aise de terminer les choses par la douceur, il ne cherche que sujet de querelle, il veut, dit-il, que le Prince Palatin n'ait point d'autre Arbitre que luy, & il se fonde sur un Droit qu'il prétend avoir d'être le Juge naturel de tous les differens qui surviennent dans l'Empire, comme si la qualité qu'il a de gendre de la partie sans parler encore d'une autre Alliance que le fils de l'Electeur a avec lui, ne l'excluoit pas à bon titre de ses prétentions. J'avoüe s'il veut, que c'est à lui qu'appartient de Droit la connoissance de toutes ces sortes de differens: j'avoüe encore qu'on ne scauroit être trop jaloux de ce qui nous est dû, mais enfin ne voions nous pas,  
 que

que quand un Juge est parent d'une des parties, il n'est pas besoin de le recuser, & qu'il à coutume de se recuser soi-même.

C'est donc par un esprit de chicane, que l'Empereur qu'on publie d'ailleurs en toutes choses si amateur de la justice, se dément aujourd'hui d'une vertu qu'il a pratiquée durant toute sa vie. D'ou vient cela? de ce qu'il ne croit pas la cause de son Beau-pere bonne, & qu'il a peur que le Pape ne prononce en faveur de la Duchesse d'Orleans. D'ou vient cela encore, de ce que le Roi, qui étoit le Prince le plus redouté de toute l'Europe, comme en effet il étoit le plus puissant, est maintenant si fort déchu de sa réputation, qu'il n'est plus, pour ainsi dire reconnoissable. L'Empereur ne craint plus qu'ayant tant de sujets de défiance au dedans, il ose se faire faire raison par la voie

des armes. L'on voit bien que c'est là l'esprit de ce Prince, & cette confiance l'assure tellement qu'il ne se soucie pas de se broüiller avec ses meilleurs amis. Il a les dernières obligations au Pape, & il ne sçauroit le nier, puisque c'est une chose qui a éclaté aux yeux de toute l'Europe. comment auroit-il fait sans lui, depuis qu'il a la guerre? N'est-ce pas lui qui l'a secouru non seulement d'argent, mais qui a encore excité les Princes Chrétiens à ne le pas abandonner dans une occasion si pressante. Cependant au préjudice de toutes ces obligations, il ne veut point de lui pour Juge dans la cause de son Beau-pere. Ce n'est pas que son intégrité lui soit suspecte, au contraire il est pleinement persuadé, qu'elle ne sçauroit être plus grande, mais il cherche un prétexte de rompre la Trêve. Il sçait l'a-

vanta-

vantage qu'il y trouvera présentement, que le Roi s'est mistant d'affaires sur les bras. Cela lui fait passer par-dessus toutes fortes de considerations, le Duc de Lorraine de son côté, qui ne voit que cette occasion pour recouvrer ses Etats, ne cesse de l'animer contre le Roi. Quel changement, personne n'osoit, pour ainsi dire, regarder le Roi en face il n'y a que trois ou quatre mois, & aujourd'hui tout le monde ose se declarer contre lui. Un simple Electeur, qui trembloit au nom d'un si grand Monarque, parle à son Envoié, comme s'il étoit son égal. Mais que dis-je ? Il lui parle plutôt en maître, & cet Envoié, qui voit que l'honneur du Roi devient en compromis, est obligé de partir sans dire à Dieu. En verité quand je pense à cela, je ne puis que je ne die que nôtre malheur est du moins

bon à quelque chose, puisqu'il rend l'assurance aux Princes qui n'osoient presque pas lever les yeux. Qu'on neme die donc point que le Roi gouverne aujourd'hui toute l'Europe de son Cabinet ; son Cabinet est renversé depuis nôtre persecution, & pour peu qu'il veuille faire reflexion à ses interêts, je crois qu'il n'est pas à s'en appercevoir. S'il vouloit entreprendre une chose comme celle-là, cela étoit bon dans un autre temps, & c'est en quoi ses Ministres ont fait une lourde faute. Si nôtre perte étoit un coup d'Etat, comme sans doute ils ont voulu persuader au Roi, que n'y travailloient ils dans le temps que Vienne étoit assiégé ; le Roi n'auroit eû rien à craindre du côté de l'Empire, & même il est évident, que comme nous n'aurions point eû d'esperance de ce côté là, nous en au-

rions.

rions été plus prêts à subir le joug qu'on nous presente. Car enfin quoi que tous les secours du monde ne fassent rien au fonds de l'affaire, ne peut on pas se flatter qu'on suscitera tant d'ennemis au Roi, qu'il sera obligé de faire un Edit, par lequel il annullera tous ceux qui viennent de paroître. Peut-être que j'avance là une chose ou il y a bien peu d'apparence, & je sçai même qu'il y a mille raisons qui obligent, quand on a fait un pas comme celui là, à ne s'en jamais démentir. Cependant il peut arriver de telles révolutions qu'un Prince se trouve bien embarrassé, & c'est alors qu'il fait, ce qu'il ne croioit jamais faire. Il s'excuse, s'il m'est permis de me servir de ces termes, sur ce qu'on lui à fait entendre les choses autrement qu'elles n'étoient, & afin qu'on croie, que ce qu'il dit est vrai, sa dis-

grace tombe d'ordinaire sur les  
 Autheurs d'un méchant Conseil,  
 non pas qu'ils le croient tel bien  
 souvent, mais parce qu'il n'a pas  
 réüffi. Ainsi la plûpart des Mi-  
 nistres demeurent garants des  
 choses qu'ils proposent, & leur  
 disgrâce est presque infaillible tôt  
 ou tard, quand ce ne seroit que  
 pour apaiser ceux qu'ils ont fait  
 foulever par leur fausse politique.

Voilà un tableau en raccourci  
 des esperances qui nous peuvent  
 soutenir dans nos miseres. Sur-  
 quoi il est vraisemblable de dire,  
 comme j'ai déjà fait, que c'a été  
 une grande imprudence aux Mi-  
 nistres de prendre un temps com-  
 me celui-ci pour nous pousser.  
 Ils voioient l'Empereur triom-  
 phant des infideles, ceux-ci con-  
 sternés d'une façon, que ne sca-  
 chant à qui s'en prendre de tant  
 de malheureux evenemens, ils  
 avoient déjà fait étrangler deux  
 de

de leurs Generaux ? Que pouvoient ils croire de tout cela, si non ce qui se trame aujourd'hui, c'est-à dire une paix entre les deux Empires. Or si cela arrive, je ne crois pas qu'ils soient assés dépourvûs de jugement, pour croire que l'Empereur voie ce qui se passe, sans en vouloir profiter, quoi qu'il y ait une Trêve entre le Roi & lui. Qui l'empêchera de la rompre, lui à qui des pretextes ne peuvent manquer, mais des pretextes plausibles, & ou peu de gens peuvent trouver à redire. Je sçais bien que le Roi s'affure sur le Roi de Pologne, qui est de ses amis, je sçai, disje, qu'il prétend par le moien de ce Prince traverser toutes les propositions de paix que le Grand Seigneur pourra faire. Je sçai plus, je sçais encore, que les obligations que l'Empereur a à ce Prince, le rendent  
 fort

fort circonfpect à ne rien faire que de concert avec lui ; mais enfin pour en avoir été fecourû dans son befoin , manquera-t-il une occasion qui ne fe recouvrera jamais. On a beau dire, il n'est rien tel, que de faire les choses, quand toutes les dispositions se rencontrent pour un heureux succès. J'avouë bien que nous conserverons éternellement le souvenir de ce qui nous est arrivé, mais enfin il ne faut point douter qu'on ne cherche touûjours de plus en plus le moien de nous accabler. Combien d'enfans seront ravis à leurs Peres, à qui ces Peres ne pourront jamais remontrer leur devoir ? Combien de filles pourvuës dans des maisons de contraire Religion, & par consequent susceptibles des premieres impressions qu'on leur donnera ? Enfin combien d'inconveniens peuvent naître de ce

re-

retardement , & comme il n'est pas difficile de penetrer toutes ces choses , ne peut-on pas dire que c'est un aiguillon à tous les Princes pour declarer la guerre au Roi ?

Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que les Ministres ont mal pris leur temps pour nous persecuter , mais ils ont eû leurs raisons pour ne le pas faire plutôt , & j'en trouve deux principales , les quelles se rapportent à ce que j'ai remarqué ci-devant. La premiere est qu'ils ne fuioient pas la guerre , comme ils font aujourd'hui , au contraire leur interêt particulier les portoit à faire tout entreprendre au Roi contre les étrangers. Ainsi ils n'avoient garde de lui susciter des ennemis au dedans. Etrange chose , qu'il faille qu'un Roiaume si florissant ait veû arrêter le cours de sa bonne fortune par la passion de cer-  
tai-

taines gens , que je nommerois bien , mais qu'il fuffit de defigner , comme je fais , m'imaginant qu'il n'y a perfonne qui n'entende qui je veux dire. Cependant , s'il m'est permis de faire reflexion fur nôtre destinée qui eût jamais crû que nôtre parti fût obligé de regretter un jour Mr. Colbert , lui qui pendant fon miniftère , nous avoit été tellement oppofé en toutes chofes , que nous croyions n'avoir point de plus mortel ennemi. Et de fait il nous a toujours fait du pis qu'il a pû ; mais s'il eût vecû plus long-temps , nous verrions la guerre fortement allumée contre les Etrangers , & nous par confequent en repos , au lieu que fa mort aiant fait cefler la jalousie , qu'on pouvoit avoir de ce qu'il partageoit les bonnes grâces du Roi , on n'a plus fongé qu'à jouir en repos d'une faveur que perfonne n'ofoit plus difputer

ter après lui. On a crû que ce seroit une imprudence d'exposer d'avantage sa fortune à l'incertitude de la guerre , ainsi de peur d'être respōsable des malheureux événemens, on à privé l'Etat des bons, qui moralement parlant étoient indubitables. Voilà la cause de nos disgraces, parce que dans ce temps de repos, l'ambition de ces personnes allant toûjours en augmentant , ils ont considéré que rien ne leur manquoit plus que la pourpre , & voilà le point fatal qui nous accable aujourd'hui. Mais je ne prens pas garde , que pour me laisser emporter à ma douleur , je faute tellement de discours, en discours qu'a la fin on pouroit croire que je ne sçauois plus ou j'en suis, & defait j'avois dit ci-devant qu'il y avoit deux raisons, qui avoient empêché de nous persécuter plutôt, & cependant je n'en-ay rapporté qu'u-

qu'une: passons donc à la seconde, & faisons connoître que je sçai encore ce que je dis.

Il n'y a personne qui n'ait un but en faisant quelque chose, les Ministres sur tout n'y manquent jamais, & quoi qu'ils mettent toujours en avant l'honneur & l'avantage du Roi; qui examinera bien leur conduite, trouvera que leur intérêt y a la meilleure part. Il m'est aisé de prouver cette vérité, sans remonter bien avant, & même sans sortir de nôtre Cour. Il n'y a que trois ou quatre ans, que les deux Ministres vouloient l'un la paix, l'autre la guerre, je n'ai que faire d'en dire la raison, cela seroit superflu, & on le sçait affés sans que je broüille du papier en raisonnemens inutiles. La conclusion que je tire delà, est que le même esprit régna toujours, c'est-à-dire ceux qui gouvernent aujourd-

jourd'hui, aiant toujourns en vuë  
 leur avancement, ils n'ont eü  
 garde de proposer plutôtt au Roi  
 nôtre destruction, parce que  
 quoi que la chose eût dû être tout  
 aussi agreable au Pape en ce temps  
 là, qu'en celui-ci, ce qui se pas-  
 soit alors leur eût empêché d'en  
 recüillir le fruit. C'étoit en ce  
 temps là que les affaires de la Re-  
 gale s'agitoient avec tant de vehe-  
 mence de part & d'autre, & quoi  
 que cela ne fût pas tout-à-fait du  
 gibier des Ministres, toutesfois  
 comme on sçait que le Roi les  
 consulte sur toutes choses, ils  
 avoient lieu de croire que le Pape  
 ne les favoriseroit pas d'un Cha-  
 peau, dans un temps ou il avoit  
 tant de lieu de n'être pas content  
 de ce qui se passoit. Il a donc  
 fallu regagner son esprit par de  
 profondes soumissions, & par des  
 services importans. C'est-ce  
 qu'on a fait en toutes rencontres,  
 soit

soit en mettant les armes bas, lorsque le Roi pouvoit tirer tant d'avantage de ses forces, soit en interrompant le traité de Mantouë qui étoit en si bon train, soit en le rendant Arbitre des differens que nous avions avec l'Espagne, & avec l'Electeur Palatin, & enfin en travaillant, comme on vient de faire à nôtre ruïne. Après cela la pourpre peut elle leur manquer, principalement aiant affaire à un Pape si zelé pour la Religion Catholique; de quoi je ne le blâme pas cependant, puis qu'étant le chef de cette Religion, il se croit obligé de travailler à son agrandissement. Mais il en viendra peut-être quelque autre après lui, qui sera plus politique, que zelé. Il verra comme j'ai dit ci-devant, que s'il souffre qu'on nous détruise, c'est le grand chemin pour être détruit lui même après cela. j'ai expliqué tout

ce

ce mystere affés clairement, ainsi je m'abstiendrai d'en parler d'avantage, parce que je ne pourois rien dire que ce que j'ai dit ci-devant.

Quelle conclusion dois-je tirer de la, sinon, que quelque éclairé que soit un Roi, un Ministre adroit le fait servir le plus souvent à ses desseins. La politique est sans comparaison comme l'écriture, à qui si l'on donne un mauvais tour, l'on se jette dans la voie de perdition, au lieu que si on l'explique selon la vérité, on avance dans celle du salut. Pour faire l'application de ce que je dis ici, voions ce que le Roi peut gagner en faisant ce qu'il fait, ou si au contraire on ne lui fait pas mettre son Roiaume en danger. On lui fait accroire, qu'il ne sera jamais absolu, tant qu'il y aura deux Religions dans son Etat, que nous sommes capables d'avoir

d'avoir intelligence avec les étrangers, & mille autres impostures aussi grossieres, & aussi faciles à détruire que celles-ci. Pour répondre à la premiere, quelle puissance veut on donc lui donner plus grande que celle qu'il a, & n'a-t-on point peur d'allarmer tous les ordres du Roiaume par de pareils discours. A moins qu'on ne veuille introduire la puissance Ottomane, je ne sçache point de Prince qui soit plus absolu que lui. La Noblesse dont l'aūthorité étoit autresfois si reverée, n'est pas reconnoissable depuis qu'il est monté sur le trône. Ou sont ces grands Seigneurs, qui n'avoient que faire de venir à la Cour pour se faire considerer, leur régime n'est plus, & ils sont si petits aujourd'hui, que si on faisoit reflexion à leur changement on auroit de la peine à les reconnoître. On ne veut plus

plus qu'ils demeurent dans les Provinces , de peur que conser-  
 vant leur bien , ils ne s'exemp-  
 tent des bassesses que les Mini-  
 stres exigent d'eux pour leur pro-  
 curer quelques bienfaits. Si  
 quelqu'un prend ce parti , il s'en  
 repent aussi-tôt , & l'on charge  
 ses terres de tailles , & de loge-  
 mens de soldats. Qu'on le de-  
 mande au Duc de Sully , il sçau-  
 ra bien qu'en dire ; cependant si  
 ses services ne sont pas importans,  
 ceux de ses ayeux lui pouroient  
 faire esperer quelque distinction ,  
 & tant du côté de Pere , que de  
 Mere , il est petit fils de deux  
 hommes qui ont admirablement  
 bien servi l'Etat , l'un sous le ré-  
 gne de Henri IV , l'autre sous ce-  
 lui du Roi d'aujourd'hui.

Au reste , je voudrois bien  
 qu'on me dît quelle plus grande  
 autorité l'on veut que le Roi ait,  
 & quand il demanderoit la tête

d'un homme, à l'exemple du Grand Seigneur, ne la lui donneroit-on pas incontinent. Je trouve même qu'il est bien plus absolu que lui, au lieu qu'il faut que le Grand Seigneur envoie des müets pour ôter la vie à quelqu'un, chacun ne s'empresse-t-il pas de la lui donner? A-t-il la moindre guerre, une infinité de Noblesse court de tous côtés pour se sacrifier pour lui. Cela est bien différent de ce qui se passe aujourd'hui dans les autres États, & même dans ceux du Grand Seigneur, ou il faut qu'on envoie des gens exprés dans les Provinces, pour faire aller les hommes à la guerre. Ne dois-je pas conclure de là, que ceux qui conseillent au Roi de se rendre plus absolu, lui conseillent une mauvaise chose? Que peut-il souhaiter d'avantage que l'amour de ses sujets, & ne lui doit-il pas être

être plus agréable qu'on le vient trouver de bon gré, que si l'on y venoit par force. Voilà la conduite que la Noblesse a tenuë jusques ici, nous faisons corps avec elle, aussi bien que ceux de la Religion Romaine, & je ne pense pas qu'on puisse dire que nous aions jamais paru moins affectionnés, que les autres. Pourquoi donc lui conseiller nôtre ruine? Le Roi n'avoit il pas lieu d'être satisfait de nôtre zele, & de nos soumissions, & quand il nous arriveroit de demander ce qu'il prétend davantage, n'aurions nous pas lieu de le faire?

Voilà quelle étoit l'autorité du Roi à l'égard de la Noblesse. Si je m'arrête sur celle qu'il a pareillement sur les autres ordres du Royaume, je verrai aussi qu'il en a tant, qu'il semble impossible qu'il en ait davantage. Qu'on le demande aux parlemens, ils ré-

pondront qu'ils ne se connoissent plus, eux qui avoient été créés pour être Mediateurs des peuples envers les Rois, & qui cependant ont si peu de credit maintenant, que quand on renverseroit tout le Roiaume, ils n'oseroient pas souffler. Sur qui donc prétend on rendre le Roi plus absolu, est-ce sur le Clergé, ou sur le peuple? A l'égard du premier j'ai déjà fait voir quelle est sa soumission, & quelle va même jusques à se separer du Pape, en cas qu'il en soit besoin. Ainsi il n'y a point d'apparence, que ce soit lui, qui donne de la jalousie. Qui fera-ce donc, fera-ce le peuple, lui qui est réduit dans une telle necessité, qu'il faudroit avoir l'ame d'un Tigre, pour n'être pas touché de ses malheurs. & de fait je puis dire sans exageration, que je suis d'une Province, ou la misere régné tellement, qu'a

qu'a moins que de mourir de faim, l'on ne sçauroit être plus misérable. Les païsans n'y mangent de la viande que les quatre bonnes Fêtes de l'année, c'est-à-dire trois ou quatre fois l'an. Le reste du temps ils n'ont que du pain noir, & quelques legumes. Aussi sont ils faits d'une maniere, qu'ils feroient peur si l'on n'étoit accoutumé à les voir. Cependant ce n'est pas faute de prendre de la peine, ils travaillent depuis le matin jusques au soir, mais les besoins de l'Etat sont si grands, qu'il faut que chacun donne une partie de sa substance pour y subvenir. Je ne sçaurois parler ce me semble plus modestement de tous les impôts, quoi qu'il en soit ce n'est pas dans cette Province seule ou régne la necessité, elle est répandue dans toutes les autres, & elle se fait même sentir jusques aux portes

de Paris. Mais que dis-je, elle passe encore plus avant, elle entre jusques dans cette grande Ville ; quoique le luxe y paroisse régner toujours, comme de coutume, on ne sçait pas ce qui se passe dans le particulier, les taxes, les suppressions de charges, le droit annüel, & mille autres inventions des partisans, envoient tous les jours plusieurs bonnes familles à l'Hospital. Enfin tout y languit, si l'on n'est dans les fermes du Roi, ou attaché aux Ministres. Cependant l'obeïssance y régne, aussi bien qu'a la campagne, non-obstant le desespoir universel. D'abord que le Roi parle, il est obeï ponctuellement. Que veut-on davantage, & est-ce lui donner un bon conseil, que de vouloir qu'il soit plus absolu ?

Peut-être qu'en representant toutes ces choses, quelqu'un ne manquera pas de dire, que je bas  
bien

bien du païs, & que ce n'est pas de cela dont il s'agit maintenant. Mais je lui répondrai, que ce que je dis, n'est pas tant hors de propos qu'il s'imagine. Premièrement, en faisant voir l'obeissance aveugle que chacun rendoit au Roi, je suppose par là que c'est l'avoir mal conseillé, que de lui proposer une puissance plus absolüe. Qu'on jette les yeux sur les Etats voisins, ou verra-t-on des peuples si soumis, ce ne sont que seditions par tout ailleurs sous prétexte de conserver ses privileges. L'Angleterre nous fournit à tous momens des preuves de cette verité, il n'y a pas longtemps que la Flandres a fait encore la même chose, cela arrive un peu plus rarement en Allemagne : mais enfin ce païs n'en est pas plus exempt que les autres. Si je parcours les autres Etats, j'y verrai les mêmes desordres ?

D'où vient cela, de ce qu'on fait des entreprises mal concertées, & bien souvent au delà de ses forces. Au reste ne puis-je pas dire la même chose de celle d'aujourd'hui, & quelque puissance qu'ait le Roi, s'imaginé-t-il nous obliger de quitter une Religion, que nous avons succée avec le lait ? Cependant tout le portrait que je viens de faire des miseres de la France, n'est pas tant pour représenter aux Ministres l'impossibilité de leur dessein, que les suites facheuses qu'il peut avoir. Qu'ils se mettent en tête que tous les ordres du Roiaume sont mécontents, & que s'ils se contiennent dans le devoir, c'est la crainte qui les y retient plutôt, que toute autre chose. Mais pourquoi leur dire cela puis qu'ils le sçavent aussi bien que moi. Ils sçavent de plus qu'ils ne sont pas aimés, & que la plus gran-

grande joie qui pouroit arriver, seroit de les voir tomber au plus profond du precipice. Pourquoi donc mettre leur fortune en compromis, aussi bien que l'honneur du Roi ? Ne demeureront-ils pas garants des événemens, & s'il en arrivoit quelqu'un, qui ne plût pas au maître, ne seroit-ce pas un prétexte pour les depoüiller de leurs richesses, qui surpassent la fortune de beaucoup de Souverains ? Jen'en dis pas davantage, cela suffit, mais tout ce que je puis dire, c'est que Dieu aveugle quelquefois les gens, pour des raisons que nous ne penetrôs pas. les Etats ont leur periode, comme toutes les autres choses, & le nôtre étoit trop florissant, pour pouvoir toujourns demeurer au même état. Cependant cela verifie, ce que d'habiles gens disent de nôtre Monarchie, sçavoir qu'elle ne sçauroit jamais se détruire que par

elle même. C'est en vain que tant d'ennemis ensemble firent leurs efforts, il y a huit ou dix ans, pour nous accabler, c'est en vain encore qu'ils feroient la même chose, si l'on n'avoit jetté de la division parmi nous. Nous étions capables de résister à toute la terre, mais pourquoi aujourd'hui espereroit-on ce miracle, puisque par une politique aussi fautive, que dangereuse, on a armé les François contre les François! hélas on n'a que faire de lire l'Histoire ancienne, pour voir les étranges révolutions, qui arriverent dans l'Empire le plus florissant du monde. Nous n'avons que faire d'aller dans la plaine de Pharsale, pour voir combattre les amis contre les amis, le Citoyen contre le Citoyen, & ainsi du reste. Nous allons voir la même chose en France, & toute la différence que j'y remarque, c'est

c'est que l'on n'y combatra pas pour une Couronne, mais pour la Religion, au moins quant à nous. Cependant il n'y aura que les étrangers qui en profiteront, & il faudroit qu'ils fussent bien mal avisés, s'ils ne faisoient leurs affaires. Croit-on de bonne foi, que les mêmes choses qui ont retardé quelquesfois leurs desseins, les retardent encore. Ce qui nous a donné quelque avantage, a été le bon ordre que nous avions par dessus eux. Qui les empêchera maintenant d'apprendre nos manieres, eux avec qui on nous oblige malgré nous de nous incorporer, mais d'une maniere que nous serons deormais inseparables. Combien y en a-t-il parmi nous sans vanité, qui font pour leur dire ce qu'ils ont affaire, je ne parle pas à l'égard des batailles, car enfin ils ne sont pas tant denüés de Capitaines, que

P'on croit ; mais pour l'œconomie de toutes choses, dont ils ont plus besoin, que de tout le reste.

Et defait, qui considerera bien d'ou nous font venus tant d'avantages, verra que nous en sommes plus redevables à nôtre conduite, qu'a nôtre bravoure. Le bon ordre qui est établi pour les vivres, & pour la discipline de l'armée, est d'un plus grand secours qu'on ne croit, & quoi qu'il y en ait beaucoup, qui crient contre les Intendans, il est certain toutefois que c'est un établissement si necessaire, qu'on ne s'en sçauroit passer: Or qui est-ce qui ne connoît pas les principales fonctions de leurs charges? N'en pouvons nous pas instruire les étrangers, si tant est qu'il les ignorent encore, & en leur faisant voir la necessité d'un pareil établissement, ne pouvons nous pas commencer à reformer les choses,

ses, qui leur ont apporté tant de préjudice par le passé. Ne pouvons nous pas encore leur donner des connoissances sur les munitions, qui est un de leurs plus grands défauts, il ne faut pas avoir été dans les vivres pour cela, & pour peu qu'on ait d'intelligence, & de service, c'est une routine plutôt, qu'une science, de sorte qu'il n'y a personne qui n'en soit capable. Je passe sous silence beaucoup de choses semblables. qui ont toujours arrêté le progrès des étrangers, & je demanderois volontiers à ceux qui viennent de jeter la France dans le trouble ou elle est, si cet obstacle levé, ils n'auroient pas plus d'affaires sur les bras, qu'ils n'en sçauroient démêler vraisemblablement. Car enfin ils sçavent bien que ce n'est pas la bravoure qui manque à quantité de nos voisins, nous nous sommes

trouvés trop souvent l'épée à la main les uns contre les autres, pour en avoir cette opinion. Ils sçavent même, que nous avons été obligés de lâcher le pied aussi souvent, que nous le leur avons fait lâcher, sur tout en Allemagne, ou il ne s'est point donné de combat, que le champ de bataille n'ait été arrosé comme il faut de part & d'autre.

Si cela s'est passé de la sorte, dans le temps que toute la France étoit réunie en elle même, que fera-ce aujourd'hui qu'on nous oblige malgré nous de nous mettre à la solde des étrangers. Car enfin pouvons nous faire autrement, nous qui sortons du Royaume sans denier ni maille, & qui n'avons point de métier la plupart pour subsister. Qu'on ne se fie donc point que nous sommes François, c'est-à-dire que nous aimons le Roi, & notre patrie

trie par dessus toutes choses, la nécessité oblige à ce qu'on ne voudroit pas faire. Que sera-ce donc puis qu'il y a d'autres motifs qui nous y engagent d'ailleurs, mais des motifs si puissans, qu'ils ont fait quitter à plusieurs leurs femmes & leurs enfans. Or je ne pense point que les liens qui nous attachent à nôtre Prince, soient plus forts que ceux de la nature. On ressent les uns plutôt par politique, que par un véritable attachement, & même les gens les mieux censés, ne croient pas que le bonheur d'un Etat consiste dans une si grande élévation du Souverain, un Prince qui ne trouve rien d'impossible au dehors, veut d'ordinaire que tout plié au dedans. Sa volonté est l'unique loi qu'il faut suivre, sans qu'il pense, que tout glorieux qu'il est, il y a de certaines choses, qu'il ne sçauroit faire, à moins que de

s'at-

s'attirer la haine publique. Le Roi à fait de grandes choses, je l'avouë depuis son avenement à la Couronne, mais je prie de considerer, si nous en avons été mieux, quand je parle ainsi de nous, ce n'est pas des Reformés seuls que j'entens parler mais de la France toute entiere. Je me souviens, qu'après la paix des Pirenées, lors que tout le monde s'attendoit à jouir de quelque repos, ce furent de nouveaux Edits, surquoi quelquun se plaignant, on fit réponse qu'il en étoit de la paix, comme d'un arbre, à qui il falloit du temps pour porter des fruits ; qu'on n'avoit qu'a se donner patience, & qu'on verroit des effets de ce que l'on promettoit. Il fallut bien se la donner, malgré qu'on en eût, mais quoiqu'il s'ecoulât sept, ou huit ans, devant qu'on eût de nouvelle guerre, au lieu que l'E-

tat en fût plus tranquile, il n'y eut  
 personne, de quelque condition  
 qu'il fût, qui ne souffrit directe-  
 ment, ou indirectement. Le  
 Clergé fut obligé de païer des  
 decimes extraordinaires, la No-  
 bleffe fut ruinée sous prétexte de  
 la recherche des faux Nobles, &  
 le peuple réduit en si grande ex-  
 tremité par une infinité d'im-  
 pôts, qu'il ne s'en est pû relever.  
 Mais comment l'auroit-il pû faire  
 puisque c'a toujours été de pis en  
 pis? Quels maux n'a point fait la  
 chambre de Justice, elle dont on  
 se rejouïffoit d'abord, croiant,  
 que n'étant établie, que pour  
 faire rendre gorge aux partisans,  
 personne ne voudroit plus s'ex-  
 poser à une inquisition, qui pa-  
 roïffoit si rude, & si affligeante.  
 Mais sous prétexte des deniers  
 Roiaux, n'inventa-t-on pas en-  
 core cet Edit, qui établit l'ante-  
 riorité d'hypothèque en faveur  
 du

du Roi, d'où s'ensuivit la ruine de plusieurs familles, & même des meilleures qu'il y eût dans Paris, & dans le Roiaume. Après cela la guerre survint entre le Roi & l'Espagne, & cette entreprise enfanta encore plusieurs Edits. Combien de creations de charges, qui furent supprimées peu de temps après, le tout pourtant pour le soulagement du peuple. Car ces mots sont aussi bien employés dans les Edits de creation, que dans ceux de suppression, tant il est vrai qu'on donne quel nom l'on veut à toutes choses.

Le succès de cette guerre fut tout-à-fait avantageux au Roi; quoi qu'elle ne durât qu'une campagne, il augmenta ses Etats d'un beau país, & dans lequel sont enclavées plusieurs belles, & riches villes. Mais la paix qui survint fut encore de la nature de celle des Pirenées, il fallut du  
 temps

temps pour en voir le fruit, & enfin ce fruit à été si tardif, qu'il n'est pas encore venu; la guerre de Hollande suivit de près, & ce fut non seulement une excuse pour s'empêcher de soulager le peuple, mais encore un prétexte pour l'accabler. Je ne parlerai point du succès qu'a eû cette guerre, chacun en est informé, mais tout ce que je puis dire, c'est, que quoique le Roi y ait fait des conquêtes considérables, & qui lui produisent un grand revenu, on n'a pas encore ôté un seul impôt de ceux qui ont été mis. On continuë de dire que les fruits de la paix sont tardifs, & que le Roi étant obligé de faire travailler à une infinité de places, il lui est impossible de faire tout ce qu'il voudroit bien. Voilà de quoi l'on paie un million de familles qui sont allées à l'Hospital depuis quinze ou vingt ans, ce qui n'est pas

pas bien difficile à croire , puis qu'outré les grandes dépenses qu'il a fallu faire pour toutes les guerres qu'on a eû à soutenir , il y a deux maisons qui ont bien profité de cent millions en si peu de temps , sans compter ceux qui suivent leur fortune , qui en ont bien encore pillé deux fois autant.

Voilà l'image fidele du bonheur de la France ; & je laisse à juger après cela , si l'on doit être plus attaché à son Prince , qu'à sa femme & à ses enfans. Je sçais bien que le Roi est bon de lui même , & qu'il ne verroit pas volontiers tant de miseres , sans en être touché. Mais enfin il n'entre pas dans le détail de tout ce qui se passe , & quand ses Ministres lui parlent d'une affaire , ils ont le soin de lui en montrer le beau , & de lui en cacher le laid. Par exemple quand ils lui proposent

sent le moien de recouvrer de l'argent, ils lui font voir que cet argent sera utile, ou à quelque conquête, ou à construire quelque Palais, ou à quelque autre chose, qu'il seroit superflu de specifier par le détail. Ils n'ont garde de lui dire, que cela va ruiner une infinité de Provinces, ou la misere est déjà si grande, qu'il n'y a que ceux qui sont sur les lieux, qui en puissent parler au juste. Ils connoissent le bon naturel du Roi, & qu'il ne voudroit pas achepter son contentement aux dépens du sang de tant de miserables. Ils sçavent qu'il n'a que faire ny de nouveaux Palais, ni de nouvelles conquêtes, ni de toutes les autres superfluités, pour être heureux. Aussi ils n'ont garde de l'embarquer par là, mais ils lui disent qu'un grand Roi doit toujours avoir les armes à la main ou du moins faire parler de lui

par

par des dépenses, qui le distinguent des autres Princes. Ils lui remontrent qu'étant déjà connu par la réputation qu'il s'est acquise lui-même à la tête de ses armées, il faut que les étrangers qui voient dans son Roiaume, aillent publier par tout, que sa gloire n'est pas moindre dans la paix, que dans la guerre. Enfin voilà le tableau qu'ils lui font de la grandeur d'un Prince, & celui même qu'ils exposent aux yeux du public, pour tâcher de l'abuser. Je ne dirai point qu'ils ne réussissent pas par là, au contraire la plupart se laissant éblouir par ces dehors pompeux, s'imaginent avoir part dans toutes les grandeurs qu'on leur étale. La stupidité fait encore qu'on va plus loin, on méprise les autres Nations, parce qu'elles n'ont pas tant de faste. Cependant, qui examinera bien les choses, on verra

verra que c'est à elles à nous mépriser, & à nous à envier leur bonheur. Elles ne sont point exposées comme nous aux caprices des Ministres, si elles paient des impôts, ils ne durent qu'autant que les nécessités de l'Etat le demandent, ces impôts ne servent point pour le luxe, pour l'ambition, ou pour mille autres choses semblables, & qui plus est, des particuliers ne les partagent point avec le maître.

Si je rapporte toutes ces choses, c'est pour faire voir seulement que les Ministres ayant autant de sujet que le Roi d'être contents de leur fortune, c'est s'être démentis de leur habileté, que de ne pas entretenir les choses sur le pied qu'elles étoient. Ils avoient, & auroient eû l'obéissance de toute la France, tant qu'ils n'auroient touché qu'au bien. Mais enfin se tait-on, quand  
on

on violente les consciences , & qu'on met en pratique des choses si crüelles que la posterité ne les pourra croire. Pour moi j'ai de la peine à dire, tout ce que je dis, je me suis laissé amuser comme les autres à toutes les bagatelles, dont je viens de parler, & quoi que je sçache bien que ce ne soit pas là l'essentiel, j'avoüerai encore à ma confusion que je serois capable d'y donner, comme auparavant. Mais qu'on ne se fie pas la dessus, tout le monde n'a garde d'être de mon humeur, depuis que je suis hors de France, je vois que ceux que j'avois toujours reconnus pour bons François, font gloire de ne le plus être. Que faut-il attendre de cela? rien que désolation, & que misere: ils prêchent dans toutes les Cours, ou on leur à donné retraite, que tous les ordres du Royaume sont mécontents : ils en font le détail,

com-

comme je viens de faire, promettant que s'il arrivoit la moindre disgrâce, on verroit le Roi, & les Ministres bien empêchés. Pourquoi se faire de nouveaux ennemis ? le Roi n'en avoit-il pas déjà assez sans eux ? qu'on aille dans toutes les Cours étrangères ; on verra que les François y sont en exécration : peut-être a-t-on tort & la Nation n'a pas toutes les méchantes qualités qu'on lui impute. Mais tout ce que je puis dire, c'est que nôtre malheur est bon à quelque chose : ces mêmes étrangers ont changé de sentiment à nôtre égard, & soit qu'ils aient pitié de nos malheurs, ou qu'ils nous croient irreconciliables avec la Cour, ils sont maintenant tout autant de cas de nous, que d'aucune autre Nation. Cependant je crois que c'est plutôt par une raison, que par l'autre, & ce qui me le fait dire, c'est que

comme il y en a parmi nous, qui ont bien plus de resentment les uns que les autres, c'est à ceux-là qu'ils font plus de carettes. Quelle necessité d'augmenter l'averfion qu'ils portoient déjà à la nation, & ne pouvoit-on pas bien s'imaginer les discours que des defesperés leur pouroient faire: y a-t-il rien de secret, dont on ne leur faffe part, on leur decouvre le fort, & le foible de l'Etat, & comme il y a des endroits par où l'on peut lui apporter un grand préjudice, n'est-ce pas le moien de hâter le deffein qu'ils pouroient avoir de prendre les armes. Le temps nous apprendra beaucoup de choses, mais j'ai peine à croire qu'il arrive ce qu'on dit. On nous veut persuader, que le Roi n'attendra pas qu'on lui faffe la guerre, mais qu'il la déclarera lui même avant qu'il soit peu. Tous ces discours ne font que

que des artifices pour faire accroire qu'il ne craint rien , cependant l'on a nouvelle qu'il voudroit être à recommencer. L'on sçait positivement qu'il a un déplaisir inconcevable de la desertion de tant de bons Officiers , & que même il en a témoigné du chagrin aux gens qui sont causes de tous ces malheurs. C'est pour cela , que ceux qui sont allés heureux pour avoir gagné un autre pais , recoivent si souvent des lettres de leurs amis , pour les tenter de retourner. Que ne faisons point pour les éblouir par les bienfaits , que le Roi donne à ceux qui changent de Religion ? dix mille livres de rente à l'un , huit mille à l'autre , un Gouvernement à celui-ci , un Regiment à celui-là , & enfin mille choses semblables. Mais avec tout cela , je ne vois pas qu'un honête homme en soit ébranlé , & une mar-

que de ce que je dis, c'est qu'il arrive ici tous les jours de nouveaux Officiers, & je ne vois pas qu'ils s'en retourne un seul, si j'en excepte deux fripons qui étoient chargez de dettes, & à qui l'on a fait des promesses qui se trouveront plutôt illusoires qu'effectives.

Je viens de montrer ce me semble par vives raisons, combien il étoit important aux Ministres de laisser les choses en l'état qu'elles étoient, mais je n'ai dit encore que la moitié de ce qui se peut dire la dessus, car enfin le Roi n'a pas perdu seulement par là l'amitié de ses peuples, mais encore celle des Princes, qui avoient une alliance plus étroite avec lui. J'ai donc eû raison de dire qu'il avoit agi directement contre ses intérêts, c'est ce que j'acheverai de prouver dans le Chapitre suivant.

## CHAPITRE III.

*Qu'il n'y a point de Prince dans l'Europe, qui n'ait intérêt à ce qui se passe aujourd'hui, sur tout les Princes Protestans, dont la Religion est en grand danger s'ils souffrent que nous perissions*

**L**A conduite des Princes est toujours misterieuse, & quoi qu'ils ne reüssissent pas toujours, il est constant neanmoins qu'ils ne font jamais rien sans dessein. J'ai expliqué ci-dessus celui que le Roi pouvoit avoir eû en procurant nôtre perte, mais il en faut pénétrer les suites. Pour peu qu'on se veuille donner la peine de les examiner, on trouvera sans doute qu'ayant jetté les yeux sur les deux Religions, qui partagent l'Europe, il a cru qu'il n'arriveroit jamais aux grands desseins

L 3

qu'il

qu'il a pû concevoir, à moins que de se déclarer ouvertement ennemi de l'une, ou de l'autre. Il n'a eû garde de le faire de la Religion Romaine, cela tiroit à trop de consequence pour lui, outre qu'il y a été élevé, & que par conséquent, il y étoit attaché, comme ont coutume d'être tous ceux, qui ont été élevés dans une Religion. D'un autre côté il n'auroit pas été seur du consentement de ses sujets, car quoi qu'il faille convenir que ce qui s'appelle la Cour, seroit d'humeur aussi bien que la plus grande partie des Evêques, d'embrasser la loi Mahometane, en cas qu'il se fît Turc, comme ce n'est rien néanmoins en comparaison du peuple, ç'auroit été peu de chose que leur suffrage, dans une affaire de si grande importance que celle-ci. Cela présupposé, comme il est hors de doute, il n'a pû faire au-

tre-

trement que de paroître ennemi juré des Reformés, & il a crû en tirer cet avantage, que tout le parti Catholique se joindroit à lui, pour les extirper, ou du moins qu'il n'oseroit s'opposer à ses desseins, voiant qu'il s'agissoit de la Religion. Certes cette politique est des plus raffinées, & peut-être on n'a rien traité de plus fin depuis long-temps dans le Cabinet. Mais enfin, de quelque adresse que l'on se serve, il se trouve quelque fois des gens qui pénètrent tout. Comment aussi pouroit-on croire que le Roi par le seul motif de Religion se mît dans le danger que lui peut attirer une affaire de si grande importance, lui qu'il n'y a que fort peu de temps, qui disputoit l'autorité du Pape. Cette assemblée du Clergé, qui faisoit tant de bruit par des propositions qui surprennoient tous ceux de cette Reli-

gion , s'accorde t-elle bien avec ce qui se passe aujourd'hui. Dans ce temps là il ne se soucioit pas de paroître tout prêt de former un Schisme, dans ce temps-ci , il ne veut pas souffrir qu'aucun de ses sujets professe une autre Religion que la Romaine. Etrange changement , & ne faut il pas que le St. Esprit soit descendu bien vîte, ou qu'il serve de prétexte au Roi, comme il a toujurs fait à tous les grands Princes. En effet cette politique n'est pas nouvelle, & si nous lisons l'Histoire du siecle passé, nous verrons que c'étoit le chemin que prenoit l'Empereur Charles V. pour parvenir à la Monarchie universelle. Mais aussi cette même Histoire nous apprend le remede qu'y trouverent les puissances qui étoient menacées de ruine. Elles eurent recours à Henri II, & ce Prince, qui étoit pourtant bon Catholique

que

quē Romain, ne crut pas de ses interêts, de souffrir que la Religion servît ainsi de prétexte à un Prince, qui étoit accusé de n'en avoir gueres. Si je parle ainsi de cet Empereur ce n'est qu'après beaucoup d'autres, cependant s'il faut appuier ce que l'on dit de quelque autorité. Je trouve que je prouverai assés mon dire, en faisant resouvenir de cet inceste, qu'il commit avec sa propre sœur, de laquelle nâquit Dom Jean d'Aûtriche, celui qui gagna la fameuse bataille de Lepante contre les Turcs.

Il y en a peut-être qui voudront dire que le grand regret que cet Empereur eût d'un crime si horrible, fut cause du dessein qu'il prit de nous exterminer & j'ai même lû quelque part (il est vrai que c'est dans un Auteur qui goguenarde si souvent, qu'il n'y a gueres de fonds a faire sur ce

qu'il dit) j'ai lû dis-je, en un endroit, que c'étoit la penitence que le Pape lui avoit donnée. Mais il vaudroit mieux que les Princes ne fissent pas de si grandes fautes, & que nous fussions moins exposés à leurs persecutions. Il y a de l'apparence que ce n'est pas un commandement comme celui là qui anime le Roi aujourd'hui, il est hors du cas que je viens d'alléguer, & d'ailleurs un Prince comme lui, qui a donné la loi au Pape jusques dans Rome, ne la receuroit pas à son tour dans une affaire, qui dans le fonds est si préjudiciable à ses interêts. Je me souviens encore de cette pyramide, qui fut élevée pour réparation de l'affront qu'on avoit fait à son Ambassadeur, mais si j'en ai conservé le souvenir jusques à present, je crois que le Pape, & les Cardinaux, s'en souviennent encore mieux que moi. C'est  
 une

ùne atteinte mortelle à leur reputation , & il est à préfumer qu'il n'y a que l'impuiffance qui les ait obligés jusques ici à demeurer fans resentment. Aujourd'hui que l'occasion s'en presente, est il à croire qu'une Nation qui a tant de peine à pardonner, se démente de son propre genie , aussi bien que de ses interêts. Attendra-t-elle qu'au lieu d'une pyramide, le Roi entoure le siege de son Empire de ses Troupes victorieuses. Si cela arrive jamais , où sera la liberté des suffrages , lors qu'il s'agira d'une élection. L'on voit déjà, non seulement quelles brigues il se fit dans ce temps là , car cela a toujours été, & il y a de l'apparence que cela sera encore toujours, mais avec quelle autorité, il veut que l'on suive ses intentions. Ne sera-t-on pas bien aise de lever un si grand obstacle, princi-

palement venant à considérer, que tout ce que le Roi fait, n'est que pour se rendre plus puissant.

Peut-être va-t-on dire que je parle tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre, puisque j'ai dit dans le chapitre précédent que les Ministres faisoient faire un pas dangereux au Roi, & que dans celui-ci, je dis au contraire que son but est de se rendre plus puissant. A cela je répons, que pour dire ce que je dis, je ne change point de langage. Je ne doute point que le Roi ne croie réüssir par là, mais c'est à sçavoir si ses desseins auront le succès qu'il espere. On lit dans son cœur quelque couverture qu'il donne à ses actions, & comme tous les Princes ont intérêt à se conserver dans l'indépendance, ou Dieu les a fait naître, c'est un signal pour les réunir tous. Il ne sera point question s'il s'agit de la Religion, ou non; l'on

l'on démêlera le ſujet, d'avec le prétexte, & tout ce qui peut arriver, c'eſt que ſi le Pape ne jugé pas à propos à cauſe de ſon caractère de ſe mettre à la tête d'une ligue ou il y aura bon nombre de Princes Proteſtans, il y entrera touſjours ſecrètement.

Il n'en étoit pas de même, ſi le Roi eût touſjours continüé dans le procedé qu'il tenoit à nôtre égard. En nous ſappant ainſi peu à peu, j'avoué bien qu'il avoit de grands deſſeins, mais touſjours ne les donnoit-il pas tant à connoître. Cela faiſoit donc que chacun ſe flattant encore de pouvoir conſerver ſa liberté, on n'éclaircit pas ſa conduite de ſi prés. Mais aujourd'hui, que peut-on dire? Se mettra t-on en tête, comme j'ai déjà remarqué, qu'il n'entreprenne nôtre deſtruction que par un pur motif de Religion? cela s'accorde t-il bien avec toutes

les marques qu'il a données au Pape du peu de considération qu'il avoit pour lui. Que veut dire cette pyramide ? que veut dire cette assemblée du Clergé ? Que veulent dire tant de propositions, ou les véritables zelés ont trouvé si fort à redire ? Que veulent dire enfin toutes les mesures que l'on prend chaque jour pour tâcher de s'emparer d'un nombre infini de biens Ecclesiastiques, & en un mot ? qui ne verroit clair dans toute cette conduite. J'avouë, que de l'humeur dont est le Pape, il aura de la peine à se déterminer sur une affaire de si grande consequence ? Il considerera peut-être, que c'est se démentir de tous les sentimens qu'il à fait paroître jusques ici, que de se déclarer contre un Prince qui travaille à reünir à son Eglise un si grand nombre de peuple. Mais aussi, s'il envisage les suites de

tout

tout cela , ne se dira t-il pas, qu'il  
 vaut encore mieux conserver sa  
 puissance en l'état qu'elle est ,  
 que de l'augmenter en apparence  
 pour être ensuite la victime d'u-  
 nè autre puissance infiniment au  
 dessus de la sienne , il a vû par ex-  
 perience l'infidelité du Clergé ,  
 il verra la même chose des Cardi-  
 naux , s'il souffre que la domina-  
 tion du Roi s'étende jusques en  
 Italie. La puissance du Pape n'est  
 reverée , que parce qu'elle est  
 indépendante ; du moment que  
 cela ne sera plus , il deviendra  
 comme les autres Evêques. Les  
 Cardinaux feront bien pis , il ne  
 sera plus question de disputer le  
 pas aux Princes. Mais que dis-je  
 ils feront bien même obligés de le  
 ceder aux Evêques. Ceux-ci  
 rentreront dans leurs droits, & ils  
 feront bien voir à ceux là , qu'ils  
 étoient encore dans le neant , lors  
 que tous les Chrétiens se soumet-  
 toient

toient à leur obeïr. Que deviendra alors le sacré College, & ne faudra-t-il pas que chacun aille briguer quelque grace à la Cour. Etrange changement pour des gens qui s'en font tant accroire aujourd'hui.

Voilà pourtant l'état où se trouvera bientôt la Cour de Rome, si elle ne fait une sérieuse reflexion à ce qui se passe aujourd'hui. Car enfin j'avoüerai au préjudice de ce que j'ai dit ci-devant, que si le Roi parvient à n'avoir plus qu'une Religion dans son Roiaume, il en sera plus hardi pour faire des entreprises. Quoi que nous fussions incapables de traverser ses desseins, il nous étoit impossible néanmoins de le lui ôter de la pensée. Nos ennemis lui insinüoient à tous momens que nous ne verrions qu'à regret la destruction de ceux de nôtre Religion, & sur ce pied là il n'o-

soit

soit s'y embarquer qu'avec des  
 précautions inconcevables. En-  
 fin, pour me servir d'un terme  
 fort commun, mais qui pourtant  
 n'en est pas moins significatif;  
 Nous pouvions bien le guerir du  
 mal, mais non pas de la peur. Et  
 s'il se voit jamais à l'abri de l'un,  
 & de l'autre, il est certain que si  
 l'interêt de ses Ministres s'y ac-  
 corde, l'on court risque de voir  
 un embrasement qui consumera  
 tout l'Europe. Mais que dis-je,  
 nous ne sommes plus à la veille  
 de cela, au moins de sa part, &  
 il est à croire plutôt que toutes  
 les autres puissances le prévien-  
 dront. Elles n'ont garde de souf-  
 frir qu'il se serve du prétexte de la  
 Religion, pour parvenir à la Mo-  
 narchie universelle. Elles avoient  
 déjà du soupçon qu'il y préten-  
 doit, mais aujourd'hui qu'il se dé-  
 clare si formellement, elles n'au-  
 roient gueres de soin de leurs inte-  
 rêts,

rêts, d'attendre que l'orage vînt fondre sur elles. Il n'est rien tel que de prévenir son ennemi : celui qui attaque le premier a toujours un grand avantage, & c'est de quoi personne ne sçauroit convenir. Cependant si cela arrive jamais, ce sera alors que le Roi verra le préjudice qu'il s'est fait de nous reduire à l'extrémité. Quand même le desespoir ne nous feroit pas faire bien des choses, toujours est il certain, que nous lui pouvions beaucoup servir, sur tout quand il avoit quelque démêlé avec le Pape, ou avec la maison d'Aûtriche de qui, comme j'ai déjà dit, nous sommes ennemis, pour ainsi dire, dès le ventre de la mere. Le Roi pouvoit donc conter toujours sur nôtre fidelité, & je puis dire sans aucune prévention, qu'il s'y pouvoit affurer plutôt, que sur celle d'aucun autre de ses sujets. La  
rai-

raison que j'y trouve, c'est que  
 quoi qu'en veuillent dire nos en-  
 nemis, nous avons plus de Reli-  
 gion qu'eux. L'on ne voit point  
 que nous ayons jamais eû part à  
 ces débauches signalées, qui se  
 font passées sous son règne.  
 Nous nous sommes touûjours  
 contenus dans le devoir que nous  
 devions à Dieu, & celui qui a  
 pour maxime de ne point offenser  
 celui qui lui a donné l'être, se  
 dispense rarement d'obeir à ceux  
 que Dieu a établis ses Lieutenans  
 en ce monde. J'ai déjà dit qu'on  
 regardât toutes les seditions qui  
 ont éclaté sous le règne du Roi, &  
 qu'on ne verroit point que nous  
 y aions jamais trempé. J'ajoute-  
 rai que ce n'est pas seulement en  
 France, ou nôtre obeïssance pa-  
 roît, mais encore dans tous les  
 Roiaumes, ou nôtre Religion est  
 répandue. Nous ne sçavons ce  
 que c'est que de nous révolter  
 contre nôtre Prince pour quel-  
 que

que raison que ce soit. Cela paroît principalement en Suede, ou il s'est fait un si grand changement depuis quelques années, & pour le gouvernement & pour les biens, que si cela fût arrivé dans un pais habité par des gens de la Religion Romaine, le Roiaume seroit renversé maintenant c'en dessus dessous. Mais nous n'avons personne parmi nous, qui nous dispensé d'obeir à nôtre Prince, c'est pourquoi les Suedois ont tout souffert sans dire mot. Il n'en est pas de même parmi ceux de la Religion Romaine, on trouve des Moines, & des Curés, qui ont la conscience large, & même les Papes font gloire d'en montrer le chemin aux autres, parce que cela autorise toujours le pouvoir qu'ils ont usurpé sur les puissances seculieres. C'étoit à nous que le Roi pouvoit recourir dans ces sortes d'occasions, & quand tout le Ro-

iaume

iaume lui auroit manqué, nous n'avions garde de faire la même chose. Nous ne craignons rien tant que l'autorité du Pape, & c'est affés qu'il veuille faire quelque entreprise pour nous y opposer. Nous avons toujurs été dans la même disposition à l'égard de l'Espagne, & cette Monarchie n'a point trouvé ny d'ennemis plus prompts, ny plus à craindre que nous. Si cela est vrai, comme il n'en faut point douter, qui peut dire que le Roi ait bien fait de se priver d'un secours qui lui étoit si assuré. C'est maintenant que le Pape n'a plus qu'à lancer ses foudres pour jeter le Roiaume dans une grande consternation. Tout le monde ne tremblera-t-il pas, puisque tout le monde est maintenant soumis à ses ordres. Autrefois nous étions capables de remettre les autres dans le bon chemin, & quand

nous

nous aurions trouvé quelque obstination, nôtre parti n'étoit pas si peu considerable, qu'en attendant que chacun se fût défilé les yeux, nous n'arrestassions toujours les desseins d'un ennemi si rusé. A qui aura le Roi maintenant son recours, & quand nous n'aurions eû pour nous que cette seule raison, ne meritoit elle pas bien qu'on y songeât deux fois avant que de nous détruire, qu'on en die tout ce qu'on voudra, dans la jalousie que le Roi donne aujourd'hui à toute l'Europe, il n'a rien davantage à apprehender qu'une guerre, dont le Pape se feroit chef. C'est un beau prétexte que celui de la Religion, & quand la Cour de Rome voudra, ne trouvera t-elle pas lieu de chicanne. A-t-elle sujet d'être satisfaite de la maniere que se sont traitées tant d'affaires qui la regardent de si près: ces libertés de

l'E-

l'Eglise Gallicane, qu'on augmente, & qu'on restraint, selon que les Rois sont plus, ou moins puissans, ne sont ce pas des sources inépuisables de querelle. Il falloit bien cependant que le Pape filât doux, quand nôtre parti subsistoit. Il sçavoit que nous étions tout prêts de soutenir les Droits du Roi contre le premier qui s'y voudroit opposer, à plus forte raison contre lui. Il est à couvert maintenant de cette crainte, il n'a qu'à mettre en usage les foudres Ecclesiastiques pour se faire craindre à son tour. Dès que les Eglises seront fermées, & que le peuple verra l'interuption de ses ceremonies, adieu le respect qu'il portoit au Roi, le scrupule s'empêrera de son ame, & il n'a qu'à mourir une seule personne sur ces entrefaites, pour faire soulever toute une Ville, & peut-être tout le Roiaume, je crois que le

le Roi comblé de gloire comme il est par tant de victoires, & d'ailleurs accoutumé à un commandement absolu, ne s'imagine gueres de telles révolutions, mais ne sçait il pas ce que la Religion est capable de faire. Il en voit un bel exemple par nous mêmes, il a vû que nonobstant tous ses Edits, cela n'a pas empêché qu'il ne se soit trouvé des personnes assez zelées, pour aller sur les ruines de leurs Temples chanter les louanges de Dieu, il voit que cela ne nous étant plus permis, nous aimons mieux quitter nos femmes, nos enfans, nôtre bien, & nôtre pais, que de nous soumettre à ses ordonnances, pourquoi les Catholiques Romains n'en feroient ils pas autant que nous, si jamais ils s'y trouvent obligés. Encore nous offre-t-on maintenant l'exercice d'un Religion, sans laquelle les hommes

ne

ne ſçauroient vivre, au lieu, qu'ils n'en auroient plus en pareil accident. Encore un coup; cela n'est il pas capable de produire bien des chofes? & le Roi, qui a fi bien reüffi depuis qu'il est ſur le trône, a-t-il bien ſongé qu'il alloit élever lui même le Papeau delà de ce qu'il a jamais été? Cela est pourtant plus dangereux qu'il ne croit, & s'il en doute, qu'il faſſe bien reflexion à une choſe. Jamais la Cour de Rome n'a été fi modérée à l'égard des Princes Chrétiens, que depuis que l'Europe à été partagée en différentes Religions, pourquoi cela? Parce qu'elle a apprehendé, que les Princes ne voiant clair dans ſa conduite, ils ne ſe jettaffent dans le parti qui les pouvoit mettre à couvert de ſon ambition. Au reſte ſi cette verité est connüe de toutes les puiffances. Pourquoi le Roi, qui a bon droit paſſe pour

le plus grand Prince, & pour le plus éclairé de toute l'Europe, donne-t-il des armes lui même pour les tourner contre lui ? Est-ce qu'il n'a rien à craindre des Papes, il n'est pas possible qu'il ait cette pensée, & il sçait bien que sa Couronne n'a jamais couru tant de risques que de ce côté là. Qu'il jette les yeux sur le règne de Henri le Grand son Ayeul, & il verra que la Cour de Rome lui faisoit plus de mal toute seule par ses coups fourés, que ne faisoient le Roi d'Espagne, & les Guifars à force ouverte.

On n'auroit jamais crû que le Roi eût tant à craindre du Pape, ny que le Pape se dût tant rejouir de nôtre malheur. Mais comme je crois avoir affés bien éclairci la chose, pour qu'il n'en reste plus de soupçon, je passerai aux autres desavantages que le Roi s'est fait par là, ce qui ne me sera pas difficile de prouver. Il

Il est certain, que quoi que sa puissance soit incomparablement au-dessus des autres Rois de France, ses Predecesseurs, & qu'il ait même donné de temps en temps des marques qu'il étoit capable d'une plus grande ambition, l'on n'a jamais crû fortement qu'il eût des pensées aussi vastes, que beaucoup de gens lui ont voulu attribuer. On a voulu dire qu'il aspirait à la Monarchie universelle, mais on y voioit tant d'obstacles, qu'il sembloit plutôt qu'on voulût dire qu'il en étoit plus digne que capable d'y parvenir. Le moien aussi de croire que lui qui à déjà passé plus de la moitié de sa carrière, car enfin on n'est plus jeune dès que l'on approche de cinquante ans, voulût se mettre un dessein en tête, ou des Princes qui n'étoient pas moins puissans que lui ont échoué. Qu'on regarde de quelle ma-

niere Charles V. se tira de cette affaire, lui neanmoins qui possedit bien d'autres pais que le Roi, & qui n'étoit pas en moindre reputation. Cependant à dire les choses, comme elles sont, il est pourtant vrai, que s'il se trouvoit encore un Prince en France comme lui, & dont le régne fût aussi long, & aussi heureux, il pouroit peut-être accomplir ce que le Roi a commencé si glorieusement. Les Successeurs travaillent d'ordinaire sur les memoires de ceux qui les ont precedés, & nous voions cela particulièrement en France, ou ils ne faut point que les Ministres se vantent d'une si grande penetration, puisque si on examine bien leur conduite, on trouvera qu'ils ne suivent que ce que le Cardinal de Richelieu leur a enseigné. C'est ce grand homme qui a donné le premier les moiens d'abbaisser la maison  
d'Aû-

d'Aûtriche , qui nous à ouvert les Alpes, & les Pirenées, & qui pour tout dire en un mot, à relevé la reputation du Roi qui étoit fletrie également , & chez les étrangers , & chez nous même. Comme je fais profession de dire la verité, j'avoüerai encore que c'est lui qui à été d'avis d'abbatre nôtre parti. La raison qu'il en avoit, est que comme nous avions en ce temps là plusieurs grands hommes parmi nous , il apprehendoit que la Religion ne leur servît de prétexte pour troubler l'état , chose qui étoit en leur pouvoir de faire, veu le credit qu'ils avoient dans le Roiaume, & les places qui étoient en leur disposition. Au reste je deman- derois volontiers à ceux qui sui- vent ces memoires, s'ils y ont trouvé ce qu'ils pratiquent au- jourd'hui, je veux dire le conseil de nous détruire entierement.

Car il y a une grande difference entre nous ôter les moiens de remüer, & nous jeter dans le desespoir. Nous ne pouvions pas empêcher que ce grand homme n'eût de l'ombrage de nos forces, d'ailleurs il sçavoit la jalousie que tous les Grands tant de l'une, que de l'autre Religion avoient contre lui. Il craignoit qu'ils ne se reünissent tous, & comme il y en avoit parmi nous qui avoient des places fortes, comme pouvoit être Mr. de Boüillon, il ne faut pas s'étonner qu'il buttât tant à nôtre ruïne, puis qu'il y trouvoit sa seureté particuliere. Une marque que ç'a touûjours été là son motif, c'est que nous voions, que dans le temps même qu'il paroissoit nous persecuter davantage, il avoit grand soin de faire Alliance avec les Princes Protestans. Il nous prend la Rochelle à la verité, mais il assiste le Grand Gustave de

de toutes les forces du Roiaume. Il donne pension au Lantgrave de Hesse, il tâche d'attirer le Duc de Saxe dans les interêts de la Couronne. Enfin il n'oublie rien pour ainsi dire, pour rétablir la confiance, que le commencement de nôtre persécution pouvoit ôter. Or la conclusion que jetire de là, est que ce grand homme, qui étoit aussi éclairé pour le moins que les Ministres d'aujourd'hui, reconnoissant de quelle utilité étoit pour le Roiaume la bonne intelligence avec les Princes Protestans, n'avoit garde de la rompre par des entreprises pareilles à celles que nous voions. Ces Princes ne pouvoient pas trouver mauvais, qu'on retirât de nos mains des Villes qui pouvoient être l'azile de la Rebellion, aussi bien que la seureté de nos consciences, mais il n'en eût pas été de même, s'ils eussent

veu qu'on en eût voulu bien plutôt à la Religion , qu'à tout le reste. Qu'eussent ils dit , s'ils se fussent apperçûs qu'au préjudice de tant d'Edits confirmés par mille promesses Roiales , on n'eût plus voulu qu'une même profession de foi. N'eussent ils pas bien veu qu'on ne vouloit qu'un prétexte pour faire querele au tiers, & au quart, & que c'est là proprement ce qu'on appelle vouloir pêcher en eau trouble. Il en est de même de ceci , comme de ce que nous avons veu de Strasbourg: tout le monde se souvient que l'Evêque de ce nom fut un des Boutefeux de la dernière guerre , & qu'on fut l'embarquer , sous promesse de rétablir la puissance de ses Predecesseurs dans son Evêché. Il crut legèrement ce qu'on lui disoit , & sur ce pied là il fit des brigues de tous côtés pour faire reüssir les desseins du

du Roi, qu'est-il arrivé, rien sinon qu'il est mort haï de tous les Princes, excepté de celui qui trouvoit son conte dans son infidélité. Mais encore le Roi aiant eû tant d'avantage par le traité de paix est il possible qu'il ne se soit point souvenu d'un homme qui lui avoit rendu tant de services, pardonnés moi, en voici la recompence, le Roi trouvant l'occasion de s'emparer de Strasbourg, la fait, mais pour lui, & non pas pour l'Evêque d'apresent qui pourtant a encore plus travaillé pour ses interêts, que le defunt. Il en fera de même, comme je viens de dire, dans l'occasion qui se presente. Combien de belles promesses les Ministres vont ils faire à ceux, qui épris de zele, ou poussés par quelque interêt, voudront faire fleurir la Religion Romaine dans des lieux ou ils auront quelques prétentions? Pour

moi je crois déjà voir Geneve tomber sous la puissance du Roi, comme Strasbourg. On promettra à l'Evêque tout ce qu'il voudra, mais je ne répons pas qu'on lui en tiennela moindre partie. Il faut que Bâle pareillement prenne bien garde à elle, c'est par ces sortes de ruses qu'on s'empare touûjours de ce qui est à sa bienfiance, & pour en dire la verité, je trouverois tout cela fort beau, & fort politique, si je n'y voyois Dieu offensé.

Cependant il faut convenir que les Princes Protestans doivent encore moins s'accommoder de cela, que tous les autres. ils sçavent la haïne que les gens de la Religion Romaine leur portent, & s'ils souffrent qu'on ruïne ainsi ceux qu'ils sont obligés de protéger, & par un principe de Religion, & par un principe de politique. On viendra ensuite jusques

ques à eux. Que ceux principalement, qui sont riches des biens d'Eglise y fassent reflexion, ce sera tôt ou tard un sujet de leur faire querele. Le Roi n'est pas si éloigné d'eux, qu'ils ne le doivent apprehender. Il tient déjà des places au delà du Rhin, il a le passage de ce fleuve libre par le moien de Strasbourg, il a des pensées sur le trône Imperial, pour lui, ou pour le Dauphin, ou peut-être pour le Duc de Bourgogne, Prince, dont ceux qui ont tiré son horoscope, veulent qu'il soit encore plus grand que le Roi, tant y a que tous ces sujets de défiance meritent bien la peine d'y penser. Mais, que dis-je, non seulement ils le meritent, mais encore c'est là la cause pourquoi l'on voit toute l'Allemagne changée depuis trois ou quatre mois. Les Princes, que des interêts differens rendoient

ennemis secrets les uns des autres commencent à se rapatrier. Il n'est plus question maintenant des anciennes querelles de la Couronne de Suede, & de Danemark, le Roi les a terminées heureusement par ce qu'il vient de faire. Le Roi de Danemark qui avoit epoufé ses interêts jusques à être tout prêt de broüiller le Nort commence à penetrer qu'on ne demande qu'a le ruiner lui même, aussi bien que la Couronne de Suede. L'on n'a en vuë que de faire ses affaires, pendant qu'il sera occupé ailleurs. On ne demande dis-je, autre chose sinon qu'il s'embarque à la guerre, afin que tous les Princes Protestans prenant parti pour ou contre, pas un ne soit plus en état de prendre garde à ce qui se passe: & de fait si la guerre eût commencé de ce côté là, le Roi ne se seroit il pas moqué de toutes ces puissances, lesquelles

se

se feroient consumées les unes les autres, sans que pas une en eût retiré le moindre profit; car enfin ne sçait on pas bien entretenir la balance quand il en est besoin, c'est-à-dire redoubler le secours, ou le retirer à proportion de la nécessité. Cependant je dois convenir d'une chose, que cette politique est fort adroite, puisque le Roi aiant toujourns apprehendé que l'Allemagne ne lui tombât sur les bras, en cas qu'elle se vît en repos du côté du Turc, c'étoit toujourns épuiser une partie de ses membres, & par conséquent les rendre incapables de lui faire du mal. Mais en quoi la politique est plus belle, c'est que si cette guerre eût commencé, elle eût fait une merveilleuse diversion en faveur du Turc. Ainsi il en eût été moins porté à la paix ce qui auroit mis le Roi en seureté, sans qu'il eût paru se démen-

tir des sentimens qu'il a fait paroître jusques ici. Je veux dire, de demeurer en repos, tant que l'Empereur aura des affaires contre les infideles.

Quand le Roi en nous persecutant, comme il fait, ne se seroit fait que priver de l'effet de cette politique, n'est il pas vrai que c'est une faute qui lui peut-être de la dernière consequence. J'ajouterai à cela, que s'il est vrai, comme je n'en fais point de doute, qu'il aspire à l'Empire, il n'en prend pas le plus court chemin. Une des raisons, qui a fait jusques ici que la maison d'Autriche a été le plus haïe, c'est de s'être déclarée ennemie jurée des Protestans. J'ose dire encore que c'est la principale raison pour laquelle le Roi trouva tant de facilité à gagner l'Electeur Palatin dans la dernière guerre. Pourquoi donc se revêtir d'une reputation, qui

qui ne ſçauroit produire aucun bon effet ? Cependant pour ne point paroître partial , retranchons nous à un raisonnement juſte, & deſintereſſé. Le Roi, comme chef de tous les Princes qui profeſſent la Religion Romaine , étoit agreable à tous ceux qui ſont de la même Religion ; comme ſouffrant la Religion Proteſtante dans ſon Roiaume , il n'étoit pas haï de ceux qui ſont profeſſion de cette Religion , comme peut-être l'Empereur , qui la perſecute depuis long-temps: il ſ'en falloit donc tenir à ce qui lui apportoit de l'avantage, ſans vouloir courir aucun riſque. Mais aujourd'hui qu'il fait encore pis que l'Empereur , les ſentimens qu'on aura pour lui dans l'Empire , ſeront auſſi bien plus envenimés , que ceux qu'on avoit pour ſa Majeſté Imperiale. On pouvoit ſe flatter à l'égard de ce-

lui-ci, qu'il n'agissoit que par un faux zèle, & qu'en étant desabusé, il écouteroit ce que lui pourroient dire sa raison, & ses intérêts. Mais à l'égard du Roi il n'en est pas de même : on sçait que c'est la politique qui le fait agir, plutôt que la Religion, non pas que je veuille dire que ce ne soit un Prince de bonnes meurs, & de bon exemple ; mais après les démêlés qu'il a eus avec le Pape, on me permettra bien de dire franchement mes sentimens. Non ce n'est point en vuë de nôtre salut qu'il nous veut convertir, & c'est seulement en veüe de son intérêt. Si l'on en est une fois persuadé, comme je n'en fais point de doute, qui est-ce qui voudra concourir à ses desseins ? Seront-ce les Princes de l'Empire, qui voient que la Religion ne sert que de prétexte, & ne jugeront-ils pas

pas avec raison, que qui est capable de forcer les consciences pour un sujet comme celui-la, le fera encore de toute autre chose, quand il s'agira de parvenir à son but. Cependant si quelqu'un a sujet d'entrer dans cette défiance, ce sont sans doute les Princes Protestans, lesquels on entreprendra de ruiner les premiers, parce qu'on aura un prétexte tout prêt contr'eux, au lieu qu'il le faudra chercher contre les autres. Mais que dis-je, tout le monde sera enveloppé d'un même coup de filet, car sous prétexte d'une guerre de Religion, on épuisera les forces des Catholiques Romains, aussi bien que des Protestans, puis quand on verra que chacun n'en pourra plus, ce sera alors que le denouëment de la piece se fera, en signifiant des choses, qui feront voir qu'on ne veut plus qu'une Monarchie.

Si l'on s'étonne que je parle de cette manière, après avoir d'abord rapporté tous nos malheurs aux Ministres, si l'on veut même que ce que je dis à présent implique contradiction à ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage, je réponds à cela qu'on se pouroit bien tromper. Je tombe encore d'accord que les Ministres ont eû leurs vuës particulieres en faisant ce qu'ils ont fait, mais cela empêche-t-il que le Roi n'ait eû les siennes. Ai-je dit qu'il nous perfecutoit sans en esperer quelque utilité, & ne faudroit-il pas que j'eusse perdu le sens, pour avancer une chose comme celle-là. Ouy il n'est que trop vrai, quelque puissant motif l'a engagé dans cette entreprise, & il faut même qu'il ait été tout extraordinaire pour lui faire fermer les yeux à tant de considerations. Il voioit la perte inévitable d'un  
 nom-

nombre infini de sujets, la jalousie des Princes de sa Religion, la haine des Protestans. Ou est l'avantage, je vous prie, qui pouvoit entrer en comparaison du préjudice qui étoit tout évident? L'un étoit certain, l'autre ne pouvoit être qu'imaginaire. Premièrement le Roi se doutoit bien, que tous ceux qui ont un peu de Religion, aimeroient mieux aller chercher fortune ailleurs, que de demeurer dans un Roiaume, où l'on vouloit les forcer jusques aux consciences. Secondement le Roi ne savoit-il pas bien que tous ses voisins avoient les yeux tournés sur ses actions, & qu'après avoir eû tant de jalousie de sa bonne fortune, ils seroient encore animés du même esprit, dès qu'ils lui verroient faire la moindre chose qui tendroit à son élévation. Enfin croyoit il

de bonne foi, que les Princes Protestans envisagassent sans se remüer, le dessein qu'il avoit d'élever encore sa fortune plus haut sur les ruïnes de leur Religion, puisque tout cela étoit présent à ses yeux, ou du moins qu'il le devoit être, comment lui, qui est si éclairé, s'est il laissé aller à agir si fort contre ses interêts? Quand il ne lui arriveroit point d'autre mal, que celui que nous lui allons causer par nos plaintes, n'étoit il pas assés grand pour l'obliger à tenir une autre conduite? Croit il que nous nous puissions taire de tout ce qui est arrivé dans le Royaume depuis quinze ou vingt ans, je veux dire l'anéantissement de tous les ordres, lequel étoit comme un presage assuré de tous les changemens dont nous devions être encore les témoins. Or je demanderois volont-

lontiers à ceux qui ont donné ces beaux conseils, quelles impressions ne vont point faire de tels discours parmi des Nations, qui ne sont déjà pas trop prévenuees à l'avantage de la domination Francoise. Encore rabbattions nous les coups, quand nous nous trouvions presens dans ces sortes de rencontres. Quelque connoissance que nous eussions de la verité, nous la déguisions autant qu'il nous étoit possible pour l'honneur de la Nation. Mais aujourd'hui que le Roi nous desavoüe pour ses sujets, ou pour mieux dire que nous sommes obligés pour demeurer fideles à Dieu, d'aller chercher un autre maître, ne ferons nous pas les premiers à sortir de la moderation qui nous retient depuis si long temps. Cependant pouvons nous lâcher une parole qui ne porte coup? on nous en

croira, a nous, qui avons été témoins de toutes choses, & tout ce que nous dirons ne s'imprimera-t-il pas fortement dans l'esprit de ceux qui nous entendront? Après cela qu'en arrivera-t-il, une profonde crainte de tomber sous la puissance d'un Prince, qui veut que son unique volonté serve de regle à toutes choses; qui ne veut que lui de souverain; qui pour cela aneantit tous les privileges les mieux établis; qui ne souffre plus que le Parlement, corps devant si auguste, porte seulement le nom de Compagnie souveraine. Enfin, qui après avoir metamorphosé, comme je viens de dire les François, qui aimoient autrefois si fort leur liberté, a voulu faire paroître sa puissance sur les consciences aussi bien que sur les biens. Voilà ce que nous sommes capables de dire dans le misérable

rable état ou l'on nous réduit au-  
 jourd'hui. Ce ne sont à la vérité  
 que des paroles au lieu de toutes  
 les persécutions, que nous souf-  
 frons. Foible soulagement, me  
 dira-t-on, pour des gens acca-  
 blés de tant de misères. A cela je  
 répons, que quoi que les plain-  
 tes servent en quelque manière de  
 consolation aux malheureux, je  
 prétens bien moins me soulager  
 par là, que faire voir le préjudi-  
 ce que le Roi est capable d'en re-  
 cevoir. Car après tout, qui est  
 celui qui desirera tomber sous une  
 domination qui prétend être si  
 absoluë? Que celui, qui fit il y a  
 quelque temps une harangue si  
 étudiée, pour faire voir que si  
 l'on avoit à changer de maître, il  
 étoit avantageux d'en choisir un,  
 qui eût un absolu pouvoir, étu-  
 die encore mieux sa leçon, je ne  
 crois pas que beaucoup de gens  
 s'y

s'y laissent persuader. Je sçais bien qu'il prit pour prétexte, que sous un tel Prince, chacun pouvoit esperer une puissante protection. Mais après tout je croirois qu'il vaudroit mieux ne l'avoir pas tout-à-fait si grande, & ne la pas acheter si cher. A bien examiner les choses, il n'y a point de plaisir d'être soumis aux ordres d'une puissance qui ne souffre point qu'on lui fasse aucune remonstration. Si nous eussions été dans un autre país, l'impuissance de nôtre Prince lui auroit fait songer à deux fois avant que d'entreprendre nôtre ruine : s'il ne nous eût pas apprehendé, il auroit du moins apprehendé ses voisins, mais parce que le Roi n'apprehende ny eux, ny nous, il faudra donc que nous soions au pitoyable état ou l'on nous voit aujourd'hui. En verité cela doit bien donner à

pen-

penser à tout le monde, & je ne  
 crois pas après cela qu'il y ait  
 presse à vouloir être sous sa domi-  
 nation. Cependant ce qui nous  
 doit le plus chagriner, est que  
 c'est nous qui avons aidé à forger  
 les fers, dont on nous tient en-  
 chaînés presentement. C'est nous  
 qui avons aidé au Roi à faire tant  
 de glorieuses conquêtes les quel-  
 les ont rendu son nom si celebre  
 par toute l'Europe. Helas, qui  
 eût crû, que pour recompense,  
 nous serions obligés d'être infide-  
 les à Dieu, ou d'aller traîner nôtre  
 vie dans les pais étrangers, Voilà  
 pourtant l'état ou nous sommes  
 aujourd'hui, & voilà encore ce  
 que c'est que d'être sous la domi-  
 nation d'un Prince si puissant.

Je sçais bien que tous ceux qui  
 font profession d'une autre Reli-  
 gion, que de la nôtre, ne seront  
 pas touchés de nos malheurs.

Mais

Mais enfin si cette crainte ne leur est pas commune avec nous, ils ont lieu d'en avoir tant d'autres, que ce seroit merveilles s'ils n'y étoient pas sensibles. Je viens d'expliquer cela en parlant de la perte des privileges de tous les ordres du Roiaume, ainsi quoi qu'il ne soit pas bien de recommencer tant de fois, je ne puis m'empêcher neanmoins d'avancer que c'en est plus qu'il ne faut pour empêcher qu'on ne souhaite de tomber sous une puissance si dangereuse. Qu'on me die quelqu'un qui soit content de sa destinée, si l'on en excepte, comme j'ai déjà dit, deux ou trois familles. Cependant entre tant de malheureux, il n'y en a point de si dignes de compassion que nous, les autres ne souffrent que dans leurs biens, mais à nôtre égard, c'est là le moindre de tous nos maux. Je  
 n'au-

n'aurois jamais fait, si je voulois dire tout ce que je pense là dessus. Mais comme l'état ou nous sommes est si déplorable, qu'il est capable de faire parler malgré soi, il vaut mieux que je me taise, de peur que mon desespoir ne me fasse sortir des bornes que je me suis prescrites.

F I N.



FIN



~~85~~  
~~1029~~

~~X~~

~~5~~  
~~1029~~

1029  
MATA... No 78  
A. S. D.

~~1029~~





